This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

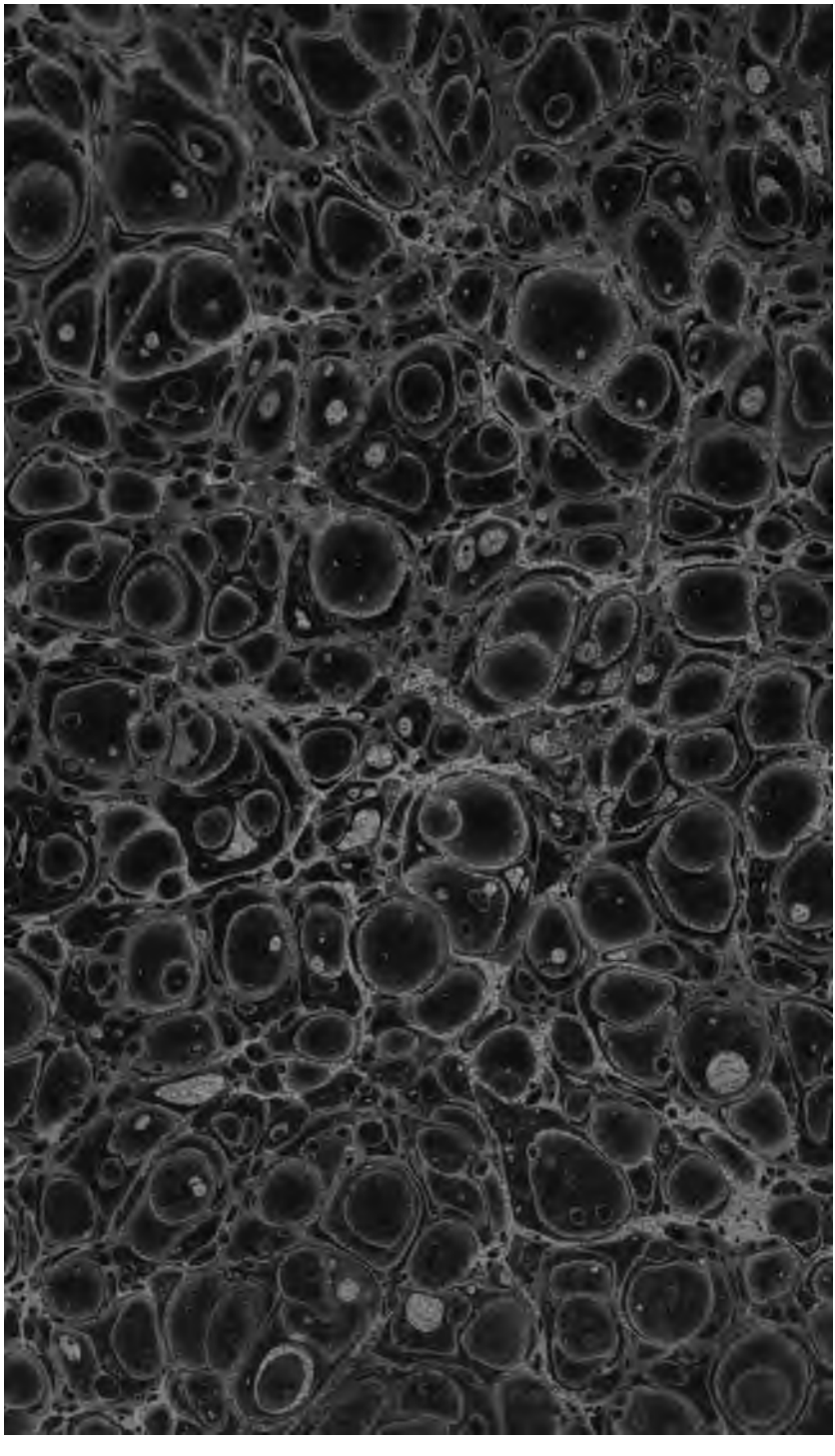
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEDL TRANSFER
HN 1M6D $



VIE

DU

LÉGISLATEUR

DES CHRÉTIENS.

VIE

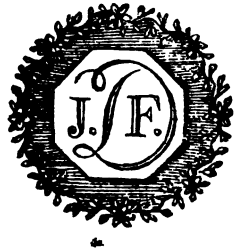
DU

LÉGISLATEUR

DES CHRÉTIENS,

SANS LACUNES ET SANS MIRACLES,

PAR J. M. Maron



DE L'IMPRIMERIE DE FOURNIER.

PARIS,

DABIN, libraire, Palais du Tribunat.

XI. — 1803.

KD 1229

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

INTRODUCTION.

En considérant le peuple juif, depuis sa sortie de l'Egypte jusqu'à l'établissement du christianisme; en réfléchissant sur ses divisions intestines, ses guerres avec les autres peuples, sa pauvreté, son orgueil, son ignorance, sa lâcheté dans l'infortune, son arrogance dans la prospérité, tous ses vices politiques, moraux et physiques, en un mot, le degré d'abjection et d'infamie où il était placé à juste titre sur l'échelle des nations contemporaines; en promenant ensuite ses regards sur les peuples qui, sous les lois du christianisme, ont fleuri sur la terre; en contemplant la force, la puissance, la splendeur où la plupart se sont élevés du sein de la plus profonde barbarie; en

observant que c'est sous l'empire de cette religion qu'ont été faites en Europe les trois grandes découvertes de la boussole, de la poudre à canon, et de l'imprimerie [1], découvertes qui ont donné à tout une forme, et presque une essence nouvelles; que c'est seulement chez les peuples qui, depuis la publicité de la doctrine de Jésus, en ont été les sectateurs, qu'a brillé dans tout son éclat le flambeau des sciences et des arts, tandis que les autres peuples,

[1] On prétend que les Chinois possèdent ces trois découvertes de temps immémorial; mais sans entrer dans l'examen de cette question, qui me paraît très-problématique, il est incontestable que nous les possédions aussi lorsque nous avons fait une quatrième découverte, celle de la Chine. Ce n'est donc point des Chinois que nous les tenons, et comme aucun autre peuple ne les réclame, il me semble démontré que ces trois découvertes sont une propriété de l'Europe, qui lui appartient, non parce qu'elle l'a reçue d'autres contrées, mais parce qu'elle l'a conquise sur la nature.

soumis à une autre théogonie, languissaient dans les ténèbres : il n'est personne d'un esprit impartial qui ne reconnaisse l'extrême influence de la religion sur les sociétés; personne qui ne paye à la religion chrétienne le tribut d'hommages qui lui est dû ; qui ne convienne des grands services qu'elle a rendus à la terre, et du danger imminent que courait une partie du genre humain, d'être à jamais ensevelie dans la plus honteuse dégradation, si elle n'était venue à son secours.

Mais quels sont ces deux hommes qui ont attaché leurs noms à ces deux differens cultes ? Moyse, Jésus, ont-ils existé ? le premier a-t-il réellement fait ce qui lui est attribué dans les cinq livres qui paraissent sous son nom ? est-il en effet l'auteur de ces cinq écrits ? le second est-il le véritable héros de l'Evangile? ou bien, pour im-

primer un caractère plus imposant aux cultes destinés à gouverner tout-à-la-fois religieusement et politiquement des hommes indociles et barbares, des esprits adroits et versés dans la science du cœur humain n'ont-ils pas plutôt imaginé une cause miraculeuse et divine à ces cultes? n'ont-ils pas personnifié cette cause, afin de les rendre plus frappans et plus persuasifs? n'en ont-ils pas fait le texte de deux romans? le premier, capable de subjuguer par la terreur; l'autre, propre à intéresser par l'amour et la pitié?

Après la solution de ces deux problêmes, il restera à éclaircir une autre question non moins importante, celle de savoir si le personnage, soit fictif, soit réel, connu sous le nom de Moyse, mérite les éloges qui lui ont été prodigués. Après avoir réfléchi sur les résultats si différens des deux religions

juive et chrétienne, tels que je viens de les exposer, on ne peut raisonnablement soutenir encore que le fondateur de la première soit un bienfaiteur de l'humanité : mais on prétend que c'était tout au moins un génie extraordinaire, puisque son ouvrage vit encore après plus de trois mille ans d'existence ; que ses lois, sa doctrine et ses sectateurs sont répandus sur toute la terre ; que ces preuves vivantes d'un profond génie sont d'autant plus convaincantes, que tout a concouru jusqu'à ce jour à les faire disparaître ; et qu'enfin il faut une bien puissante main pour imprimer un si grand caractère à une religion qui a rendu et rend encore ses partisans si malheureux. Il serait singulier, et cependant il serait peut-être raisonnable, de répondre que ce sont précisément les malheurs de ses sectateurs qui soutiennent leur constance ;

et que le seul moyen d'anéantir ce qui reste de la religion juive, serait de réunir en corps politique tous les Juifs dispersés.

Quels sont en effet les indices du génie militaire ou administratif dans le législateur des Juifs? Où est le courage dans le général qui, tandis que son armée combat, se tient sur une montagne à l'écart, les mains élevées? la prévoyance dans celui qui traverse d'immenses déserts sans s'être muni d'aucune provision? la politique dans le chef d'une colonie, qui non-seulement ne se ménage aucun allié dans le pays où il va s'établir, mais en menace tous les habitans du fer et de la flamme, s'ils ne lui abandonnent au plutôt leur terre natale? Parmi tous les brigands qui ont attaché leurs noms à des empires, dont sans raison, on les a appelés les fondateurs, car la

sagesse et la justice sont les seules fondatrices des empires, il n'en est aucun qui ne se soit conduit d'une manière opposée aux vues qu'on attribue à celui-ci. Romulus s'agrégeait les peuples vaincus, et leur laissait souvent leurs mœurs et leurs lois. Mahomet, avant d'égorger les infidèles, leur proposait d'abjurer leur Dieu, et de croire au sien : à cette condition ils devenaient ses amis. Mais il faut avoir la férocité du tigre pour se déclarer en guerre ouverte avec toute la terre, pour aspirer à exterminer l'espèce humaine entière, afin d'établir sur ses ruines une horde de voleurs et de proscrits.

Tant d'extravagance et d'absurdités ont été, avec raison, révoquées en doute; et le passage de la Mer-Rouge au milieu des eaux suspendues de chaque côté, ne serait pas plus incroyable que

l'existence, pendant 1500 ans, d'une société ennemie, par sa religion et par ses lois, de toutes les autres sociétés de la terre, si la législation de Moyse n'avait éprouvé aucun changement pendant tout ce temps. Mais on connaît les adoucissemens qu'y introduisirent ses successeurs, plus politiques ou plus humains.

S'il reste, dans l'histoire de l'établissement de cette extraordinaire colonie, quelque chose de bien prouvé, il en résultera que le système de la balance politique des nations n'était pas connu à cette époque; que plusieurs petits Etats attaqués par un grand, qu'ils auraient facilement repoussé s'ils s'étaient réunis pour le combattre, succombaient l'un après l'autre, faute de s'entendre, et de combiner leurs forces. C'est cette cause qui fit que la république romaine s'empara succes-

sivement de toutes les petites puissances de l'Italie, et ensuite de la plus grande partie de la terre; c'est-là ce qui rendit Jules César vainqueur des Gaules, ce qui donna le Nouveau Monde à l'Espagne; c'est-là ce qui soumit aux armes des Juifs presque toute la Syrie. Ils ne parurent forts qu'un moment, et parce que leurs ennemis étaient faibles et divisés.

Quelle idée concevoir cependant de la force politique d'un peuple si facilement subjugué par les Assyriens et par les Romains? d'une religion qui ne retint ses sectateurs que par la terreur et la mort? d'un gouvernement si versatile et si fécond en révolutions? De la moralité d'une nation en horreur aux vaincus, et le mépris de ses vainqueurs?

En passant de l'empire de cette doctrine barbare au règne si doux et si bienfaisant de la morale de Jésus,

il semble qu'on soit subitement transporté des rochers glacés du Kamtchatka sur la verdure parfumée de l'Italie.

Si mon opinion est comme celle de J. J. Rousseau [1] que Jésus n'est pas un

---

[1] En citant l'auteur d'Emile, du Lévite d'Ephraïm, de la Profession de foi du Vicaire savoyard, je dois reconnaître que cet écrivain était peut-être le seul de son siècle capable de bien faire l'ouvrage que j'ai si témérairement entrepris. On convient qu'il n'est aucune plume plus éloquente et aussi féconde en idées neuves, qui ait gravé avec autant d'énergie et de netteté les vérités qu'il a publiées, ou qui le deviennent par les magiques couleurs dont elles sont revêtues. Mais en rendant hommage à son génie, on n'a pas rendu justice à sa belle ame. On n'a pas observé l'influence qu'ont eue sur son siècle son austère probité, la pureté de ses mœurs, toutes les vertus qu'il a enseignées, et dont, pour la plupart, il a été le modèle. On n'a pas remarqué que c'est à lui que les pères doivent d'être plus indulgens, les mères plus tendres, les enfans plus doux, les hommes, en général, plus humains et meilleurs. Il a inspiré le goût de la campagne, de la botanique et des plaisirs simples. Enfin il a servi pendant quelque temps de

personnage fictif, ce n'est point par la raison qu'il en donne; c'est parce que je crois que pour que sa doctrine

---

digue au torrent le plus terrible qui ait menacé le corps social.

Voltaire succédant au temps de la régence, en avait pris l'esprit. Personne n'était né avec plus de moyens pour faire rire le vice aux dépens de la vertu. Il avait, comme on a dit, le tonneau du ridicule à côté de lui, et l'on sait à quel point ce brûlant caustique était redoutable entre ses mains. Il était chef d'une secte de philosophistes qui peut-être, sans autre but que de faire parler d'eux, cherchaient à sapper tous les fondemens de la société. Voltaire se moquait sans doute, au fond de l'ame, de cette foule d'ouvriers sans talens comme sans mission; mais l'encens lui tournait la tête, et il rendait sans conséquence ce qu'on lui prodiguait sans mesure. Le renversement de la religion et du gouvernement était le grand objet de leurs travaux, et il eût eu lieu bien plus tôt, si J. J. n'avait pas paru. C'est à cet homme vertueux que l'opinion publique dut sa résurrection temporaire. Il soutint avec calme et fierté l'attaque de tous les révolutionnaires du temps.

Je sais que ceux du nôtre se sont parés de sa livrée, comme ils se sont parés de celle de Socrate

devînt la base d'une nouvelle religion, il fallait qu'elle eût déja fait d'ardents et nombreux prosélytes : or, c'est ce que n'auraient pu opérer de froids écrits, sur-tout dans un temps où l'imprimerie n'étant pas connue, la publicité en eût été nécessairement lente et pénible. Dans ces temps reculés la persuasion ne pénétrait les cœurs qu'à l'aide de l'éloquence orale: c'est ainsi que les philosophes grecs se fai-

---

et d'Aristide. Le cercle avait été déja tracé par Cromwell, qui répandait des flots de sang en chantant des cantiques de paix ; et l'on a remarqué que l'histoire de la terre, ainsi que celle du ciel, ramène, à des périodes constantes, à-peu-près les mêmes évènemens. Mais toutes les fois qu'il sera question de mœurs, de vertu, de morale publique, on citera J. J. Rousseau. Puisse-t-il être toujours le guide et l'ami des épouses, des mères et des jeunes gens! et puisse le tribut que je me plais à payer à la mémoire de ce grand homme, acquitter ce que je lui dois pour ma part!

saient des disciples et des sectateurs. Et combien n'était-il pas plus difficile encore d'intéresser en faveur d'une morale qui anéantissait tout ce dont les passions font leur aliment; qui mettait au rang des biens l'infortune et le mépris; qui érigeait en vertus l'inertie dans l'outrage, la générosité dans la spoliation, l'humilité dans l'injustice, et n'assignait pour récompense qu'un espoir vague de béatitude spirituelle dans une autre vie à venir. Certes, pour persuader une telle doctrine, il n'eût pas suffi de l'enseigner: il fallait en être soi-même le vivant modèle; frapper les yeux par un exemple héroïque, les cœurs par tout ce que la bienfaisance et le génie peuvent produire de merveilleux, et présenter l'image du bonheur le plus pur dans ce qui passe communément pour être le comble de l'opprobre et de la misère.

Ce que je dis de Jésus s'applique également à Moyse. Ainsi il ne me paraît pas douteux que ces deux législateurs aient existé. Mais ont-ils fait tout ce qu'on leur attribue ? Les hommes qui ne sont grands ni par la naissance ni par le rang, que la nature n'a distingués que par les seules qualités de l'ame ou du génie, sont ordinairement déchirés de leur vivant, et divinisés après leur mort. Mais, malgré l'apothéose, il est toujours un peu difficile de croire aux miracles.

On demande comment on fera la part du roman et celle de l'histoire. Il me semble qu'il y a pour cela une méthode bien simple. Toutes les fois qu'il n'existe pas de certitude de quelques faits extraordinaires attribués à un homme, on ne peut qu'en faire l'objet d'un problême dont le caractère de cet homme et ses projets bien avérés sont

les données. Si les faits en question ne se concilient pas avec ces données, c'est une preuve qu'ils ne sont pas les inconnus que l'on cherche ; ils doivent conséquemment être rejetés. Ainsi, quand on me dira de Jésus qu'à un festin de noce il a changé l'eau en vin, qu'il a guéri des possédés en chassant les diables qui s'en étaient emparés dans le corps d'un troupeau de cochons qui s'est précipité dans la mer : je répondrai que, laissant à part le prodige, ce sont des absurdités manifestes ; car la métamorphose de la liqueur est d'un ivrogne, et la mort des cochons d'un fou ; et l'on ne conçoit pas que la première action eût pu produire autre chose que l'ivresse des convives, et l'autre, qu'une perte considérable, qu'en bonne police, son auteur eût été condamné à réparer. Or il est bien constaté que Jésus était sobre, tempérant, plein

de sens et de droiture, et qu'autant par goût que par principe il ne parlait ou n'agissait que pour donner une leçon utile ou faire une bonne action.

Qu'il aimât la société des femmes, les parfums, et la joie des festins, je le crois et l'en estime davantage, parce que ces goûts, si naturels à un philanthrope, annoncent qu'il n'était pas de ces charlatans à la Sénèque, qui nichent la vertu si haut, que personne, eux exceptés, n'y peut atteindre. Il était simple et vrai, indulgent pour les faiblesses du cœur, mais implacable ennemi du mensonge et de la fausseté; prêchant la bienfaisance, la pratiquant sans faste, sans éclat, et n'aspirant qu'à rendre les hommes plus sages, non pas pour qu'il lui en revînt quelque gloire, car il s'y dérobait avec empressement, mais uniquement afin qu'ils fussent plus heureux. Frappé des maux de toute espèce

dont la religion de Moyse accablait sa patrie, il n'emploie pour l'en délivrer que la douceur et la raison, seuls moyens susceptibles de produire un changement durable; il fuit les grands, les vains honneurs, va au-devant des pauvres, de tous ceux que le monde méprise et proscrit, guérit les malades, console les affligés, dissipe les erreurs, et fait aimer la vertu comme on aime le plaisir. Il eut des disciples de même que Pythagore, Platon, Socrate; mais il ne compta parmi eux, ni les Aspasies, ni les Alcibiades, et encore moins les Denys de son temps. Ces sortes de disciples n'en ont que le nom, et sont en effet des protecteurs que l'on encense pour en recevoir quelque chose de plus solide qu'une vaine fumée. Aussi, Jésus vécut-il dans le silence et dans l'oubli; sa mort même, toute sublime qu'elle fut, n'a pas été consi-

gnée dans l'histoire de ses contemporains, et l'on ignorerait qu'il eût existé, si le christianisme, qu'il ne chercha sûrement pas à fonder, et dont cependant sa morale a fourni le texte, n'eût révélé à toute la terre le nom et les actions du grand homme qui lui a fait ce superbe présent.

La morale de Jésus prend sa source dans deux idées mères, les plus fécondes de toutes celles qui ont contribué à l'établissement des sociétés : l'une est l'égalité des hommes entre eux, l'autre l'existence et l'immortalité de l'ame, substance distincte, guide de l'homme, et responsable au ciel de sa conduite sur la terre. La première de ces idées, toute juste et naturelle qu'elle paraisse, est cependant désavouée par la nature même, et repoussée par les sociétés. L'égalité n'existe réellement chez aucune espèce d'animaux ; la force seule

y règle les droits. Chez l'homme civilisé, l'industrie, les talens, l'activité, remplacent la force physique, et produisent les mêmes effets. Il faut convenir cependant que la société humaine serait la société des loups et des agneaux, si cette égalité purement fictive ne s'était réalisée dans l'esprit du législateur, et ne lui avait inspiré une convention, agréée par les deux partis, dans laquelle chacun, pour le bonheur de tous, fût placé au même niveau, et marchât sur la même ligne.

Cette égalité conventionnelle, qui n'est autre chose que la parité, pour tous les individus, des droits à la justice civile, était anéantie. Le faible et l'indigent languissaient dans l'oppression; le riche et le puissant étaient seuls comptés. Jésus s'occupa de rétablir l'équilibre primitif; il éleva même au-dessus du niveau le bras de la balance

où gisaient les pauvres et les déshérités des avantages accordés aux autres hommes. Sans doute cette mesure était commandée par un juste esprit de prévoyance. Il est évident aussi, que lorsqu'on a mis dans sa bouche une sentence de proscription contre tous les riches indistinctement, on a beaucoup exagéré la défiance qu'il avait d'eux. Il semblerait, à en croire ses faux interprètes, qu'il eût juré une haine implacable à tous les hommes puissans par leur opulence ou par leur place, lui à qui la haine paraissait un sentiment si inhumain, qu'il ordonnait d'aimer, même ses ennemis; lui qui admit au rang de ses disciples des publicains et de riches financiers.

S'il est cependant quelque chose de touchant et d'honorable dans les institutions des hommes, c'est la fraternité établie entre les premiers chrétiens.

Cette fraternité était l'amour de l'égalité, porté jusqu'à la passion. Des monstres, dans ces derniers temps, ont profané ce doux nom de frère pour fasciner les yeux, et cacher sous une belle couleur, leur détestable pouvoir. Ainsi se grossit dans ces temps de calamité le trop facile abus des mots. Les plus saints et les plus respectables couvrirent souvent ce qu'il y avait de plus infâme et de plus odieux.

L'admission de deux substances dans l'homme, l'une matérielle, l'autre spirituelle, cette dernière composée, sans distinction, d'une portion de la divinité, conséquemment la même dans chaque individu, n'était que le complément du système de l'égalité. Après leur court passage sur la terre, les ames, dégagées de leur enveloppe matérielle, retournent devant le trône de Dieu de qui elles sont émanées. Là est jugé sans

appel l'usage qu'elles ont fait du pouvoir et de la liberté inhérens à leur nature, pour inspirer et diriger les actions des corps qui leur étaient soumis. Cet usage a-t-il tourné au bonheur des autres hommes; l'individu guidé par l'ame qui est maintenant en présence du créateur, a-t-il été vertueux : elle jouit d'une éternelle félicité. Cet individu a-t-il été, au contraire, un scélérat qui n'a vécu que pour le malheur de ses semblables? son ame est condamnée à d'éternels tourmens.

De cette dernière partie de la doctrine de Jésus, résultait donc une confirmation de la première, de l'égalité essentielle des hommes.

Il en résultait, en outre, le plus puissant régulateur des sociétés; la récompense certaine de l'homme bon, l'inévitable punition du méchant. Ainsi,

même durant leur rapide trajet sur la terre, l'innocent malheureux obtenait une grande consolation, dans l'espoir qu'il recevrait bientôt un prix perpétuel de ses souffrances passagères; et la terreur tonnait dans le sein du coupable, menacé d'expier éternellement ses courts plaisirs.

Jamais législateur n'imagina d'aussi grands moyens pour l'avantage des sociétés; et les codes les plus savans avouent leur insuffisance devant ces deux simples idées d'un homme obscur et sans mission. Leur efficacité dépendait, à la vérité, d'une cause bien différente de la force dont sont armées les lois humaines. Le glaive que Thémis tient élevé frappe sans pitié quiconque ose désobéir au texte du code ouvert à ses yeux. Ici, à la place de la force, du fer, des cachots, des supplices, un seul sentiment : *croire*.

Je conviens que l'organisation intellectuelle étant aussi différente chez les hommes que la forme matérielle de leurs sens, il ne dépend pas plus d'eux d'être persuadés de la vérité de telle opinion, que d'être affectés de telle sensation en présence de tel objet. Mais aussi Jésus n'employait-il, pour inspirer sa doctrine, que la douceur et la raison. Il ne disait pas comme Moyse : Crois, ou je te tue ; mais : Croyez, afin d'être heureux pendant et après votre vie sur la terre. Si, par la suite, des hommes ambitieux et cruels ont falsifié le texte de ses paroles, et l'ont souillé de contrainte et d'intolérance, leur œuvre d'iniquité est retombée sur leur propre tête ; ils ont fait crouler, par la violence, un édifice que l'habile architecte avait élevé par la douceur.

Si, des contrées savantes de la Grèce et de Rome, l'opinion de la spiritua-

lité et de l'immortalité de l'ame s'était répandue dans la Judée; si cette opinion y avait pénétré dans quelques têtes, et quoique mélangée de la vieille ignorance et des vieux préjugés du pays, y avait cependant formé quelques-unes de ces réunions connues sous le nom de sectes, il n'est pas moins vrai que cette doctrine ne se trouvant consignée dans aucun des écrits attribués à Moyse, ne faisait pas un point de dogme, et que chacun était le maître de l'admettre ou de la rejeter. Mais ce qui était absolument inconnu du peuple soumis aux lois de Moyse, c'était la tolérance, la miséricorde, le pardon des offenses, l'amitié, même pour ses ennemis, et toute la suite de cette morale, si belle et si généreuse, la seule capable de rendre l'homme digne de la raison dont il se glorifie; c'était après la science des remèdes pour l'ame celle

des remèdes pour le corps, science qui tiendrait encore du prodige, par la simplicité de sa pratique et ses étonnans résultats, si les découvertes modernes ne l'avaient rendue vraisemblable.

Toutes ces connaissances, signes caractéristiques d'une antique et longue civilisation, étaient étrangères à la Judée. Il fallait donc que Jésus, ou les inventât, ou les allât chercher dans les pays où elles étaient répandues. Mais quel que fût le génie de ce grand homme, à moins qu'il ne fût réellement un Dieu, comme de bonnes gens l'ont cru sur la foi de quelques faux enthousiastes, il n'est pas probable qu'il eût découvert uniquement de lui-même les résultats de plusieurs siècles successifs. Ainsi, dès qu'on admet l'existence du fils de Marie, ce que je crois avoir suffisamment prouvé, on ne peut refuser d'admettre

également, qu'avant de se faire connaître sous les rapports de moraliste, de législateur et de médecin, il avait voyagé parmi les différentes nations où ces sciences étaient cultivées. On sait que c'était la seule manière de s'instruire dans ces temps, où l'instruction ne volait pas au loin sur l'aile de l'imprimerie, mais se transmettait lentement par la parole, et à de courtes distances. Cette conséquence se concilie d'ailleurs parfaitement avec le texte des Evangiles, qui laissent tous une lacune de dix-huit ans dans la vie de Jésus, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de trente, où ils le font paraître sur la scène.

Pour rendre vraisemblable la vie du Législateur des chrétiens, et justifier les hommages qui lui sont rendus dans toute l'Europe, il faut donc commencer par admettre, comme un fait cer-

tain, qu'il est allé puiser à leurs sources les diverses parties des sciences qu'il a enseignées et pratiquées; il faut ensuite retrancher de ses actions tout ce qui sort de l'ordre de la nature et des limites du pouvoir accordé aux hommes.

Les merveilles qu'il aura produites, dans cette hypothèse, auront pu paraître des miracles aux yeux d'une multitude ignorante, et ne seront en effet que les résultats tout-à-la-fois des connaissances, du génie et de la bonté. Jésus sera le plus grand des hommes, mais il ne sera pas un Dieu; il n'aura pas fait de prodiges, mais toute sa vie aura été une suite d'actions sublimes; il n'éveillera pas le fanatisme et n'ameutera pas les préjugés, mais il commandera le respect à la multitude, et méritera l'admiration des sages.

C'est d'après ces données, tracées par l'impartialité que j'ai essayé de pro-

duire une nouvelle vie de Jésus, dans laquelle se trouve remplie l'importante lacune que les différens Evangélistes y ont laissée. J'ai conservé ses paroles telles qu'ils les ont rapportées, toutes les fois cependant que le texte m'en a paru pur et fidèle, c'est-à-dire que le discours est simple et grand. Je me suis permis d'en supprimer tout ce qui s'écartait de cette règle, et qui, conséquemment, n'a pu qu'être ajouté ou changé par des mains mal-habiles ou profanes. La tâche que je me suis imposée, de suppléer à ce qui nous manque des études qui ont dû précéder la vie morale et politique de Jésus, m'a obligé de lui prêter des actions et des discours de pure imagination; et c'est là, surtout, que j'ai senti combien était grande la difficulté ou plutôt la témérité de mon entreprise.

Je m'attends à entendre crier d'un

côté au blasphême et à l'impiété par la foule des hypocrites et des imbécilles, et de l'autre au fanatisme et à l'intolérance par la foule, non moins grande, des anarchistes. Parmi ce concert d'anathêmes je distinguerai, et j'excuserai la condamnation timorée de l'homme honnête et bon, qu'ont subjugué les impérieux préjugés de l'enfance, ou qui redoute, comme un renversement total de l'édifice, les changemens les plus légers et les plus indépendans de sa base. Mais je m'adresserai à ce dernier, et je lui dirai : J'aime et révère autant que vous cette religion céleste qui marque du sceau de sa faveur l'enfant qui s'ouvre les portes de la vie, et s'il vient à en être tout-à-coup séparé, comme le faible bouton d'une tendre fleur, avant qu'il soit éclos, le transporte au séjour de l'éternelle félicité, afin que de sa main

consolante il essuye les larmes de sa famille désolée; qui commande au jeune homme d'honorer ses vieux ancêtres, en ne lui promettant de longs jours qu'à ce prix; qui lui donne une compagne formée d'une de ses côtes la plus proche de son cœur, afin qu'il l'aime comme lui-même; qui lui fait envisager d'un œil égal la bonne et la mauvaise fortune; lui reste seule pour appui, quand tout l'abandonne, et sur le bord de la tombe, entr'ouvre ses lèvres au sourire de l'espérance, et son cœur à la sérénité du bonheur. Mais c'est précisément parce que je suis le véritable ami de cette belle religion, que je cherche les moyens de la conserver. Je me la représente comme les anciens représentaient la Vérité, couverte d'un voile. Je pense qu'en effet l'homme n'est pas plus appelé à voir l'une que l'autre dans sa figure native. Notre œil, trop faible,

serait ébloui de sa splendeur, ou rebuté de la sévérité de ses formes. Ainsi l'a jugé l'infaillible expérience qui, dans tous les temps et sur toute la terre, a entouré le berceau du culte de la Divinité de fables et de prodiges. Mais l'enveloppe est déchirée. Des mains, certes! bien coupables, ont scindé le voile du christianisme; il n'en reste que des lambeaux hideux, capables de le faire méconnaître de ses plus sincères partisans Que conseille la sage politique dans cette déplorable circonstance, si ce n'est d'écarter entièrement ces tristes restes, et de revêtir la statue d'un nouveau voile?

Celui-ci n'est qu'une simple gaze, et convient mieux à l'esprit de notre siècle, non que je croie ce siècle plus éclairé ou plus raisonnable que les autres; mais les fables ont changé de forme, et les préjugés de couleur. Le paradis a perdu

ses charmes, et l'enfer ses ténèbres. J'ai vu le moment où nous allions remplacer le premier par l'Elysée, et l'autre par le Tartare. Nous rendions déja des hommages à Flore, à Cérès, un culte aux grands hommes, aux demi-dieux de la terre. Nous avions même élevé un autel à celui qui, par sa férocité, méritait bien d'occuper la place du génie du mal, et l'on sait s'il manquait de prêtres et de victimes.

Enfin, ces temps calamiteux sont passés. Maintenant le Français est ennuyé des éternels rapsodies de la Légende et du Martyrologe, et affadi des fleurs inodores et flétries du paganisme. Etranger, désormais, à tout ce qui peut lui rappeler l'idée de la Divinité, il est sur le point d'en être abandonné, et la société, l'humanité frémissent à l'approche de ce moment terrible, où il sera sans culte, sans Dieu

et sans moralité. [1] C'est dans ce danger imminent que je viens offrir à sa raison éclairée le christianisme dans sa pureté primitive. J'atteste cette même raison, que de toutes les religions, c'est la plus capable de rendre l'homme heureux. Puisse l'essai que je présente, exciter quelqu'un de ces génies profonds et lumineux, les organes de la providence, à lui donner les développemens et la perfection dont il a besoin pour atteindre le but que je me suis proposé!

[1] Je prie le lecteur de ne pas perdre de vue que cet ouvrage était écrit avant le rétablissement des cultes. C'est un fait qui pourrait, au besoin, être constaté par plusieurs témoins, et notamment par deux sociétés littéraires, à qui j'en ai lu des fragmens, il y a trois ans.

VIE
DU
LÉGISLATEUR
DES CHRÉTIENS,

LIVRE PREMIER.

La ville de Jérusalem était dans une grande agitation. Les pontifes étaient assemblés pour juger un crime capital dans Israël. Marie d'Erimanthe avait donné son cœur et sa main à un jeune homme issu du peuple proscrit, et dévoué à la mort par le législateur des Juifs. Elle eût aisément trouvé grace devant des hommes justes. Belle, et restée à la fleur de l'âge sans parens et sans fortune, elle languissait sous le joug d'une odieuse tyrannie, lorsque Lazare, aussi fameux par ses grandes richesses que par sa générosité, satisfit, à son insçu, les créanciers qui lui avaient enlevé le domaine de ses pères, et lui en fit remettre les titres de propriété par une main inconnue.

Le bienfait avait percé la nuit du mystère, comme vers la fin d'un hiver prolongé, le bouton du printemps vert pénètre au travers de la neige; et la sensible Marie, égarée d'abord par la noble fierté de la vertu malheu-

reuse mais ensuite plus éclairée et mieux instruite, avait rempli par le don de sa main les lois de la reconnaissance et de l'amour.

Les deux époux vivaient heureux, et chacun le devenait en les approchant. Ils semblaient n'être que les administrateurs de leurs revenus, qu'ils partageaient également entre tous les indigens, et dont ils ne se réservaient que la portion nécessaire à leurs besoins. Quand ils étaient épuisés, ils donnaient des consolations et des espérances, et tout le monde les bénissait à Jérusalem.

Un homme, le grand-prêtre Céphas, vint répandre un funeste poison dans le sein de ce paisible ménage. C'est lui qui avait envahi, à titre de créancier, la plus grande partie des biens de Marie, et, calculant le pouvoir de la fortune au défaut de celui de l'amour, il avait pensé que la jeune orpheline se serait trouvée trop heureuse d'acquitter, avec un seul mot, la dette paternelle. Mais quand il se vit frustré de cet espoir, quand il sut que la main qui avait racheté secrètement son patrimoine était celle de Lazare, et que le lien qui devait enchaîner sa victime était devenu pour un autre le nœud de l'hyménée, il devint furieux, et résolut de détruire un bonheur qu'il n'avait pu posséder.

Chef de la puissance civile et religieuse, juge et pontife suprême, Céphas joignait à l'autorité de ces deux hautes fonctions celle que donne l'extérieur de la vertu le plus adroitement composé. Il était révéré comme le digne élu du Très-Haut; il était redouté comme son plus

intime ministre. On croyait entendre au son de sa voix Jéhovah tonnant du sein des nuées, et le peuple d'Israël tombait à ses pieds sous la foudre de ses paroles, comme la timide brebis sous la hache du sacrificateur.

Parmi la foule des courtisans de Céphas était un jeune homme dont le cœur honnête était gouverné par une tête étroite. Il eût ardemment aimé la vertu s'il eût pu la connaître ; mais, égaré dès ses plus jeunes ans, le fanatisme l'entraînait au crime. Croyant servir la cause de Dieu, il devint l'instrument des vengeances d'un fourbe. Ce fut lui qui dénonça Lazare et Marie au tribunal des prêtres.

Jésus soupait chez ces respectables époux lorsqu'on vint leur porter l'ordre de paraître le lendemain devant le collège assemblé.

L'œil fixe, la figure décolorée, le sein palpitant, l'infortunée Marie aspirait chaque mot de cet ordre fatal. Elle perdit l'usage de ses sens lorsqu'elle entendit prononcer le nom de Céphas. Son époux qui la reçut dans ses bras, ne tremblait que pour elle. Jésus releva leur courage. Je défendrai l'innocence, s'écria-t-il. Vous triompherez, ou nous périrons ensemble.

La séparation des deux époux mettait le comble à leur infortune. Mais Jésus en démontra tellement la nécesssité, qu'ils ne purent s'y refuser. Ils restèrent une partie de la nuit ensemble, et lorsque toute la ville parut plongée dans le sommeil, Lazare s'arracha des bras de sa tendre épouse.

Jamais nuit ne fut plus effroyable. De longs éclairs échappés par intervalles au travers des ténèbres les rendaient encore plus profondes. Un vaste silence régnait dans les airs : on eût dit que le mouvement et la vie fussent anéantis. Tout-à-coup la pluie qui n'avait pas humecté la terre depuis trois mois, se précipite par torrens ; les vents déchaînés mêlent leurs mugissemens au fracas du tonnerre, aux cris de la multitude épouvantée.

Au milieu de cet affreux bouleversement, paraissent dans l'assemblée des juges, la plus belle des femmes et le plus intéressant des jeunes hommes de Jérusalem. Ils semblaient être les seuls objets du deuil universel de la nature ; et déja la douce pitié se glissait dans le cœur des spectateurs, lorsque l'impétueux Rubens s'avance brusquement.

La voilà, sécria-t-il, la voilà, celle qui a trangressé la loi de Moyse, en mêlant le sang du peuple fidèle au sang de Chanaan. Son infâme époux ne paraît pas ; sans doute il s'est dérobé par la fuite au châtiment qu'il mérite. Je demande que le crime soit jugé, et que la mort l'expie.

Jésus prend aussitôt la parole : jeune insensé, dit-il, en jetant un regard de pitié sur Rubens, et vous juges d'Israel, vous peuple chéri de Dieu, c'est en son nom que je vous parle, au nom de ce Dieu qui brisa les fers de vos pères, qui les tira de la servitude d'Egypte, qui les conduisit au travers du désert,

et les rendit possesseurs de ce pays fertile. Si l'organe des volontés du Très-Haut alluma dans leur cœur une haine sanglante contre ses premiers habitans, c'est qu'il craignit qu'à peine échappés au joug de l'idolâtrie, ils n'y retombassent de nouveau, entraînés par un funeste exemple. Mais maintenant que ces peuples sont presqu'entièrement anéantis, ne ferez-vous pas grace à quelques faibles rejetons échappés du sein des ruines? sans la clémence le plus beau triomphe n'est jamais assuré; les haines sont héréditaires et perpétuelles, et le vainqueur est aussi malheureux que le vaincu.

Eh! qui d'entre vous oserait condamner Marie? Privée de ses parens et de ses biens presqu'au sortir du berceau, le plus saint de tous les devoirs pour une ame sensible, la reconnaissance, l'a attachée à celui qui lui a rendu un père et sa fortune, qui vivait parmi vous dès sa plus tendre enfance, qui se croyait, et que vous regardiez vous-mêmes comme un Israélite. Comment pourriez-vous punir dans un enfant une erreur que vous avez vous-mêmes partagée jusqu'à ce moment? Brisez, s'il le faut, des nœuds proscrits; mais punir d'un supplice infâme ce qui fut un acte de vertu, ce que vous avez tous approuvé dans le fond de vos cœurs, serait une atrocité rejetée avec effroi par le dernier des peuples; et vous, les enfans chéris du Créateur, c'est par l'injustice et la cruauté que vous justifieriez sa prédilection pour vous!

Parlez, mères sensibles, si c'était-là votre fille,

l'enverriez-vous à la mort? — Un cri de terreur se fit entendre. — Et vous, pères, frères, époux vertueux, dévoueriez-vous à la hache parricide la bien-aimée de votre cœur, qui serait à la place de cette infortunée? — Des larmes coulèrent des yeux de l'assemblée fixés sur elle. — Et quelle femme? si dans la misère et l'abandon elle eut le courage de la vertu, en est-il qui, dans la prospérité, prodiguât plus de secours à l'indigence? où est le pauvre dont elle a négligé de couvrir la nudité et d'appaiser la faim? qu'il se montre, qu'il parle.

Ah, nous la bénissons! s'écrièrent mille voix, son époux et elle ne nous ont jamais abandonnés; tous leurs biens nous étaient communs.

Le Dieu jaloux, s'écria Rubens, est sans pitié pour la race idolâtre; il la punit jusque dans ses derniers rejetons; il écrase l'enfant dans les bras de sa mère, il le recherche jusque dans ses flancs. Cette femme..... A ces mots, Marie qui croit voir le fer menaçant s'enfoncer dans son sein, et percer le fruit qu'elle y porte, jette un cri d'épouvante, et tombe sans connaissance.

L'assemblée est dans le plus grand trouble; Céphas lui-même est vivement ému. Il a cru remarquer que les derniers regards de Marie s'étaient tournés plus tendrement vers lui; il a senti renaître l'espoir d'être aimé. Eh! quel est le monstre qu'un tel sentiment n'a pas désarmé? Il se lève brusquement, et se retire

avec les autres juges dans la pièce voisine pour recueillir leurs voix.

Il rentre peu de temps après, et prononce le bannissement de Marie, et la mort de Lazare.

A peine a-t-il achevé qu'il se précipite par une des portes latérales, il espère, en tournant extérieurement le temple, rencontrer Marie au pied du grand escalier. Mais Jésus qui a pénétré son dessein, s'est hâté d'entraîner la victime, et de dérober sa fuite par plusieurs rues détournées qui aboutissent à la porte méridionale de Jérusalem; il l'encourage, par la vue du danger qui la poursuit, a surmonter la fatigue dont elle est accablée. Ils franchissent ainsi, sans s'arrêter, la montagne qui couvre la ville de ce côté, le torrent de Cédron qu'on trouve ensuite et le bois de cèdre planté sur l'autre bord. Après avoir traversé ce bois, ils se trouvent sur la crête d'une colline, presque perpendiculaire, au fond de laquelle coule dans une gorge profonde, un ruisseau couvert de mille arbustes, qu'on devine plutôt qu'on ne l'aperçoit, au bruit de ses eaux serpentant entre les rocailles. Un sentier, dont l'œil suit à peine les sinuosités, sur ce flanc de la colline et sur le revers opposé, annonce un passage. Ils le descendent. Rendus presque au fond de l'abîme, ils aperçoivent un pêcheur qui cheminait lentement, courbé sous le poids des années. Ils l'abordent sans crainte. La vieillesse et la pauvreté inspirent une douce confiance aux malheureux.

Bon vieillard, lui dit Jésus, que l'innocence et la paix habitent toujours avec vous ! vous ne refuserez pas un asyle et quelques alimens à deux infortunés. Le ciel et nos cœurs vous béniront.

Soyez les bienvenus, mes amis, répondit le vieillard. Tous les hommes ne pensent pas comme moi. Ils m'ont cruellement puni autrefois d'avoir été humain et bon ; mais ils ont beau faire, la nature est plus forte, et je me sens incorrigible.

Jésus aida la marche du vieillard, et ils arrivèrent à sa cabane, cachée sous une épaisse feuillée. L'intérieur en était simple et propre. Une femme d'environ quarante ans, deux enfans dans la fleur de l'âge, l'un garçon, l'autre fille, composaient la famille : le garçon dételait les chevaux qu'il venait de ramener du labourage ; il mettait dans la crêche une herbe tendre et fraîche, et sous leurs pieds une paille sèche et molle. La jeune fille était occupée à traire les troupeaux revenus du pâturage. La bonne mère apprêtait le repas du soir. Mes amis, dit le vieillard, voici deux étrangers épuisés de fatigue et de faim, que la providence nous adresse. Tâchons de leur faire oublier leur misère. Aussitôt on s'empresse de laver les pieds des voyageurs. La table est dressée et couverte de poissons grillés, de fruits de la saison, de laitage, d'un pain savoureux et d'un vin frais et pétillant. Les deux femmes se tiennent debout, et font le service suivant l'usage du pays.

Les premiers besoins satisfaits, le pêcheur prit la parole : Je ne vous demande point l'histoire de votre infortune, mais je vous conterai la mienne. Il y a vingt ans..... A ce début, son épouse témoigne une vive inquiétude. Sois sans défiance, ma chère amie ; la vertu est dans l'ame de ces étrangers comme sur leur figure. Leur malheur a peut-être une cause semblable à celle qui fit le mien. Ils s'instruiront par mon expérience. Il y a vingt ans que je descendais le chemin tracé sur la montagne au midi de Jérusalem, la même que vous avez peut-être traversée aujourd'hui..... C'était vers le soir, je me rendais à la ville, monté sur ma jument, qui me faisait vivre de son travail ; devant moi marchait un sacrificateur, maintenant souverain pontife..... Céphas! .... lui-même. Un peu en arrière cheminait aussi un lévite. J'entendais dans le lointain des gémissemens douloureux, qui devenaient plus vifs et plus déchirans à mesure que j'avançais ; parvenu à peu de distance du fossé d'où ils sortaient, je vois le sacrificateur se détourner de quelques pas, avancer la tête, puis reprendre sa route en levant l'œil au ciel. Le lévite en fait autant, et tous les deux s'éloignent. Je presse ma marche, et j'arrive à la vue d'un malheureux étendu sans mouvement et baigné dans son sang. M'allez-vous abandonner aussi, s'écria le mourant, en disant qu'il ne vous est pas permis de me secourir un jour de sabbat ? — Ah! plutôt être à votre place! Aussitôt je lave ses plaies

dans l'eau voisine, je les étanche, je les bande ; puis je prends le blessé, le charge sur mon cheval, et le suis à pied. Je m'informe de lui quelle est sa demeure dans Jérusalem : c'était une des plus opulentes de cette grande cité, je l'y dépose dans les bras de sa famille. A peine me suis-je acquitté de cet acte de charité, qu'on me crie de me sauver, que j'ai été dénoncé, et qu'on accourt pour me saisir. Je remonte sur ma jument, qui par sa course rapide semble pénétré du sentiment que les hommes avaient perdu, et j'arrive dans ce même lieu où nous sommes.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent sans que je vis d'autres êtres vivans que quelques animaux sauvages.

O Dieu de mes pères! m'écriai-je, Dieu d'Abraham et de Jacob, serait-il vrai que tu n'eusses permis à ta créature d'être juste et bon que six jours de la semaine, et que le septième, celui que tu as marqué pour être le tien, que le jour où tu reçois plus particulièrement les hommages de tes œuvres, fût celui où tu souris à la cruauté, où tu rejetas avec indignation la bienfaisance et la vertu ! ce serait te méconnaître et t'offenser que d'avoir cette affreuse idée. Ma conscience était calme ; mais j'étais près de mon dernier moment, que je prolongeais à peine avec quelques fruits et quelques racines sauvages. Mes forces épuisées avaient succombé au sommeil. Tout-à-coup, je suis réveillé par une voix qui crie : Le voilà, le

voilà ; j'ouvre les yeux, je vois un homme armé: Etes-vous mon bourreau? m'écriai-je ; et venez-vous trancher ma vie parce que j'ai sauvé celle de mon semblable? Le soldat pleurant à chaudes larmes, se jette sur moi, me serre dans ses bras : Ne craignez rien, me dit-il, j'ai reçu en effet un ordre barbare, mais je le déteste, et je ne l'ai accepté que pour vous sauver. Je vais rejoindre un moment la troupe aveugle et féroce qui vous cherche ; je l'écarterai de ce lieu, en lui disant que j'ai découvert la trace de votre fuite sur un autre chemin ; ils s'éloigneront, et le ciel aura veillé sur la vertu. Que vous dirai-je de plus? vous devinez que ce généreux soldat après avoir égaré les meurtriers, revint furtivement à Jérusalem instruire de sa découverte l'homme opulent qui me devait le jour, et que, dès ce moment, tous les secours me furent prodigués avec autant d'abondance que de mystère. A peine fut-il en état de marcher qu'il vint lui-même. Il possédait une maison de campagne dans les environs. Il acheta ce coin de terre, y joignit un champ, des outils, des provisions de toute espèce. J'avais une bien-aimée à qui l'indigence ne m'avait pas permis de m'unir ; il me l'amena, nous nous mariâmes : voilà les gages de notre amour ; nous travaillons, nous vivons heureux, et la noire perfidie de Céphas confondue nous fait souvent répéter que tout, jusqu'aux méchans, concourt aux desseins de la providence pour répandre le bien sur la terre.

Le soleil était déja avancé sous l'horizon. Marie, ac-

cablée de fatigue, avait cédé au besoin du sommeil sur le lit de la bonne femme. Un intérêt plein de charmes prolongeait l'entretien entre Jésus et le pêcheur; la petite famille en silence prêtait une oreille attentive; ils étaient tous les quatre rangés sur un demi-cercle devant la porte de la cabane qui était ouverte pour laisser entrer la fraîcheur. On n'entendait que le gazouillement du ruisseau et les cris funèbres et plaintifs de l'oiseau de la nuit. A l'instant l'air est frappé d'un autre bruit sourd et lointain. Bientôt on distingue les pas retentissans de quelqu'un qui descend la montagne. L'alarme se répand, et la cabane est fermée,—Levez-vous, mes amis, et ouvrez-moi.—Le pêcheur reconnaît la voix de Naphis, de cet homme dont il a sauvé les jours, et qui a rendu les siens heureux; il lui raconte que des émissaires de Céphas viennent d'arriver dans le village où il fait sa demeure, pour chercher une personne condamnée qui s'est soustraite au châtiment. Il a tremblé pour son libérateur; il sait que le méchant ne pardonne jamais à celui qu'il a offensé. Jésus prend à l'instant son parti. Il ne veut pas porter plus long-temps le trouble dans le sein d'une famille qui l'a si généreusement secouru. C'est cette infortunée que l'on cherche, dit-il; c'est sur elle que le plus indigne des ministres d'un culte saint veut consommer la plus noire des perfidies. Ah, malheureuse Jérusalem! peuple aveugle et crédule! jusques à quand seras-tu l'esclave de l'hypocrisie?

Il leur apprend le dernier trait de la scélératesse de Céphas ; et comment, après avoir médité l'assassinat de Lazare, ce monstre veut déshonorer son épouse. Tous frémissent d'horreur à ce récit. Ils approuvent le projet qu'il a conçu de cacher l'infortunée jusqu'à des temps plus heureux dans les déserts de l'Arabie. L'exécution en est fixée au soir même du lendemain.

Le généreux Naphis, le bon pêcheur et sa famille pressent les fugitifs d'accepter quelques secours nécessaires pour ce grand et pénible voyage. Marie consent à recevoir de Naphis un âne pour lui servir de monture jusqu'à la frontière du désert, et elle change ses vêtemens qui pourraient la trahir pour ceux plus simples et plus obscurs de la bonne femme.

Jésus songeant à se concilier la bienveillance des peuples chez lesquels il va demander un asyle, se pourvoit de quelques produits de l'industrie et du commerce qui leur sont inconnus, des shalls de lin d'une telle finesse que les plus amples passent aisément dans le trou d'un anneau, des pendans d'oreille d'or travaillés avec un art exquis, des miroirs d'acier poli et des vases d'étain des Iles cassitérides. Il attache ces objets précieux et d'un poids léger sur la croupe de l'humble monture qui porte Marie : et, précédé d'un guide fidèle, il part à pied avec sa compagne aussitôt que le jour a cessé d'éclairer l'horizon.

Le guide les conduit loin des routes battues à travers les montagnes et les bruyères désertes. Ils mar-

chent toute la nuit. Au point du jour ils se reposent au fond des sombres forêts ou dans la hutte de quelque paisible pasteur. Leur marche nocturne, guidée par la prudence, n'inspire aucun soupçon dans ces climats brûlans, et leur figure pleine de candeur, leur doux et simple langage achevent de leur concilier la confiance. Ils sont reçus par-tout comme de vieux amis qu'on attendait, et ce n'est qu'à regret qu'on les voit partir; tant la vertu, semblable au frais zéphir dans une ardente chaleur, s'insinue délicieusement dans tous les cœurs, et porte en tous lieux le sourire du bonheur!

Enfin ils arrivent aux limites de la Syrie : là commence le long désert, cette vaste mer de sable qu'on ne peut franchir qu'à l'aide du chameau qui, comme un vaisseau, reçoit et transporte des familles entières avec leur bagage et leurs provisions pour plusieurs jours.

La frontière était gardée par un corps d'Arabes armés de lances et de flèches : c'est une mesure qui n'est établie que depuis peu de temps, et que le guide ne s'attendait pas à trouver. Le commandant, sans s'arrêter à en expliquer le motif, dit à Jésus qui lui a demandé à être conduit vers le sheik, chef de la tribu, qu'il peut congédier l'homme qui l'a accompagné. Il le renvoie en le chargeant d'exprimer sa reconnaissance au généreux Naphis, au bon pêcheur, et à sa digne compagne. Marie ajoute quelques présens pour l'honnête messager.

Marie a renvoyé l'âne qui l'a conduite ; elle est maintenant sur un dromadaire ; on a donné un cheval à Jésus. Ils sont tous deux placés au centre de l'escorte, et sillonnent avec rapidité la plaine rase et brûlée sur laquelle on n'aperçoit çà et là que quelques touffes d'herbe rare et courte, et parmi les êtres animés, que quelques gazelles ou quelques autruches fugitives. Au bout de la vaste étendue, ils franchissent des montagnes couvertes de palmiers, de cèdres, de dattiers, et des vallons tapissés d'une fraîche verdure, signes certains de quelque source d'eau qu'annonce de loin le pas précipité des chameaux. Ils découvrent au-delà les tentes de la tribu : elles sont dressées dans une forme circulaire sur le penchant d'une colline qui descend et s'abaisse doucement au niveau d'une longue prairie entourée de tous côtés de collines semblables. Au milieu serpente un ruisseau qui prend sa source au sein d'une haute montagne, sur les flancs de laquelle on le voit se précipiter.

C'était au moment où le soleil, éclipsant les astres de la nuit, s'emparait de l'univers. Le peuple de la tribu, sorti de ses tentes, était rassemblé sur le sommet de la colline. Au milieu, sur une éminence, paraissait le chef de la tribu.

D'une stature grande et noble, les joues caves et brûlées, l'œil étincelant, le front serein, il annonçait cette époque de la vie où l'homme jouit de toute la plénitude de ses facultés sans folle effervescence comme

sans décrépitude; les bras étendus vers le point blanchissant de l'horizon, il adressait ses premiers hommages à l'astre qui semble le dieu de la nature, comme il est celui du jour.

Les voyageurs s'approchent, et se joignent en silence au peuple qui écoutait dans un saint respect l'hymne du matin.

Divin soleil! ame de la nature, source intarissable de vie et de clarté, dont les rayons créateurs pénétrant le sein de la terre, en ont fait jaillir l'animal qui la parcourt, et la plante dont il se nourrit, tandis que tous les peuples rendent hommage à tes bienfaits, l'Arabe du désert célèbre jusqu'à tes rigueurs. C'est à cette mer de sable embrasée par tes feux dévorans qu'il doit sa liberté et son repos. Là viennent expirer les flots de la barbarie, et le torrent dévastateur de l'ambition. Sans toi, sans ce vaste brasier dont tu nous entoures, notre courage eût peut-être été inutile, et nous languirions maintenant, courbés sous le sceptre d'un despote, ou sous la massue d'un Cannibale. Soleil, commence ta brillante carrière, continue de protéger un peuple heureux et libre, sans prêtres et sans rois.

Après ce cantique, prononcé dans l'effusion de l'ame, et dont chaque jour variait l'expression, la tribu se disperse pour vaquer aux soins des troupeaux, la seule occupation dans ces déserts. Il ne resta auprès du sheik que sa famille et quelques amis.

Le commandant de l'escorte s'avance, et lui présentant Jésus et Marie, il raconte en peu de mots comment il a reçu ces voyageurs sur la frontière méridionale de la Syrie. Jésus prend la parole :

Digne chef de l'heureuse tribu des Osmanlis, tu vois, dit-il, deux infortunés que l'injustice a contraint de fuir leur patrie. Nous réclamons l'hospitalité que la vertu n'a jamais refusée à l'innocence persécutée. Tous les hommes simples et bons sont de la même famille. Mon frère, reçois à ce titre ces faibles marques du nœud qui nous unit.

Il déroule, à ces mots, les présens qu'il a apportés.

Abdalla, c'était le nom du sheik, sourit en voyant les plus jeunes de ses femmes saisir, d'une main curieuse, les voiles légers, les anneaux, les pendans d'or, essayer d'en relever leurs simples et touchans attraits, tandis que les plus âgées s'emparent des ustensiles du ménage, et en marquent déjà la destination ; mais, sur un signe du chef, tout est bientôt remis à sa place.

Etrangers malheureux, leur répond-il, vous ne vous trompez pas ; tous les hommes qui aiment le bien sont nos frères. Vous n'aviez pas besoin de présens pour être accueillis chez un peuple qui met l'hospitalité au rang de ses devoirs. Nous les acceptons, mais comme un gage de l'amitié dont vous nous paraissez dignes. Vous n'êtes pas les seuls que le poison des villes a fait fuir dans ces déserts. Vous trouverez des sages qui sont venus, comme vous, respirer ici l'air pur de l'in-

nocence et de la vertu. Ah! puisse l'espèce humaine se séparer ainsi en deux portions; l'une des bons, l'autre des méchans! Puissent nos tentes devenir le refuge de la première, et les brillantes cités n'être plus que les cachots du crime!

Les nouveaux hôtes sont conduits au bain, le premier des besoins pour un voyageur, dans ces sables brûlans.

Une toile de lin entoure le bassin d'eau limpide creusé au bas de la colline qui sert aux femmes de la famille d'Abdalla : ces femmes y accompagnent Marie.

Jésus remonte avec un des fils du sheik vers la source du ruisseau. Le jeune homme s'empresse de prévenir, en marchant, la curiosité qu'il suppose à son hôte, de connaître les autres étrangers dont a parlé son père, qui sont venus lui demander un asyle.

L'un, dit-il, est un philosophe grec nommé Damoclès. Il demeurait auprès d'Athènes, dans la maison de Platon, dont il est un des plus zélés partisans; il y vivait tranquillement, retiré du commerce des hommes, avec ses livres, ses méditations et sa fille Aspasie, jeune personne aussi sage que belle, et qui aime son père, comme son père aime la philosophie. Un je ne sais quel brigand nommé Verrès est accouru de Rome pour achever de dépouiller la Grèce de ce qui lui restait de son antique gloire. Non content d'avoir fait enlever de la maison de Damoclès les tableaux, les statues et les autres belles productions de l'art qui la

décoraient, il a voulu lui ravir jusqu'au buste de Platon. Le philosophe, qui avait souffert patiemment tant d'outrages, n'a pu tenir à ce dernier. Il a abandonné sa patrie, et est venu se réfugier dans nos déserts, tenant d'une main le portrait de son divin maître, et de l'autre la main de sa charmante Aspasie.

L'autre est un Romain issu d'un lieutenant de l'armée d'Antoine, qui, sacrifié indignement par ce général avec le reste de son parti, se retira le dernier de la bataille d'Actium, en maudissant également l'amour et l'amitié.

Lentulus, c'est le nom de ce Romain, à pris l'esprit des camps dans lesquels il a, comme son aïeul, été constamment nourri. Quoique naturellement sensible et bon, il prétend que la tranquillité et le bonheur d'un grand peuple dépendent de sa soumission à un seul chef. La liberté n'est selon lui qu'une source perpétuelle de discorde et d'anarchie. Il ne déplore la défaite d'Antoine, que parce qu'il pense que ce général, s'il n'eût été entraîné par une aveugle passion, était plus capable que son concurrent de rendre heureux le peuple romain, en le tenant impérieusement asservi.

Le troisième est un grand-prêtre égyptien, du collège de Memphis. Il a vu tomber le premier peuple de la terre sous le joug d'une horde de nouveaux brigands ; l'antique école des nations foulée aux pieds de l'ignorance robuste, sa religion, son culte, ses usages profanés et détruits. Toute la sagesse de la

terre résidait, dit-il, dans ces usages érigés en lois de temps immémorial; et le culte rendu à l'ibis, au chat, à l'oignon, était aussi essentiel au bonheur de l'Égypte que la pratique des plus incontestables devoirs. Malgré la singularité de cette opinion, Aménophis a cependant de la grandeur dans l'esprit, et réunit beaucoup de connaissances à beaucoup de vertu. Impatient de se dérober au spectacle des ruines de sa patrie, il est venu s'établir parmi nous avec sa nombreuse famille, et semble être de la nôtre par ses mœurs patriarcales.

Dès ce jour même étant tous réunis à la table hospitalière d'Abdalla, Jésus reconnut la vérité des portraits que le jeune homme venait de lui tracer. Damoclès regrettait les jardins de Platon, Lentulus son armée, Aménophis son culte et ses initiations; mais tous se consolaient, en partageant les douceurs de la paix et de la vertu, qui régnaient sous les tentes de l'heureuse tribu des Osmaulis.

Une chose les a cependant étonnés. Pourquoi ce cordon de gardes armés, dispersés tout autour du désert? Si d'autres peuplades également amies de la paix cherchent un asyle dans l'Arabie, pourquoi leur en refuser l'entrée? Les Arabes craignent-ils au contraire qu'on ne vienne dans leur pays que pour les subjuger? n'ont-ils pas, dans ce cas, leur courage pour repousser la violence; et seraient-ils insensibles à la gloire du triomphe? Cette dernière question était faite par Lentulus.

Mes amis, répondit Abdalla, nous ne voulons point admettre de peuple étranger parmi nous parce que nous voulons conserver nos mœurs. Le bonheur d'une nation est quelquefois comme l'amour d'une belle femme : il s'évanouit du moment qu'il est partagé.

Quant à l'entrée à force ouverte, nous avons un moyen plus sûr que les combats pour l'empêcher. Ce moyen ne donne pas de célébrité, mais il ne coûte pas de sang, et grâces aux dieux, nous n'avons pas la passion de la gloire. Eh! qu'importe que notre nom fasse un vain bruit dans le monde ? ne vaut-il pas mieux couler dans une douce obscurité le petit nombre de jours qui nous est accordé, que de les employer à courir après cette chimère qu'on appelle renommée? Vous désirez savoir quel est ce moyen. Il nous a déjà été d'un grand secours contre l'armée des Perses ; et je prévois, par les recits de Lentulus, que nous serons bientôt forcés de l'employer contre les Romains, sans doute avec le même succès. Il consiste à nous retirer tous avec nos troupeaux dans le centre du désert, après avoir fermé et couvert de sable tous les puits qui se trouvent delà jusqu'aux frontières. Les gardes qui y sont disposés donneront le signal à la première alarme. Ainsi vinrent s'ensevelir les nombreuses cohortes de ce fou de Xerxès, qui prétendait soumettre la nature même à ses lois ; tel fut le premier frein qui réprima l'ambitieuse domination de cet Alexandre, qui n'aurait pas eu besoin d'aller chercher un autre monde à conquérir, puisque

celui-ci ne lui aurait jamais été entièrement asservi. Ainsi sera vengée la défaite d'Antoine, si le fils de son vainqueur aspire à étendre son empire jusqu'au sein de l'Arabie.

A l'espoir que laissait entrevoir cette idée, la joie étincela dans les yeux de Lentulus.

La vie des habitans du désert est simple et monotone. Leur seule occupation est de chercher des pâturages pour leurs troupeaux. Aménophis entreprit de leur faire connaître un moyen de subsister plus abondant et plus favorable à la population. Il avait apporté quelques mesures des beaux blés de l'Egypte, qu'il ensemença après avoir convenablement préparé la terre. Lentulus et Damoclès étaient enchantés de ce premier pas vers la civilisation. Mais Jésus n'y vit qu'une source de chagrins, et il ne se trompa pas. Le blé ayant poussé hors de terre, les bestiaux accoururent pour le brouter. Nécessité d'enclorre le terrain, indignation de la tribu contre l'agriculteur, qui s'appropriait exclusivement ce qui appartenait à tous; delà des querelles et des haines, qu'Abdalla s'empressa d'éteindre, en arrachant la clôture, et priant Aménophis de garder pour son pays des arts mortels à l'Arabie.

Damoclès crut rendre un service plus convenable au peuple arabe, en proposant de lui enseigner la philosophie de son maître Platon. A quoi bon? dit Abdalla. — Mais, à le diriger dans le cours de la vie

sociale, à lui apprendre ce qu'il doit à ses semblables, à l'empêcher de leur faire tort, injustice, lésion. — Eh! n'a-t-il pas la nature, qui lui apprend cela mieux que Platon? S'il vole, s'il bat, ne s'expose-t-il pas à la vengeance? et quelle vengeance! éternelle jusqu'à la dernière génération! Je sais que ce ressentiment implacable, qui vit à jamais dans la famille de l'offensé, est l'objet de l'amère censure de vos gouvernemens policés. Mais ici, c'est la sauve-garde du faible, et, selon l'expression de Lentulus, le palladium de la société.

La conduite de Jésus chez les bons Arabes était bien différente. Il n'aspirait à se distinguer ni par son esprit ni même par son cœur; satisfait de pratiquer en silence ces actes de charité si obscurs mais si précieux, qu'on n'admire pas, mais qu'on aime et qu'on bénit. Il savait qu'ici une pauvre famille manquait souvent des secours les plus urgens. Il se levait tous les matins, long-temps avant le jour, allait en secret soigner le bétail, et chercher le bois et l'eau nécessaires pour la journée. Là, gisait délaissé, un vieillard infirme, dont les organes de la vue et de l'ouie usés rendaient la société triste et la conversation pénible; chaque jour il passait une heure avec lui, l'entretenait de quelques rians souvenirs de sa jeunesse, et déposait dans son ame la consolation et le courage. Une autre fois, c'était un jeune homme, chassé de la maison de sa bien-aimée,

parce que les deux familles étaient divisées; il les réconciliait, et rendait heureux les enfans et les pères.

Abdalla et ses nouveaux hôtes étaient un soir réunis sur la colline exposée à la fraîcheur du vent de nord. Leur entretien embrassait ordinairement de grands objets; celui qui les captivait en ce moment était cet inextricable labyrinthe des voies de la Providence dans le présent qu'elle a fait à l'homme de la plus haute portion d'intelligence, et en même temps de la plus grande somme d'erreurs, de sa sagesse et de ses folies, de ses desirs, de ses espérances de bonheur, et de son infortune presque perpétuelle. Tout-à-coup l'entretien est suspendu par un bruit, léger d'abord, qui s'accroît et se fortifie de moment en moment, sur la mer sablonneuse du désert. Bientôt la clarté des étoiles est voilée par un nuage de poussière qui s'est élevé à l'horizon. Le nuage approche, et il en sort, aux regards inquiets d'Abdalla et de ses amis, trois personnages vêtus d'habits romains. Ils sont suivis d'un nombreux cortège, un détachement des Arabes de la frontière les accompagne.

Le chef de la troupe est un jeune homme de la plus belle figure; il descend de cheval, et s'avance vers Abdalla avec cette assurance et cet orgueil qui distinguent le peuple maître de la terre.

Chef des Osmanlis, lui dit-il, le préfet de l'Egypte, Cinna, est instruit qu'un coupable, échappé à la ven-

geance des lois, s'est sauvé de la Palestine dans cette contrée, et qu'il cherche, par l'adresse et le mensonge, à s'y faire un parti qui lui assure l'impunité. Le sénat romain est loin de craindre qu'un peuple sage ose augmenter le nombre de ses ennemis; il attend avec confiance la remise du criminel fugitif..

Jeune homme, lui répondit Abdalla, le sénat romain nous outrage, et méconnaît les droits de l'hospitalité. Qu'il apprenne de nous à les respecter. Reposez-vous cette nuit sous nos tentes, et demain allez dire à Cinna que l'Arabe n'a pas connu de maître, et n'en connaîtra jamais.—Ainsi vous bravez la puissance des Romains ! — Nous bravons un injuste despotisme.— Téméraire ! —Jeune homme.—La guerre, la guerre, vous la voulez... Le jeune Fabius en prononçant ces mots, tenant un pan de sa robe, était près de la secouer, lorsque Jésus l'arrêta en s'écriant : Romain, c'est moi que vous cherchez. Me voilà prêt à vous suivre : partons.

Abdalla voulut s'opposer à la résolution de Jésus : pouvait-il permettre qu'on vînt arracher l'innocence à l'asyle protecteur que lui avait offert l'hospitalité ? Mais l'homme juste termina le débat en ces termes : Si je suis coupable, tout le sang que vous répandrez lavera-t-il mon crime ? et si je suis innocent, convient-il que ma justification dépende des hasards d'un combat ?

Le sheik cessa d'insister, et, après s'être lavé dans

une eau limpide, l'envoyé prit place au frugal repas du soir.

Ce repas était servi, suivant l'usage des Arabes, à plate terre, sous une tente éclairée par les jeunes tiges du pin enduites de graisse de chameau.

Fabius en entrant sous cette tente fut frappé de la beauté de deux étrangères, que rendait encore plus touchante l'interêt qu'elles prenaient à l'accusation de leur respectable ami.

L'envoyé du proconsul était issu d'une des premières familles de Rome. Libre, et jouissant, à la fleur de l'age, d'une fortune considérable, il avait abusé des plaisirs dans la ville la plus corrompue de l'univers. Son cœur était flétri sous le vernis d'une brillante urbanité, et son visage portait la triste empreinte des erreurs de son cœur. Il s'empressa d'applaudir à la résolution de Marie, et lui offrit, ainsi qu'à Jésus qu'il affecta de croire déja justifié, un logement dans sa maison à Alexandrie. Le motif de tant d'honnêtetés n'échappa point à l'œil perçant du jeune Nazaréen. Mais c'est envain qu'il combattit de nouveau la résolution de l'épouse de Lazare. Pouvait-elle abandonner celui qui n'était persécuté que pour avoir sauvé son honneur et sa vie?

Aménophis, qui était intimement lié avec le souverain pontife du temple d'Alexandrie, dans une lettre qu'il remit à Jésus, lui recommanda ce jeune homme, comme un sujet digne de ses conseils, de ses lumières,

et même d'être admis à l'initiation des grands mystères. Lentulus lui remit une couronne de fleurs, pour être déposée sur la tombe d'Antoine. Damoclès le pria de recueillir tout ce qui avait appartenu à Platon, durant son séjour en Egypte. Abdalla lui donna le cheval qu'il montait, coursier de la plus grande beauté, et d'une extrême vîtesse. Jésus l'accepta, dans l'espoir d'être plus tôt de retour.

La nouvelle du départ de Jésus s'étant répandue dans la tribu, le lendemain, à la naissance du jour, hommes, femmes, enfans, vieillards, accourent autour de sa tente, plongés dans une sombre douleur. Ils semblaient tous perdre un fils, un frère, un père ou un époux. Dans cet instant furent révélées une foule de bonnes actions, ensevelies jusqu'alors dans le silence de la modestie. Jésus aurait voulu se dérober aux louanges, et n'était touché que des bénédictions dont on le comblait. Il se flatte, et promet d'être bientôt de retour, serre, pour la dernière fois dans ses bras le bon Abdalla, et s'éloigne avec toute la troupe.

Le voyage au travers du désert fut de deux journées. Arrivée à la frontière qui communique à l'Egypte, Marie quitta le chameau sur lequel elle était assise, pour monter dans un char qu'avait fait préparer Fabius. Ce jeune homme, exercé dans l'art du déguisement, avait caché la passion qui le dévorait, sous le voile des égards et du respect.

Ils parvinrent ainsi jusqu'aux portes d'Alexandrie:

là, par l'ordre de Fabius, se trouvèrent deux autres chars, l'un pour lui, l'autre pour Jésus. Avant de partir, Fabius dit un mot à l'oreille du conducteur de ce dernier. En conséquence il s'écarte de la route, et parvient seul à la porte du temple consacré au culte d'Isis.

LIVRE II.

Le jeune Nazaréen est reçu sous un vaste portique par un homme qui le prend par la main, et le conduit en silence sur la droite, dans un corridor enveloppé d'épaisses ténèbres. A peine Jésus a-t-il fait quelques pas, tout-à-coup il se sent enfoncer et descendre rapidement sur un plan incliné. Parvenu à une grande profondeur, il s'arrête sous une voûte éclairée d'une lampe sépulcrale, dont la lugubre lumière découvre les tristes ornemens qui la décorent. Le marbre, les murailles, le plafonds sont peints d'ossemens, de squelettes et des autres attributs de la mort. Au milieu est un cercueil ouvert, et devant le cercueil un fauteuil de fer, sur lequel se trouve Jésus, et qui a servi à le descendre dans ce funèbre lieu. Il y était assis depuis plus de deux heures, lorsqu'une voix, sortie du fond de l'enceinte, fait entendre ces mots:

« Enfin, la justice des dieux t'amène dans le temple » des vengeances. Tremble, malheureux, c'est ici que » les crimes secrets sont exposés au grand jour; c'est ici » qu'ils subissent leur juste punition. »

« Oh! qui que vous soyez, répondit Jésus avec tran- » quillité, épargnez-vous cet appareil de supplices qui » ne peut jeter d'épouvante que dans l'ame où siège le

» remords ! S'il me faut périr victime de la perversité, » me voilà prêt. Mais avant de m'ôter la vie, faites-» moi parler, je vous en conjure, au souverain pontife » d'Isis; car tout m'annonce que ce souterrain est voisin » du temple de cette divinité de l'Egypte; je suis chargé » pour son ministre d'un message important. »

Après un profond silence, deux fantômes enveloppés d'une longue robe blanche qui leur couvre le visage, les mains et les pieds paraissent dans le souterrain, s'avancent vers le fauteuil de Jésus, détachent les liens qui l'y retiennent, et le prenant chacun par une main, le conduisent hors de l'enceinte. Ils suivirent un long corridor, faiblement éclairé de loin en loin. Après avoir parcouru plusieurs autres pièces également obscures, ils se trouvèrent dans une vaste cour; au fond était un superbe édifice. Le fronton de la porte étincelait d'un cercle d'étoiles radieuses, au milieu duquel on lisait ce mot : *Vérité.*

Le chef de la garde postée à cette entrée, cria de loin : Profanes, n'avancez pas. Aussitôt un des deux guides de Jésus lui demanda quel était son message pour le souverain pontife, et en ayant reçu la lettre d'Aménophis, il l'alla porter au chef de la garde. Après quelques momens d'attente il revint, et toujours en silence, il conduisit Jésus à la porte du palais. A l'instant les deux battans s'ouvrent, et on lui fait signe d'entrer. Elles se referment aussitôt qu'il a passé le seuil.

Il traverse plusieurs salles éclairées de mille flambeaux. Dans la dernière, sont des tablettes tout autour, qui portent des livres en rouleaux. Au milieu est une longue table sur laquelle sont des cartes, des sphères, divers instrumens de mathématiques et d'astronomie. Jésus attendait dans cette pièce, ne sachant de quel côté porter ses pas pour trouver le pontife, lorsque, d'une porte qui s'ouvre devant lui, il voit sortir un vieillard vénérable, vêtu d'une longue tunique d'une blancheur éblouissante, et la tête coiffée d'une mitre. Sa figure inspire la confiance et le respect. Il s'avance vers Jésus, et en lui tendant la main, il lui dit : Jeune et vertueux descendant de la race des rois d'Israël, vous m'êtes recommandé par un sage que j'aime et que j'honore : je ne tromperai pas ses desirs. Venez vous préparer à la connaissance des plus profonds mystères. En achevant ces mots, il le mène vers la porte par laquelle il est entré ; il appelle. A l'instant paraissent deux jeunes femmes d'une beauté et d'une modestie ravissantes. Par l'ordre du pontife, elles conduisent Jésus dans une salle de bain ; elles l'aident d'une main timide à quitter ses vêtemens, et le laissent seul lorsque la pudeur leur en fait la loi. D'autres vêtemens parfumés sont substitués aux siens; il s'en couvre en sortant du bain, et les mêmes femmes reviennent le prendre, et le conduisent dans un salon où l'attendent six convives rangés autour d'une table garnie de mets simples, mais exquis. Du nombre de

ces convives était le souverain pontife, qui occupait le haut bout de la table. Il fait placer Jésus à côté de lui. Cinq autres femmes de la même jeunesse et de la même beauté que les deux premières, se joignent à elles pour servir et pourvoir aux besoins du festin.

Il fut assaisonné de propos successivement gais et sérieux, agréables et instructifs. En sortant de table, Pharès, c'est ainsi que se nommait le souverain pontife, proposa au jeune Nazaréen d'aller respirer la fraîcheur du soir dans le jardin. Un jardin dans un souterrain! cette nouveauté devait être piquante. Jésus ne fut pas moins surpris, lorsque Pharès le prenant par la main, et l'ayant fait asseoir à côté de lui sur un sopha, pressa la détente d'un ressort, qui fit aussitôt monter le sopha au travers du plafond, et les porta au milieu d'un jardin enchanteur. Un ruisseau coulait à leurs pieds. L'air était rempli du parfum des fleurs, et le frais zéphir agitait légèrement le feuillage des grands arbres au-dessus de leurs têtes.

Je ne vous conçois pas, dit Jésus. Vous avez commencé par me traiter en criminel; maintenant vous me comblez de caresses. Comment ai-je pu, presque dans le même instant, m'attirer tant de haine et tant d'amitié?

Gardez-vous, s'écria Pharès, de m'imputer le traitement qu'on vous a fait éprouver. — Et qui donc accuser de cet outrage dans un lieu où tout vous est connus! — Ceux qui, abusant d'une injuste victoire,

nous tiennent nous-mêmes dans l'esclavage, les Romains..... Oui, mon fils, c'est cette horde de sauvages, à peine sortie de ses forêts, qui veut avilir le peuple le plus ancien et le plus sage de l'univers. Bien plus habile à conquérir qu'à gouverner ses conquêtes, c'est par la terreur qu'elle prétend les conserver, et c'est nous qu'elle a destinés à être les instruments de sa férocité. Ce sont ces hommes, les précepteurs du genre humain, chez qui les Lycurgue, les Pythagore, les Platon sont venus puiser la gloire et le bonheur qu'ils ont versé sur leur patrie; ce sont, en un mot, les dispensateurs des faveurs célestes dont on veut faire les ministres de la plus odieuse tyrannie. — J'étais donc condamné à la mort, et c'est de vous que je la recevais! — Vous étiez condamné à la mort, et c'est moi qui vous en ai délivré....

Mon ami, les Romains ont trouvé dans ce temple sacré des hommes insensibles aux charmes de notre antique vertu, avides de crédit, de pouvoir et d'argent; ils en ont fait les instrumens de leur barbarie. Une éternelle barrière s'élève entre ces vils apostats et le petit nombre de ministres restés avec moi fidèles à leurs augustes devoirs; et cependant une même enceinte renferme leur demeure et la notre, les Enfers et l'Elysée; telle est la volonté du vainqueur. Aménophis, mon digne ami, de qui vous m'avez remis une lettre, n'a pu supporter ce sanglant outrage; il s'est retiré dans les déserts de l'Arabie, avec son indépen-

pendance et sa vertu. Pour moi, entièrement séparé du reste des humains, je ne tiens plus au monde que par mes vœux pour son bonheur. J'exerce, dans la retraite, cette intelligence accordée à l'homme, pour le rapprocher de la Divinité, et dont il se sert si souvent pour descendre au-dessous de la brute. C'est par l'exercice de cette sublime faculté que nous sommes parvenus à ces hautes connaissances qui, comme les rayons du soleil, ne doivent être dispensées au vulgaire qu'au travers d'une longue distance et d'une épaisse atmosphère. C'est à ma garde qu'est confié ce précieux dépôt. Tous les jours je travaille à l'augmenter avec quelques dignes et fidèles amis; mais nous vérifions trop souvent l'axiome d'Hippocrate : La vie est courte, et la science infinie. Il est des personnes sans titres, pour participer à ce trésor, et qui en solliciteraient vainement la communication. Il en est d'autres à qui nous devons nous-mêmes l'offrir. Puissent les lumières que vous serez sans doute digne de puiser à cette source pure, éclaircir les profondes ténèbres de votre sauvage patrie! Puissiez-vous, par la seule force de la saine philosophie, dont nous vous armerons, briser le joug honteux des préjugés qu'un homme trop célèbre a établis chez vous à la place des lois! Je vois que mon opinion vous étonne, et que, rempli sans doute d'une vénération filiale pour Moyse, vous le croyez le plus sublime des législateurs pour votre pays, et le plus grand des hommes pour les autres

peuples. Eh bien ! il est nécessaire que vous connaissiez la vérité sur ce fondateur de l'empire d'Israël. Cette vérité, qui si souvent a été altérée, d'un côté par l'aveugle superstition de ses sectateurs, de l'autre par l'orgueil des autres sectes, non moins aveugle, la voici dans toute sa pureté.

A ces mots, Pharès lui présenta les annales de l'Égypte renfermées dans un coffre de bois de cèdre, revêtu de lames d'or, qu'il alla chercher dans l'intérieur de l'autel où il était caché ; et il ajouta :

Cet écrit contient toute l'histoire de l'Egypte depuis sa fondation qui se perd dans la nuit des temps. Tracé jour par jour par quelqu'un des prêtres du temple, la rédaction en a été soumise le lendemain à l'examen du conseil général. La plus légère altération était punie de l'interdiction pendant un an. Le récit constamment fidèle de la vérité ouvrait l'accès aux premières places du sacerdoce. Ainsi l'on doit à ces caractères la même confiance qu'à ceux qui seraient tracés par la main de Dieu même.

Jésus prit les annales, et lut ce qui suit, à un endroit qui lui fut indiqué :

« En ce temps-là existait un homme sans aveu, « nommé Moyse qui, peu après sa naissance, re- « cueilli dans un berceau flottant sur les eaux du Nil, « fut élevé par charité. Parvenu à l'âge de raison, il « décela une ame forte, un cœur cruel, un esprit avide « de domination, et ne vit d'autre moyen de satis-

« faire son penchant qu'en exerçant le brigandage « parmi une troupe de vagabonds dont il devint bien- « tôt le chef. Arrêté, et jeté dans un cachot, il était « à la veille d'expier ses forfaits, lorsqu'il eut l'adresse « de s'échapper. Il courut aussitôt reprendre le com- « mandement de sa troupe, qu'il augmenta considéra- « blement par la séduction, les menaces et l'artifice.

« Lorsqu'il se vit à la tête d'une force imposante, « il renonça au brigandage obscur et dangereux des « villes, et prit la résolution de se retirer dans le dé- « sert pour former une tribu de pillards de carava- « nes. Mais, avant de s'enfuir, il emporta tout ce que « lui et sa troupe purent voler à Memphis. Le lende- « main, le Pharaon les poursuivit à la tête d'un dé- « tachement de soldats, pour leur faire rendre ce qu'ils « avaient ravi. Il arriva au bord de la mer Rouge au mo- « ment où, profitant du reflux, les brigands l'avaient « traversée à pied. Le gué n'étant plus praticable, « Pharaon s'en revint consolé de ne les avoir pas at- « teints, par la satisfaction d'en voir ses États à ja- « mais délivrés. »

La lecture achevée, le pontife reprit en ces termes : Votre Moyse fit la guerre en brigand ; ses conquêtes furent des dévastations, son gouvernement fut celui d'un despote ivre, et l'esprit de sa législation le plus intolérant fanatisme. Enthousiaste et belliqueux, il eût pu facilement étendre sa domination sur les peuples amollis de l'Asie. Son orgueil les sauva. Il

crut sa religion si belle, que, follement jaloux, il en interdit l'adoption aux étrangers; il imagina que Dieu ne l'avait institué que pour le peuple soumis à son gouvernement, que ce peuple était le seul, sur la terre, aimé de l'Etre suprême, et que tous les autres indistinctement étaient aussi indignes d'être associés à son culte qu'à ses lois.

Moyse n'a pas été plus habile en philosophie et en médecine qu'en législation; mais aux yeux d'une populace ignorante, quelques tours de charlatan l'ont érigé en Esculape, et quelques rêveries bizarres, mêlées à un petit nombre de bonnes lois empruntées des autres peuples, lui ont fait la réputation d'un sage et d'un profond penseur.

Je suis bien éloigné, dit Jésus, d'adopter votre opinion sur Moyse. Certes, un homme dont la législation subsiste tout entière depuis quinze cents ans, doit avoir eu une profonde connaissance des hommes, et tracé pour leur direction la route la mieux appropriée à leur nature. Qu'il ait employé des ressorts violens, c'est une preuve, non pas de sa dureté, mais de celle du peuple qu'il avait à former. Pour façonner le fer, il faut bien se servir d'un métal d'une force supérieure. Mais si le législateur de la Judée a enchaîné le crime avec un bras d'acier, il a développé pour l'infortune, et sur-tout pour cette partie de l'espèce humaine, la plus aimable et la plus faible, le cœur d'un protecteur et d'un père.

Je dois vous faire participer à nos lumières, répondit Pharès, et la dispute est loin d'en produire. Mais avant de vous révéler nos mystères, il faut que j'achève d'apprendre qui vous êtes, et ce qui vous est arrivé jusqu'à ce jour. J'attends la vérité de votre bouche, comme elle paraît habiter dans votre cœur.

A cette question, Jésus se recueillit un instant; puis il prit la parole en ces termes :

J'ai reçu, en naissant, toutes les faveurs que Dieu puisse accorder à l'homme; un cœur sensible, un esprit juste, une intelligence vive et précoce, un tempérament sain, un caractère doux, une belle figure, une excellente mère. Quelques personnes enflammées d'espérance, en voyant tant d'avantages réunis, annoncèrent que j'étais ce messie, prédit par les prophetes d'Israël, qui devait soumettre la terre entière aux lois du peuple juif. Communiquée à l'oreille, cette rêverie prit de proche en proche, un tel degré de force et d'accroissement, que, passant du peuple inconstant et crédule de la Judée, aux nations étrangères, on vint des lieux les plus reculés rendre hommage à l'enfant né pour être le souverain du monde. Pour achever de consacrer cette fable, on en publia une autre. On répandit que, dès mon entrée dans la vie, j'avais marqué ma mission par un prodige; que mon père, déja très-vieux lorsqu'il se maria, n'avait jamais vu dans sa jeune épouse, qu'une chaste

compagne, et que l'un et l'autre avaient été également étonnés, lorsque celle-ci était devenue mère. Ainsi, tous les regards étaient fixés sur moi, comme, à l'époque de la nouvelle dynastie, ceux des Perses l'étaient sur le point de l'horizon, d'où devait sortir l'astre du jour.

La Judée était alors gouvernée par cet Hérode, que ses amours, ses cruautés, sa politique et sa fortune avaient rendu si célèbre. Il venait de faire mourir l'épouse qu'il avait adorée; mais la peine avait suivi de près le crime, et l'aliénation de son esprit vengeait chaque jour la belle et vertueuse Mariamne. Ce fut dans un de ses égaremens que la nouvelle du messie naissant perça l'enceinte du palais, et parvint à ses oreilles. Il ordonna aussitot de m'amener devant lui. Cet ordre servit de texte aux bruits les plus étranges et les plus faux. On assura qu'Hérode avait commandé le massacre de tous les enfans au-dessous de deux ans, afin d'envelopper plus sûrement dans cette destruction générale celle de son futur vainqueur: sans doute le remords de ce nouveau crime n'eût pas été capable d'arrêter celui qui avait répandu le sang d'une grande partie de sa famille, et d'une foule de citoyens recommandables par leur vertu. Mais déférer à un préjugé populaire, craindre un maître dans un enfant obscur, sacrifier à cette crainte toute une génération eût été une puérile lâcheté, qui eût perdu Hérode dans l'esprit d'Auguste, son protecteur; et

cet habile tyran n'avait pas l'esprit égaré au point d'oublier que la cour brillante et perverse de l'empereur eût pu pardonner un crime, mais jamais un ridicule.

Cependant, ma mère, vivement alarmée des dangers que lui peignait son imagination, précipita sa fuite à travers le désert, en m'emportant dans ses bras, accompagnée de son seul mari, jusque sur cette même terre d'Egypte, qui avait déja si souvent offert un asyle protecteur aux habitans de la Judée dans les troubles de leur patrie. C'est à cet évènement que je dois sans doute le développement des dons heureux de la nature : sur les stériles bords du Jourdain, ils auraient été étouffés dans leur naissance.

Nous arrivâmes ici quelque temps après l'époque mémorable de la chute de cet empire. Le trône de Cléopâtre était occupé par un lieutenant d'Auguste; c'était un ami de Mécène, qui, comme lui, aimait les beaux-arts et les plaisirs. Les fêtes étaient chaque jour plus brillantes, au milieu d'une cour voluptueuse et d'un peuple adulateur. Quel contraste avec notre triste état d'obscurs et odieux Israélites! Cependant nous fûmes en peu de temps distingués; mon père, par une grande habileté dans l'art du menuisier, qui, comme tous ceux qui exigent le concours du travail des mains, n'a jamais été en Egypte au-dessus de la médiocrité; ma mère, par sa beauté, réunie à tous les charmes de la modestie et de la vertu, et moi, je le dis sans orgueil, par une ardeur pour l'instruc-

tion, et une intelligence bien au-dessus de mon âge. Mon père fut en conséquence employé pour la décoration des temples et des palais; ma mère reçut l'hommage, et obtint l'estime des grands, et je fus admis parmi les élèves destinés à remplir les plus hautes fonctions de l'Empire.

Vous savez que l'enseignement est le même en Égypte depuis un temps immémorial; les découvertes des autres peuples sont entièrement perdues pour celui-ci. Il semble que la science soit un dépôt qui lui ait été confié à la condition de n'y rien ajouter. En conséquence de ce principe, j'appris un petit nombre de vérités parmi une foule d'erreurs. On m'instruisit à fond de l'histoire d'Isis et d'Osiris, des voyages de Bacchus, des génies Orosmade et Arimane, et du grand dieu Bélus. On me raconta avec pompe les hommages que Platon, Pythagore, Aristote avaient rendus à la sagesse des Égyptiens. La morale était la science qu'ils se piquaient sur-tout de posséder : or cette science sublime ne consistait, pour mes maîtres, qu'en rites puériles, en formules de complimens, en démonstrations de respect ou de simple civilité, graduées suivant les personnes, les rangs et les âges. J'ignore s'ils en savaient davantage; mais c'est tout ce qu'ils jugèrent à propos de m'apprendre.

Ils vous ont appris tout ce qu'ils pouvaient et devaient vous apprendre, interrompit Pharès. Une maxime du gouvernement égyptien qui remonte à

son origine, c'est que le peuple soit aveugle, mais conduit par des clairvoyans. La voix de la vérité serait terrible à son oreille, ou n'en serait pas entendue. Il faut couvrir des fleurs de l'illusion la coupe amère de la vie, et le bercer jusqu'à sa dernière heure des doux accens du mensonge. Ce n'est qu'à des esprits favorisés par la nature, que convient la connaissance du petit nombre de vérités que le ciel a dispensées à la terre. Sans doute, elle était méritée, cette réputation de sagesse dont jouissait l'Egypte. Vous en jugerez par vous-même, quand j'aurai levé le voile prudent et salutaire qui dérobe aux yeux du vulgaire les connaissances dont nous sommes les dépositaires. Continuez, mon jeune ami, votre intéressant récit.

Jésus reprit en ces termes : Plus on s'efforçait de m'enseigner cette vaine science, plus j'en étais rebuté. Mon ardente curiosité s'éteignit par degrés. Une stérile nomenclature de mots avait remplacé des idées naissantes, et, au bout de quelques années d'étude, j'étais moins avancé qu'en commençant ; c'en était fait, et le naufrage de ma raison était consommé, si la providence ne m'eut jeté une planche conservatrice.

Parmi les Romains qui avaient accompagné le préfet de l'Égypte, se trouvait un homme qui avait reçu de la nature un esprit original, plein d'idées fortes, grandes et justes quoiqu'en apparence bizarres. Il joignait à cet esprit un cœur pur, franc, sensible et généreux. Il avait été dans le même temps l'ami d'Auguste et

de Pompée, de Cicéron et d'Antoine. Profond observateur de l'homme, il l'avait étudié non dans les livres, mais dans la nature. Pour se livrer à ce goût qui le dominait, et conserver son indépendaance, il avait constamment refusé toutes les places auxquelles l'appelaient sa naissance et ses talens. Il passait sa vie à voyager et à méditer.

En visitant la maison où j'étais, il parut frappé de ma figure, et les réponses que je fis aux questions qu'il m'adressa, achevèrent de l'intéresser en ma faveur; il fut décidé dès ce moment que j'irais loger chez lui. Jamais père tendre n'eut pour un fils unique plus d'affection et de soins. J'étais sa société de tous les instans; il semblait que mon ame fît partie de la sienne, et qu'il ne pût penser et vivre sans moi. Je fis chez ce digne homme une étude des choses comme auparavant j'en avais fait une des mots. Il se plaisait à exercer ma pensée sur chaque objet, et il ne venait à mon secours que pour me remettre dans la voie, lorsque je m'en étais écarté, ou pour suppléer à mes jeunes forces, quand elles étaient à bout. J'appris à connaître ainsi, comme dit le plus célèbre de nos rois, depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et depuis l'homme jusqu'à l'insecte.

Profondément dissimulé comme devait l'être un des meilleurs élèves de la guerre civile de sa patrie, j'étais le seul à qui il eut ouvert franchement son cœur. Il s'abandonnait à cette franchise avec d'autant plus de

plaisir, que son caractère naturel y était disposé, et qu'il souffrait depuis long-temps de la contrainte que les circonstances lui avaient imposé. Il pensait :

Sur les Romains, que l'époque de leur grandeur était passée, mais qu'aucun peuple n'était parvenu aussi haut, et n'avait brillé d'un aussi long éclat.

Sur les Grecs, qu'ils avaient été d'aimables enfans remplis de graces et de talens.

Sur vous, sur les Égyptiens, qu'en supprimant de vos annales la gloire de tradition, que vous teniez sans doute d'une source étrangère, soit par conquête, soit pas émigration, vous étiez les derniers des peuples.

Sur les femmes, qu'elles n'avaient d'esprit que tant qu'elles étaient jeunes et belles.

Sur l'homme, en général, qu'il avait, comme tous les êtres, reçu de la nature l'instinct du bonheur trop souvent détruit par l'abus de son esprit.

Les goûts de Pollion étant analogues à la singularité de son caractère, il se plaisait dans les contrastes.

Du sein de la profonde solitude, il passait brusquement au milieu d'une nombreuse et bruyante société; de la table du pauvre à celle des festins somptueux, du charivari égyptien à la musique harmonieuse des Grecs. Il desirait sur-tout que ces contrastes fussent inopinés et inattendus. Un intendant de sa maison était préposé uniquement à cette grande affaire. Un jour, au sortir d'un de vos temples où ses oreilles avaient été assourdies du beuglement du bœuf Apis, et des

aboiemens du chien Anubis, tout-à-coup, en rentrant chez lui, il se trouve au milieu d'un cercle de femmes les plus jolies et les plus élégantes, attentives à la voix de la célèbre chanteuse Déiphobie, esclave de Pollion, qu'accompagnait sur sa lyre le divin Terpandre. Saisi, transporté, hors de lui-même, il reste un moment enivré de plaisir; puis il se lève brusquement; on crut que c'était pour couronner la cantatrice; mais à l'étonnement général, il s'écrie : Sortez, Déiphobie, je vous rends la liberté, mais c'est à condition que vous partiez à l'heure même, et que vous ne vous trouviez jamais où je serai. Lorsque tout le monde se fut retiré, il me dit qu'il n'avait pris ce parti, en apparence si bizarre, que parce qu'il sentait que sa raison ne tenait plus qu'à un son de voix, et qu'il ne voulait pas que sa captive devînt sa maîtresse.

Quoiqu'il fût très-riche, ses abondantes aumônes le laissaient toujours sans argent. Il ne concevait pas comment des hommes qui regorgent de superflu pussent voir leurs frères manquer du nécessaire, sans leur en faire part. Il rentrait souvent chez lui, non-seulement la bourse vide, mais dépouillé de son manteau qu'il avait donné au pauvre pour couvrir sa nudité.

Cependant Hérode étant mort, et la Judée rentrée sous la domination des Romains, jouissant d'une profonde tranquillité, ma mère qui n'avait cessé d'avoir sa patrie présente à la pensée, résolut d'y retourner. Elle m'aimait trop tendrement pour me

laisser loin d'elle. Ainsi je me séparai de Pollion, non sans les regrets les plus vifs de part et d'autre. Il nous semblait quitter, moi, le meilleur des pères, lui, un fils qui lui devait la vie de la plus précieuse partie de son être. Mon père, également inséparable de son épouse, conduisit l'ânon qui la portait, et je cheminai à côté de lui.

Vous pensez bien que le peuple de Jérusalem ne manqua pas d'attribuer la distinction que j'avais obtenue à Memphis, à mon origine céleste. Il était venu une députation de Rome, disait-on, pour m'offrir le trône de l'univers, auquel j'étais appelé par ma naissance. Mais le messie, avant de jouir de ses droits, et d'entrer dans sa gloire, voulait revoir le lieu de son berceau et les amis de son enfance. Telle était l'opinion, plus forte que jamais, qu'on avait de moi; tels furent les motifs qu'on prêta à mon retour. Je fus donc entouré, à mon arrivée, d'une multitude respectueuse qui n'osait lever les yeux que pour m'adorer; les personnes d'une classe supérieure étaient entraînées par le peuple, et chacun desirait m'entendre dans la synagogue : les pontifes dans l'espoir de dissiper l'enthousiasme populaire, en obtenant une facile victoire sur un enfant, le peuple dans la persuasion qu'il entendrait Dieu même, par mon organe.

J'avais déja assisté à quelques discours des chefs du sacerdoce, et j'y avais trouvé plus de vaine hypocrisie que d'utiles vérités; vous concevez l'effet de

cette observation jointe à l'enivrante prévention du peuple sur la tête d'un enfant de douze ans. Cependant je me rappelai les leçons de Pollion, et je montai dans la chaire avec le recueillement et la modestie qui convenaient à un de ses disciples, et à mon âge.

J'exposai, suivant sa doctrine, les principes de la morale universelle, indépendante des climats, des opinions et des cultes. Je fis voir les vertus qui en découlaient naturellement; l'humanité, la bienfaisance, et sur-tout ce grand précepte: *Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait.* Je dis que tous les systêmes qui s'écartaient de cette morale étaient faux, dangereux pour le peuple, utiles seulement aux hypocrites; que ces systêmes étaient aisément reconnaissables, en ce qu'ils produisaient le bien de quelques-uns, et le mal du plus grand nombre: il semblait qu'on entendît ces éternelles vérités pour la première fois.

En descendant, les prêtres m'évitèrent, le sourire ironique sur les lèvres; mais le peuple m'entoura et me combla de louanges; toutes les mères portaient envie à la mienne, qui était la seule mécontente de ce que je me fusse offert en public, parce que sa tendresse inquiète ne voyait que des ennemis autour de moi.

Dans la foule des auditeurs s'était glissé, déguisé, un mage de Séleucie, envoyé par son gouvernement à Jérusalem, pour y traiter de quelque affaire publique. Le lendemain, de grand matin, il vint me trouver

mystérieusement ; il me dit que mes talens et mes vertus étaient au-dessus de tout éloge, et répondaient parfaitement à ma céleste figure, mais que je courais les plus grands dangers, si je développais ces précieux dons dans ma patrie, au milieu d'un peuple ignorant et de prêtres hypocrites et cruels ; et qu'il avait à m'offrir un parti bien plus convenable. L'héritier du trône des Parthes aurait bientôt besoin d'un instituteur, et sa mère, veuve du roi Smerdis, qui tenait les rênes de l'Empire en attendant la majorité du jeune prince, m'assurait des plus hautes faveurs si je consentais à me charger de son éducation.

Ma mère, malgré son extrême douceur, ne put contenir son indignation en apprenant qu'on voulait me séparer d'elle.

Cependant les prédictions du mage ne tardèrent pas à s'accomplir. Les chefs du sacerdoce regardèrent le jeune apôtre de la vérité comme leur plus grand ennemi ; pour échapper à leurs persécutions, je fus obligé, pendant deux ans, de mener une vie obscure, retiré dans le sein de ma famille, et uniquement occupé du travail manuel de mon père. Mon seul délassement, à la fin de la journée, était de m'enfoncer dans quelque solitude pour lire ou pour méditer.

Au bout de ce temps, le même mage revint m'annoncer que le prince étant parvenu à l'âge où devait commencer l'apprentissage de ses hautes fonctions, sa mère me pressait, au nom du bien public, de me

pas le priver des dons que le ciel ne m'avait dispensés que pour en aider mes semblables. L'inquiétude qui n'avait cessé de tourmenter ma mère, l'avait disposée au sacrifice ; et elle consentit enfin à ce voyage qui, je vous l'avoue, flattait autant ma vanité qu'il piquait ma curiosité. Je partis donc comblé de ses bénédictions, arrosé de ses larmes, regretté de tout le monde, excepté des prêtres.

Dirigeant d'abord notre route au nord, afin d'éviter le grand désert, nous traversâmes Damas, Emèse, Palmyre. Cette dernière ville est le plus éclatant témoignage des prodiges du commerce et de l'industrie. Les hommes l'ont élevée au milieu des sables de l'Arabie, comme la nature a élevé les îles au milieu des mers. C'est le magasin commun des productions apportées des deux extrémités de l'Asie et de l'Europe. En échangeant les diverses richesses de la terre, les peuples se communiquent leurs lumières ; et Palmyre devenue la ville de toutes les nations, était aussi célèbre par sa population et son luxe, que par ses temples, ses palais, et les monumens des sciences et des arts.

Ajoutez, mon ami, répartit Pharès, que dans cet échange des productions de leur climat et de leur génie, les peuples font aussi celui de leurs passions et de leurs vices.

Cela n'est que trop vrai, reprit Jésus ; l'ambition, la cupidité ont allumé le flambeau de la guerre ; et

la splendeur de Palmyre, ouvrage des siècles, a disparu en un jour.

L'époque du plus haut degré de gloire de Palmyre, est le règne de Salomon. Sous ce grand roi, qui appela de toutes parts le commerce, l'industrie et les arts, cette ville pompa les trésors de l'Inde et du golfe Persique pour les verser sur la Syrie. Les Hébreux parurent avec éclat sur la scène du monde, et ils en auraient occupé le premier rang si le fils de David eût eu des successeurs dignes de lui; mais leurs discordes replongèrent le trône d'Israël dans les ténèbres. Les éternelles guerres des Assyriens, des Mèdes et des Perses, et par la suite l'invasion des Barbares descendus des régions hyperborées, tarirent la source des richesses de Palmyre. Le génie d'Alexandre était bien capable de la rétablir, si cette entreprise s'était conciliée avec ses projets; mais il entrait dans le vaste système du conquérant du monde, de creuser d'autres canaux au commerce; cependant l'empire de l'habitude et des besoins conservait à Palmyre quelques restes de son ancienne grandeur, lorsque les Romains, étendant leur domination et leurs fers sur cette partie de la terre, sont venus lui ravir sa dernière espérance.

Eh! à qui parlez-vous, dit Pharès, de l'esprit destructeur des Romains? N'ai-je pas vu ces célèbres brigands s'empresser, avec une atroce barbarie, de renverser tous les monumens de la sagesse et du génie

d'Alexandre? Alexandrie, qui avait en partie succédé à Palmyre, n'est-elle pas anéantie? Carthage n'a-t-elle pas eu le même sort? Ce sont de terribles moissonneurs que ces conquérans-là. Ils ne se contentent pas de cueillir les fruits qu'ils n'ont pas semés; ils déracinent ou coupent l'arbre au pied, et la terre se couvre de ronces et d'épines pour marquer la trace de leurs pas.

Ainsi, reprit Jésus, le génie n'est pas toujours un bienfait de la providence; et les individus, comme les nations, qui sont animés par l'esprit des grandes choses, sans être dirigés par l'esprit d'ordre qui les rend utiles, ne brillent que d'un faux éclat de gloire, et ne méritent ni l'admiration ni la reconnaissance de la terre. Cet esprit d'ordre et de sagesse est certainement le plus précieux de tous les avantages, mais il est aussi le plus rare; et il est tel homme, ainsi que tel peuple célèbre, qui parvient à la vieillesse et à la mort sans l'avoir jamais connu. Parmi les individus on pourrait compter Salomon, Périclès, Alexandre, Numa; et parmi les peuples, ajouta Pharès, je ne crois pas que vous en voyez d'autres que les Egyptiens.

Je vous avoue, répondit Jésus, que j'en ai eu d'abord une idée bien différente. Ce n'est qu'après avoir considéré, dans un âge plus mûr, les ressorts et les effets de votre administration que je vous ai rendu justice. Je conviens maintenant que les Egyptiens ont de véritables droits au titre de sages que leur ont donné les autres peuples.

Ce qui rend cet esprit d'ordre si précieux dans le gouvernement, dit Pharès, c'est qu'il est la seule source des bonnes mœurs et de la félicité domestique, et que, bien supérieur à l'esprit de conquête, des sciences et des arts, il est le seul qui produise les bons pères, les bons citoyens, les bons maris, les enfans reconnaissans; en un mot, l'esprit d'ordre est dans l'économie politique ce que l'équilibre des humeurs est dans l'économie animale : l'effet de l'un comme de l'autre est le bien-être et la santé. . . . Continuez, je vous prie, l'histoire de votre voyage.

Comme j'avais à cœur, reprit Jésus, de remplir les fonctions auxquelles j'étais appelé, je questionnai le mage Zapor sur la nature de ces fonctions.

Zapor me répondit : La reine Thomyris, qui occupe le trône des Parthes, est de la race des Arsacides qui ont conquis la Perse et la Médie. Son ame altière souffre impatiemment l'ambitieux voisinage des Romains; et tous ses vœux, toutes ses espérances, sont de former dans son fils unique, le jeune Artaban, un successeur digne de ses aïeux, et capable de venger leur gloire outragée.

Et c'est moi, repris-je, qu'on a choisi pour inspirer la passion des combats, et l'amour du carnage! S'il est ainsi, Zapor, retournons aux lieux d'où nous sommes partis; vous ne pouviez trouver d'instituteur moins propre à remplir les vues de votre reine. Je plains les méchans, car sans doute ils seront punis.

un jour s'ils ne le sont dès ce moment ; mais il m'est impossible de ressentir la haine, et d'enseigner la vengeance.

Soyez tranquille, me dit Zapor ; l'emploi qu'on vous destine est parfaitement conforme à votre caractère et à vos principes. On veut que le prince triomphe de ses ennemis ; mais c'est à quoi il ne pourrait parvenir s'il ne se faisait de nombreux amis : l'instruction de ce dernier moyen sera votre tâche. Vous voyez qu'elle est assez douce, et vous y réussirez sans peine puisque vous donnerez l'exemple avec le précepte.

Quoique mes inquiétudes ne pussent être dissipées par cette réponse, je vis qu'il n'était plus temps de reculer, et je m'abandonai à la providence.

Apeine hors de l'enceinte de Palmyre, nous retrouvâmes les déserts sablonneux que nous suivîmes pendant une journée. Comme je desirais voir les restes de la fameuse ville de Babylone, nous prîmes vers la gauche pour nous embarquer sur l'Euphrate, à Circetium, au confluent de ce fleuve et du Chaboras.

Les rives de l'Euphrate nous présentèrent, de chaque côté, les tableaux les plus riches et les plus variés. La terre était par-tout couverte, ou de généreuses moissons, ou de rians jardins, ou de superbes palais. Les concerts harmonieux, les chants savamment modulés, les simples accens de la joie faisaient tour-à-tour retentir les airs ; et les plus agréables parfums s'exhalaient jusqu'à nous du sein des plaines jon-

chées de fleurs. Au milieu de ces ravissantes sensations, de douloureuses images venaient quelquefois frapper mes yeux : je voyais des foules d'enfans couverts de haillons, de misérables humains, livides et décharnés, tendre une main suppliante au riche roulant dans un char somptueux. Ainsi le commerce, l'abondance, la richesse et le luxe sont voisins de l'indigence et du dénuement. Mais malheur à l'homme industrieux qui, concentrant dans sa main des trésors dispersés sur la terre, ne remplit pas les fonctions de la providence dont il semble avoir pris la place!

Je n'entreprendrai pas de vous décrire cette superbe Babylone ; ses jardins en terrasse sur les toits des palais, son temple de Bélus presque aussi élevé que la plus haute de vos pyramides, son enceinte double de celle de Memphis. La reine des cités a expié son orgueil ; sa population, ses richesses, les chefs-d'œuvre de ses artistes ont passé à Séleucie. Quelle foule de tristes souvenirs me rappelait cette décadence ! en errant dans ces longues rues désertes où reparaissait l'herbe, naguères étouffée sous les pas de tant de superbes humains ; que sont devenus, me disais-je, ces fameux conquérans qui tenaient enchaînées à leurs pieds les tribus d'Israël ? Il me semblait entendre alors la voix du prophète Isaïe sortant du sein des ruines : « Babylone est tombée, elle est tom-« bée cette orgueilleuse cité ; toutes les images de ses

« dieux sont brisées, et les débris en sont dispersés sur « la terre. »

Arrivés à Séleucie, je logeai avec Zapor dans le palais des mages, et dès le lendemain je fus présenté à la reine.

C'était un jour d'audience pour les ambassadeurs des puissances étrangères. Thomyris était assise sur un trône étincelant de diamans, au milieu de la cour la plus fastueuse de la terre. Ses regards se fixèrent sur moi, et elle ouvrait la bouche pour m'adresser la parole, lorsqu'on annonça les ambassadeurs. Je me retirai avec le mage, qui me conduisit dans l'appartement du jeune prince, et dès le même jour je fus installé dans mes fonctions.

Artaban, c'était le nom du fils de Thomyris, était comme moi, âgé de quatorze ans. Il venait de sortir de dessous la conduite des eunuques, où il avait resté, depuis l'âge de sept ans, pour s'instruire dans les exercices du corps. Ce n'est qu'après cette première éducation, que les Perses s'occupent de celle de l'esprit. Ils prétendent que ce système est le seul conforme à la nature, et qu'il est aussi absurde de vouloir régler la pensée d'un être qui n'a pas encore reçu la faculté de penser, qu'il le serait de s'occuper à diriger la course de celui qui ne peut plus marcher.

L'instruction de l'esprit est divisée en deux parties, l'une relative aux sciences et aux beaux-arts, l'autre à la morale. Tout le code moral des Persans est ren-

fermé dans ces trois préceptes : Adorer les dieux, obéir aux lois, dire la vérité. On ajoute, pour l'héritier du trône, deux autres instituteurs : l'un lui apprend à gouverner la nation conformément à ses mœurs, l'autre à adoucir la terreur du pouvoir suprême, en rendant le prince aimable sans cesser de le faire respecter. Thomyris, suivant ses vues particulières, avait donné à son fils un cinquième maître, qui était chargé spécialement de lui apprendre l'art de la guerre.

Toutes les parties de la terre avaient été mises à contribution pour le choix des instituteurs d'Artaban. Le grammairien Damoclès avait été appelé d'Athènes pour les sciences ; le mage Zapor, des rives du Gange, pour la morale ; Osiris, des bords du Nil, pour l'art de régner ; moi, de ceux du Jourdain, pour faire aimer le maître ; enfin, le tribun Crassus était sorti des légions romaines, pour lui apprendre l'art de la guerre.

La première éducation des despotes de l'Asie, par des femmes et des eunuques, doit nécessairement en faire ou des princes efféminés, ou des tyrans féroces. Le goût naturel d'Artaban, fortifié par ses esclaves, s'était annoncé pour la chasse et les exercices violens. La chasse est un noble amusement, qui de tout temps a signalé les héros. Le prince n'attendait que Crassus pour donner un libre cours à sa passion naissante. Thomyris était enchantée de voir dans l'héritier du trône des dispositions qui se conciliaient aussi bien

avec ses vues. Issue du sang de Sémiramis, elle joignait à l'ambition de cette reine célèbre l'orgueil sombre et sauvage des Scythes, leurs ancêtres communs.

L'ardent desir dont brûlait Thomyris, de recouvrer dans toute son étendue, l'ancien empire des Arcacides, avait donné lieu à des soupçons qui n'avaient jamais été bien éclaircis. On l'avait accusée d'avoir avancé la mort de son mari, parce que, loin de partager ses projets, ce prince efféminé, subjugué par la mollesse et le luxe, tremblait au seul nom des Romains. Mais les idées de grandeur et de gloire qui éblouissent et entraînent jusqu'aux hommes qui en sont les premières victimes, l'auraient suffisamment justifiée dans l'esprit de son peuple, quand même elle eût été convaincue de ce crime qui n'était rien moins que prouvé.

Malgré ses goûts opposés, on voyait encore dans sa cour un reste des mœurs asiatiques, qu'elle avait trouvées établies, et auxquelles la politique l'obligeait quelquefois de se soumettre. Les femmes et les eunuques étalaient leur parure, leurs légers et riches vêtemens au milieu des casques pesants, de l'armure rustique, et du maintien sauvage des guerriers thraces et sarmates; et les aigrettes de la beauté voltigeaient confondues parmi les fiers panaches du soldat.

Toutes les personnes d'une fortune aisée avaient un sérail. On en donnait un aux princes lorsqu'ils avaient fini leurs exercices sous la conduite des eunuques. Ainsi

à cette époque, ils changeaient d'esclaves ou plutôt de maîtres; car on en voyait peu qui ne tombassent sous l'empire des êtres destinés à leur être asservis.

Thomyris ne pouvant soustraire son fils à l'usage, avait du moins cherché à le préserver de la chute. Elle lui avait en conséquence représenté les femmes comme des espèces de monstres, au cœur de tigre sous une figure d'ange, qui n'avaient d'autres plaisirs que de déchirer les infortunés qu'ils avaient séduits, et auxquels ils étaient constamment occupés à tendre des pièges. Le prince était né insensible à l'amour : ainsi il n'eut pas de peine à se conformer aux desirs de sa mère, soit qu'il adoptât, soit qu'il rejetât la fable qu'elle avait inventée.

Ce fut un spectacle assez singulier, que de voir un adolescent, de la plus belle figure, tantôt sourire de pitié ou de mépris, tantôt s'indigner de colère, aux agaceries des plus jolies femmes de l'empire, qui s'empressaient à l'envi de paraître à ses yeux pour disputer l'honneur d'être admises parmi ses favorites. A coup-sûr, c'est un sot, se disaient-elles en elles-mêmes. Ce jeune homme est eunuque, pensaient leurs mères. C'est un Alexandre, c'est un héros, c'est un fils digne de moi, s'écriait Thomyris.

Vous concevez que d'après de tels sentimens, Crassus était le dieu de la mère et du fils. La divinité cependant était quelquefois renversée de dessus son autel dans la boue; car Crassus étant de la famille du gé-

néral qui soixante dix ans auparavant avait été si honteusement défait par les Parthes, son petit neveu était exposé à d'amères railleries. Le même personnage remplissait ainsi doublement les vues de Thomyris par sa science dans l'art militaire, et par le souvenir que rappelait son nom : l'un et l'autre instruisaient également Artaban dans l'art de vaincre les Romains.

Quoique le tribun légionnaire eût le premier rang parmi les instituteurs, les autres cependant n'étaient pas délaissés. Et ce qui vous étonnera sans doute, c'est que moi, dont les principes et les leçons avaient un but si opposé à celui de Crassus, j'étais, après ce maître, celui que la reine avait le plus particulièrement recommandé à son fils. Cette femme était persuadée que la science de se faire des amis, touchait à celle de vaincre ses ennemis. Elle ne distinguait pas l'hypocrisie de la vertu, et elle croyait que, sans avoir au fond du cœur l'amour de l'humanité et de la justice, il suffisait que les princes le montrassent sur les lèvres. J'essayai, mais en vain, de la détromper tout au moins sur le rôle qu'elle me supposait propre à jouer ; j'eus lieu d'être convaincu qu'elle ne croyait pas plus au désintéressement des simples citoyens qu'à la vertu des princes.

Tandis que Thomyris poursuivait avec ardeur l'exécution de son projet, il survint un évènement dont elle s'empressa de profiter.

Quelques troubles élevés dans l'Orient avaient servi

de prétexte à Tibère pour retirer Germanicus des Gaules, où des victoires multipliées lui avaient acquis une gloire qui l'irritait. En lui confiant l'administration générale des provinces d'Asie, il avait nommé Pison gouverneur de Syrie, pour affaiblir son pouvoir, et traverser ses succès. Jamais on ne vit de plus parfait constraste qu'entre ces deux hommes.

Germanicus joignait aux talens du guerrier et de l'administrateur, les vertus du citoyen; vénéré des étrangers, cher à tous les gens de bien, adoré des soldats, il n'était redoutable qu'aux ennemis de la république. Sa belle figure répondait à sa belle ame. A 30 ans, il était couvert de gloire. Comme Alexandre, il eût été capable de conquérir et de gouverner la terre; mais sa conquête n'eût été souillée ni de l'incendie d'une grande ville, ni du sang son ami. C'étaient ces rares qualités dont Tibère était jaloux. Pison était bien digne du poste qu'il lui avait confié.

Ambitieux sans talens, il ne s'était élevé, et ne conservait son crédit que par l'intrigue, la délation, la flatterie et l'espionnage; qualités les plus précieuses et les mieux récompensées des méchans princes.

Son épouse Plancine, renchérissait encore sur ces vices, autant que les passions des femmes qui ont perdu la pudeur de leur sexe l'emportent sur celles des hommes; sur la mission qui lui était commune avec son mari; elle avait reçu des leçons particulières d'une autre femme non moins corrompue, et plus exercée dans l'art des

noires intrigues, de Livie, mère de Tibère, que la basse adulation avait décorée du nom d'Augusta.

Thomyris vit avec autant de plaisir que Tibère, ce choc de principes et d'opinions entre les deux arbitres des destinées de l'Asie. La vertu de Germanicus était le seul obstacle au projet qu'elle avait conçu de faire naître de ce conflit une guerre civile entre les Romains. Il fallait tromper la bonne-foi ou subjuguer la fermeté de ce héros ; et ce n'était pas une chose facile. Cependant comme il venait dans ses Etats, elle résolut de lui donner de son caractère et de ses goûts, une idée telle qu'il fût convaincu de son incapacité à jamais rien entreprendre qui dût inquiéter les Romains. En conséquence, elle ordonna le rétablissement des anciennes mœurs persanes ; et bientôt dans tout l'Empire on n'entendit que des chants d'amour et de volupté ; on ne vit que le spectacle du luxe, de la débauche, et du peuple le plus efféminé de la terre.

Germanicus était accompagné de Lucius Cœcina, son lieutenant. Prévenu contre Thomyris qu'on avait représentée à l'empereur sous l'image de la plus dangereuse ennemie de Rome, il était à chaque pas frappé d'un nouvel étonnement. Eh, quoi ! disait-il, est-ce donc là ce peuple qu'on disait avoir repris les mœurs belliqueuses des Scythes, ses ancêtres ? Que peuvent avoir à craindre d'un troupeau d'esclaves, de femmes et d'enfans, les vainqueurs des intrépides Germains ?

Le jour de son entrée dans Séleucie, fut une

espèce de saturnale. Des tables de festin, des spectacles de licence, l'appareil de la joie et de la débauche étaient étalés dans toutes les rues : ce fut au milieu de ces orgies tumultueuses, qu'il parvint au palais. La reine le reçut dans un sallon élégamment décoré, ayant à ses côtés les plus jolies femmes de l'Empire, et parée elle-même de tout ce que le desir de plaire peut ajouter à la beauté.

Aussitôt que le nuage des courtisans, qui s'étaient précipités au-devant de ses pas, se fut entr'ouvert, et qu'elle eut aperçu Germanicus, elle resta immobile, les regards fixés sur lui, soit qu'elle fût réellement frappée de la figure et des graces du jeune héros, soit qu'elle feignît de l'être afin de le conduire plus sûrement à son but. Germanicus fût saisi d'une égale admiration, plus sincère sans doute, car il était sensible, incapable de feindre, et la reine était encore belle.

Thomyris avait trop d'ambition pour être captivée par l'amour. A peine fut-elle assurée du cœur du prince, qu'elle s'occupa de le faire concourir au succès de son grand projet. Le comble de ses vœux eût été de le remplir de haine contre l'empereur, et de le porter à une révolte ouverte. Dans l'abandon de la confiance qu'elle avait eu l'art d'inspirer, elle lui peignait Tibère comme un ennemi jaloux de sa gloire, qui ne la lui pardonnerait jamais. Quelle preuve plus forte que le choix d'un Pison pour son lieutenant? qu'il se hâtât de prendre les armes aujourd'hui, s'il

craignait de tomber demain sous les siennes. Elle lui offrait, avec son appui, celui de toutes les puissances de l'Asie. Rien ne résisterait à de telles forces.

Germanicus, inébranlable dans sa fidélité, frémissait à la seule idée de révolte. Il fut néanmoins persuadé que son seul intérêt faisait parler la reine. Cette femme avait en effet tellement fasciné les yeux du prince, que la preuve même des soupçons élevés contre elle en devint la justification, et qu'il n'attribua sa démarche qu'à l'excès de son attachement pour la gloire de l'Empire romain.

Vous bouleversez toutes mes idées, interrompit Pharès. Je croyais Germanicus au-dessus de toutes les faiblesses du cœur et de l'esprit. C'est communément, reprit Jésus, l'opinion qu'on se forme de tous les grands hommes. Mais rappelez-vous la facilité de celui-ci, à tomber dans les pièges que lui tendit si souvent Arminius, son aveugle confiance dans la perfide amitié de Tibère, son indulgence plus aveugle encore pour les outrages multipliés de ce Pison, dont il finit par être la victime. Hélas, ce malheureux prince, qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer, croyait tous les hommes aussi purs qu'il l'était lui-même. Bon époux, quoique sa femme, impérieuse et jalouse, n'eût d'autre vertu que la fidélité; bon frère, il voulait partager sa gloire avec le sien, qui en était indigne à tous égards; bon ami, il n'était entouré que de délateurs, et ne put jamais parvenir à désarmer la haine

de Tibère, dont il augmenta, et travailla toute sa vie à faire respecter la puissance.

Vous savez quelle fut la triste fin de ce petit-fils d'Auguste, qui eût fait le bonheur du monde, s'il fût parvenu à l'empire. Mais ce que personne n'a pu vous apprendre, ce qui, jusqu'à présent, a été enseveli dans le plus profond mystère, c'est qu'à peine Thomyris eut-elle appris la mort de Germanicus, à peine le décret lancé contre Pison lui fut-il connu, qu'elle offrit à cet homme, trop justement accusé d'avoir empoisonné son général, tout l'appui, tous les secours qu'elle avait, peu de temps auparavant, offerts à sa victime, si, désobéissant aux ordres du sénat, il voulait lever l'étendard de la révolte. Le fils de Pison, qu'elle avait persuadé, s'efforça vainement de convaincre son père qu'il n'y avait de sûreté qu'en embrassant ce parti. Il fallait du courage pour une pareille entreprise, et Pison ne s'était signalé que par un lâche assassinat. Il est heureux pour l'humanité que de telles gens n'aient pas la force de dérober leur tête à l'infamie du supplice.

L'insuccès des projets fondés successivement sur ces deux évènemens apprit enfin à Thomyris à ne plus compter désormais que sur celui qu'elle méditait depuis long-temps. L'exécution devait en être préparée par une espèce de contre-révolution dans les mœurs du peuple. De la mollesse asiatique qu'on lui avait inspirée, il fallait le ramener à l'âpre rudesse des mœurs de la Scythie.

Rien ne résiste au despotisme, habitué à ne voir les hommes que comme des machines soumises à tous leurs caprices. Le retour aux anciens usages était d'ailleurs d'autant plus facile que les nouveaux étaient encore tout récens. La reine donna l'exemple de la réforme: sa cour le suivit, et un édit contraignit le petit nombre que le desir d'imiter le maître n'avait pas entraîné. Ainsi, les exercices militaires, les vêtemens grossiers, la vie dure et pénible des barbares du Nord furent rapidement substitués dans tout l'Empire persan à la molle oisiveté, si naturelle au doux climat de l'Asie.

Cependant les gouverneurs des villes eurent ordre d'interrompre quelquefois l'austerité de ces mœurs par des tableaux d'un genre opposé. La reine elle-même étalait, alors tout le luxe et l'éclat des cours les plus voluptueuses. Les jours de ces mascarades étaient particulièrement ceux où devaient passer dans l'Empire des ambassadeurs, des généraux, ou de simples émissaires des Romains. Elle fut si exactement prévenue par ses espions, et ses ordres furent si bien executés, que Rome n'eut aucun soupçon de ses projets hostiles.

Indépendamment de ces mesures, Thomyris entretenait des agens affidés dans les autres Etats de l'Asie, chargés d'y former l'opinion publique et de la diriger conformément à ses vues. Ils avaient soin de retracer en conséquence, et de répandre dans toutes les classes

du peuple les plus frappans exemples de l'ambition usurpatrice des Romains : la Cappadoce, la Bythinie la Syrie et réunies à leur Empire, et presque tous les autres États de l'Orient dans leur dépendance, quelques-uns, avilis au point d'être leurs tributaires.

Ils présentaient en contraste les droits égaux de tous les hommes à la liberté ; l'irréprochable pureté des Scythes, leurs ancêtres communs, qui n'avaient jamais fléchi sous aucun joug étranger. De quelle source de misère et d'infamie ils délivraient leur postérité, si, brisant leurs chaînes, les enfans des Scythes se montraient dignes de leurs pères !

Plusieurs années s'écoulèrent dans ces préparatifs, au bout desquelles l'esprit et la raison du prince furent jugés assez mûrs pour le grand voyage qui devait couronner tant de soins. Si vous me demandez quel fut, pour ma part, le fruit des leçons que je lui donnai, je vous répondrai, qu'il fut le plus amer de tous. Artaban était né dur et vicieux ; il resta vicieux et devint faux. Je vous ai dit qu'il avait, comme tous les héritiers du trône, un instituteur spécialement chargé de lui apprendre à dire la vérité : mais c'était une perfide enseigne qui n'était mise au-devant du palais des rois persans, qu'afin de tromper le peuple sur les vertus de ses maîtres, de lui persuader qu'ils mettaient au rang de leurs premiers devoirs le précepte d'être vrais, tandis qu'en effet on ne leur recommandait que la dissimulation et l'imposture. C'est dans la bouche

des rois, leur disait-on, que doit paraître avec éclat la justice et la verité; mais c'est dans le cœur des peuples qu'elles doivent être gravées. Tout est dans l'ordre lorsque les premiers prêchent la vertu, et que les autres la pratiquent.

Du moment où j'eus annoncé combien j'étais loin d'approuver de pareils principes, je perdis la confiance de la reine; cependant j'eus lieu de croire qu'elle ne m'avait pas retiré son estime, car elle n'osait pas manisfester ses sentimens devant moi. Je lui inspirais, ce me semble, cette crainte respectueuse qui fait baisser les yeux au coupable, quand il est en présence de l'homme de probité. Les princes éclairés, en garde contre leurs affections, ne consultent que l'impartiale raison dans l'élévation aux grandes places; Thomyris suivait ce système, et je fus nommé parmi le petit nombre de personnes destinées à accompagner le prince dans son voyage.

LIVRE III.

JAMAIS voyage ne fut plus profondément conçu, préparé avec plus de soin, et n'eut un but plus important. Il s'agissait de visiter tous les pays occupés primitivement par les Scythes, et d'entraîner leurs habitans, la plupart sauvages et féroces, dans une guerre générale contre les Romains. Les moyens de persuasion tout-puissans sur de pareils hommes, étaient d'un côté la crainte que les Romains, étendant de toutes parts leurs conquêtes, ne pénétrassent jusqu'à eux, ne s'emparassent de leur pays, et ne les soumissent à leur joug; de l'autre, l'espérance de détruire aisément ces présomptueux ennemis en les prévenant, en portant rapidement le fer et la flamme jusqu'au sein de l'Italie, jusques dans l'enceinte de cette superbe Rome, qui n'avait jusqu'à ce jour triomphé que de peuples amollis. Quelle victoire facile pour les Scythes indomtés! quelle riche proie pour leur courage! ils posséderaient une terre couverte de fruits et de fleurs, sous un ciel doux et paisible, et s'enivreraient dans le crâne de leurs ennemis des vins les plus délicieux! Afin d'enflammer l'imagination de ces peuples sauvages, on leur portait ce que

le pays, dont on leur promettait la conquête, produisait de plus attrayant, des vins de Falerne, des mets exquis, des étoffes de soie légères et chaudes, et jusqu'à de belles femmes parées de tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour allumer le desir.

Les femmes et les présens furent portés sur des chars. Les hommes montèrent à cheval, et une escorte d'une centaine de cavaliers, sous les ordres de Crassus, accompagna la caravane.

Nous dirigeâmes notre route d'abord vers le nord, le long du Tigre jusqu'à Ninive. La grande ville n'existait plus, et ses fondemens même étaient dispersés; triste et véritable image des grandeurs humaines! De là nous détournâmes vers l'Orient pour visiter, près d'Arbelles, le théâtre de cette célèbre bataille qui avait décidé du sort de Darius.

Avant l'arrivée de Crassus à la cour de Thomyris, Achille avait été le héros proposé pour modèle au jeune Artaban; mais le légionnaire, passionné pour Alexandre, avait justifié dans l'esprit de la reine le vainqueur des Perses et l'ami des Scythes. Il donnait la préséance au roi de Macédoine, même sur son compatriote César; mais c'était sans doute parce que son aïeul Crassus avait été dans le parti de Pompée.

Lorsque nous fûmes descendus dans la plaine, le lieutenant, charmé d'avoir une occasion d'étaler son savoir, s'empressa de donner à son élève une image du mémorable combat. Il divisa sa petite troupe en

deux : l'une d'une vingtaine d'hommes représentant l'armée d'Alexandre, l'autre six fois plus nombreuse, celle de Darius. Artaban jouait le rôle du conquérant de l'Asie, l'artiste grec, Dercyllidas, celui du vaincu. Crassus, placé à quelque distance au-devant des deux armées, dirigeait leurs mouvemens, en suivant, le plus près possible, la tradition qui nous est parvenue.

Il avait posté les ailes, le corps de bataille ; et après quelques escarmouches, on s'était emparé des hauteurs. Enfin, les deux armées n'étant plus qu'à la portée du trait, on sonne la charge : les combattans se mêlent ; les chars armés de faulx font un moment plier l'aile gauche, et Darius se croit vainqueur : mais lorsqu'ils sont parvenus à la phalange, elle s'ouvre tout-à-coup ; les chevaux percés par les longues piques croisées, reculent, entraînent les machines meurtrières contre les rangs d'où elles sont parties. Alexandre profite du désordre, il enfonce, il culbute les bataillons, et l'armée de Darius est en pleine déroute. Crassus alors mettant un genou en terre, pose la couronne de laurier sur la tête du jeune prince, et le salue du titre du conquérant de l'Asie. Vous concevez l'effet d'une telle comédie sur l'imagination fougueuse d'Artaban, et combien le triomphe d'Alexandre dut rehausser celui de Crassus ; car, non content de retracer la conduite des chefs, il prétendit indiquer les fautes qu'ils avaient commises.

On eût dit, à l'entendre parler avec tant d'assurance, qu'il était le génie qui avait présidé à la bataille.

Des plaines d'Arbelles, nous reprîmes la direction vers le nord, et nous entrâmes dans l'Arménie, après avoir franchi la chaîne des monts Taurus. Thomyris avait renouvelé depuis peu l'antique alliance de sa maison avec les peuples belliqueux qui l'habitent ; ils étaient prévenus de notre arrivée, et nous accueillirent avec toutes les marques d'une sincère affection ; ils brûlaient de vengeance au seul nom des Romains, leurs anciens ennemis ; nous reçûmes leurs sermens, et nous traversâmes sans nous arrêter la vaste plaine qui s'étend de ces montagnes à celles du Niphatès où sont, dit-on, les sources du Tigre. Bientôt nous passâmes l'Euphrate, et, laissant sur la gauche les rives du Thermodon, habitées jadis par les Amazones, nous parvînmes aux lieux rendus si célèbres par le voyage des Argonautes, et le triomphe de Jason.

Ce pays, la Colchide, s'étend, comme vous savez, des bords du Pont-Euxin jusqu'à la moitié de l'isthme qui sépare cette mer de la mer Caspienne. Il est entrecoupé de collines et de rochers escarpés, qui semblent être les gradins des hautes montagnes du Caucase ; nous n'avions jusque-là rencontré d'autres obstacles que ceux du terrain. Trop faibles pour inquiéter les souverains, trop forts pour avoir à redouter l'attaque des brigands, n'exigeant rien, récompensant largement les services, charitables envers

plus intempérans dans leurs jours de fête. Mais cette intempérance, qui dans les cités est communément suivie du désordre et des querelles, ne produit chez ces bons montagnards, qu'une noble exaltation dans les les idées et les sentimens. Au lieu de simples pâtres, ce sont alors de braves guerriers qui racontent leurs exploits, de graves politiques qui gouvernent les différens empires, de profonds philosophes qui discutent les questions les plus élévées de la métaphysique. Croirez-vous, mon cher Pharès, que nous entendîmes dans ces sauvages contrées, des idées qui auraient honoré le portique d'Athènes, sur l'union de l'esprit et de la matière, sur l'Etre suprême, sur le bonheur de l'homme, sur l'imagination qui l'égare, sur la raison qui le guide. Ainsi se manifeste, sur toute la surface du globe, l'intelligence qui distingue l'espèce humaine des autres espèces.

Les peuples pasteurs, habitués à une vie oisive et stagnante, voient avec étonnement d'autres hommes occupés de projets ambitieux, renoncer à la jouissance du moment, pour courir après les jouissances de l'avenir, si souvent imaginaires et chimériques. Ils auraient voulu nous fixer parmi eux. Mais lorsqu'ils nous virent décidés à les quitter, ils nous donnèrent des guides qui, connaissant les routes et les peuples du Caucase, devaient aplanir tous les obstacles du voyage. Du nombre des guides étaient deux habitans de la Sarmatie qui retournaient dans ce pays. L'un était

Indathyrse qui, né dans la Colchide, vivait depuis sa plus tendre jeunesse parmi les Sarmates, nation puissante, répandue dans les vastes plaines qui sont au-delà du Caucase. Là, vivait sa bien-aimée, la belle Orythie, qui lui avait donné son cœur, et qui n'attendait pour lui donner sa main, que d'avoir satisfait à la loi du pays.

Nous fûmes curieux de savoir quelle était cette loi. Alors Sitalcès, beau-père futur d'Indathyrse, ce vieillard qui venait d'empêcher l'effusion du sang, prit la parole, et s'exprima ainsi : vous verrez à son langage, et quelquefois à la finesse de ses idées, qu'il se piquait de faire connaître qu'il n'avait pas toujours vécu parmi les sauvages.

Ce jeune homme, nous dit-il, qui n'a vu que vingt neiges, ne sait encore qu'aimer et combattre. Mais moi, dont les cheveux aussi blancs qu'elles, attestent que ma naissance remonte près de la source de nos usages; je puis vous en instruire. Ecoutez-moi :

Il y a bien des années qu'il vint débarquer à l'embouchure du Tanaïs une colonie d'étrangers. Le pays où ils abordèrent étant rempli de marais et de précipices, ils furent contraints de chercher un autre établissement, et firent quelques incursions de notre côté. Peu de temps après, nous les vîmes revenir, et tout-à-coup fondre sur nous. Nous nous défendîmes avec courage; et notre troupe grossissant de moment en moment, l'ennemi craignit d'être enveloppé, et prit rapidement la fuite sur ses légers coursiers. Nous allions,

suivant l'antique usage, sacrifier au dieu Mars une partie des prisonniers que nous avions faits, lorsqu'après les avoir dépouillés de leurs vêtemens militaires, nous découvrîmes, jugez de notre surprise, que c'étaient des femmes. Elles nous dirent qu'elles habitaient autrefois les rives du Thermodon, au-delà du Pont-Euxin; que leurs maris et leurs enfans mâles avaient tous été tués ou emmenés en esclavage par les Romains, et que depuis ce terrible évènement, elles avaient pris la résolution de renoncer à la société des hommes, et d'aller s'établir dans une île déserte. Des Grecs qui se trouvaient dans le port avec leurs vaisseaux, offrirent de les y transporter : mais lorsqu'ils furent en pleine mer, elles découvrirent le complot qu'ils avaient formé de les amener chez eux, pour les vendre comme esclaves. Elles prévinrent la trahison en égorgeant les traîtres. Maîtresses des vaisseaux, et ne sachant pas les conduire, elles furent contraintes de s'abandonner au gré des vents qui les jetèrent à l'embouchure du Tanaïs. Le dessein de leurs compagnes, ajoutèrent-elles, avait été, en nous attaquant, de nous forcer à leur abandonner une portion de terre nécessaire à leur établissement; elles n'aspiraient, après l'avoir obtenue, qu'à vivre en paix, nos plus fidèles alliées, pourvu que nous ne missions point d'obstacle à leur résolution de vivre seules. Si nous les refusions, elles nous déclaraient une guerre éternelle. Leur reine se nommait Thalestris. Tous les jours elles s'exerçaient à tirer l'arc,

et à lancer le javelot ; et, pour n'être pas génées dans cet exercice, elles s'étaient brûlé la mamelle droite.

Ce récit, poursuivit Sitalcès, nous jeta dans de profondes réflexions. Depuis le retour de ceux de nos compatriotes qui avaient été absens de leur pays pendant vingt-huit ans, notre population s'était en un moment trouvée accrue d'un grand nombre de jeunes gens qui, brûlant du desir de se marier, et ne trouvant aucune compagne, menaçaient chaque jour de troubler la paix des ménages. La fortune nous présentait, dans cette occasion, un excellent moyen de pourvoir notre jeunesse surnuméraire : nous le leur proposâmes, et ils l'acceptèrent avec transport : mais avant de plaire aux terribles Amazones, il fallait les soumettre, et il était à craindre qu'une victoire obtenue par la force, ne produisît, au lieu d'amour, qu'une implacable haine. Voici l'artifice que l'amour même leur inspira :

Quittant l'effrayante armure du dieu des combats, ils se couvrirent de l'aimable parure du dieu de Cythère; au lieu du casque menaçant, une élégante couronne de fleurs ceignit leurs cheveux flottans ; des branches de myrte remplacèrent le javelot dans leurs mains, et à la place de la corne guerrière, les doux sons de la flûte et du hautbois cadencèrent leurs pas légers. Ils s'avancèrent dans cet appareil de fête, précédés de leurs prisonnières qui, rendues au tendre penchant de la nature, avaient choisi parmi leurs vainqueurs de

jeunes et joyeux maris, qu'elles tenaient sous le bras.

Du plus loin qu'ils découvrirent le camp des Amazones, ils aperçurent ces femmes belliqueuses, rangées en bataille, l'arc tendu, et la flèche ajustée. Les sentinelles qu'elles avaient sur les hauteurs, les avaient prévenues de l'arrivée de nos jeunes gens, dont elles ignoraient les intentions. Leurs prisonnières jugèrent qu'il convenait de les en instruire avant d'avancer, et, qu'elles seules pourraient le faire sans danger. Les nouveaux titres qu'elles venaient d'acquérir garantissaient leur fidélité : on les laissa partir.

Quelques heures après, elles revinrent annoncer que leurs propositions avaient été le sujet d'un conseil général, dans lequel il avait été décidé que les Amazones persistaient à ne point prendre de maris. Quelques-unes, cependant, et ce n'étaient pas les vieilles, avaient obtenu que nos jeunes gens seraient reçus à titre de danseurs et de musiciens, et pour le reste du jour seulement

Vous pensez bien, continua Sitalcès, que dès ce moment la paix fut faite; car il n'est point de femme qui résiste à l'éloquence de deux négociateurs aussi puissans que la musique et la danse. Il n'y eut plus de vieilles: toutes furent sensibles, ou se ressouvinrent de l'avoir été : lorsque les sens sont dans l'enchantement, comment défendre son cœur ? Ainsi le plaisir soumit en un instant de redoutables guerrières, que la force aurait vainement attaquées.

Le lendemain, les jeunes vainqueurs avaient acquis des droits bien respectables. Cependant avant de s'engager dans les liens de l'hymen, les Amazones voulurent sauver, si ce n'est leur honneur, du moins leur fierté qui si souvent en tient lieu.

Le moyen qu'elles proposèrent pour cet effet va sans doute vous épouvanter. Ce fut une loi qui portait, qu'aucune fille sortie de leurs flancs, et parvenue à l'âge nubile, ne pourrait se marier qu'elle n'eût auparavant tué quelque ennemi dans un combat.

Ainsi, interrompit Pharès, pour avoir droit de donner la vie, il fallait qu'elle l'ôtât à son semblable.

— Et, ce qui mettra le comble à votre surprise, c'est que ce furent les plus jeunes et les plus aimables d'entre ces femmes, qui imaginèrent cette loi, et qui la soutinrent avec le plus de chaleur. Les nouveaux époux furent obligés non seulement d'en jurer l'observation, mais ils s'engagèrent à la faire ratifier par la nation sarmate : à cette condition elles quittèrent leurs rochers, et vinrent habiter avec nous.

Depuis cette époque, de longues années se sont écoulées sur cette loi, et l'ont fixée dans nos mœurs comme les eaux d'un fleuve enfoncent et attachent à son lit les cailloux qu'elles y ont roulés. Nos femmes sarmates l'ont même adoptée, d'abord avec quelque difficulté; mais comme le courage est un élément de notre vie, que nous respirons avec l'air, elles ont eu

honte de se voir délaissées, tandis que les nouvelles venues étaient honorées comme nos plus braves guerriers; et elles ont fini par demander que la loi s'étendit à toutes les femmes sans distinction. Elles ont alors cessé d'être condamnées à une foule de fonctions serviles, qui sont maintenant le partage de nos seuls esclaves. Elles sont de nos conseils, de nos festins, de nos combats; président, commandent, distribuent et reçoivent les honneurs et les récompenses: en un mot, elles sont hommes par l'esprit, le cœur et le courage; et nous ne connaissons plus, entre les femmes et nous, d'autre différence que celle du sexe. Par-là, notre population et nos forces ont tout-à-coup doublé, et notre liberté est plus assurée que jamais.

Après cette explication, reprit Jésus, nous comprîmes que la maîtresse d'Indathyrse, la belle Orythie, soupirait ardemment après l'occasion de quelque guerre avec les peuples voisins, dans laquelle elle pût tuer un ennemi, afin de s'unir à son amant.

Cette guerre, nous allons l'avoir, s'écria Indathyrse. Les cruels androphages qui bordent nos frontières du Nord, ont osé nous attaquer. On nous attend pour fondre sur eux. Orythie a déja été jugée, dans le conseil des vieillards, digne de leur porter les premiers coups: son adresse est égale à sa valeur; et bientôt, oh! oui, bientôt l'hymen couronnera notre amour.

Sous les auspices de ces deux guides, auxquels se

joignirent quelques naturels de la Colchide, continua Jésus, nous traversâmes les montagnes du Caucase. Par-tout les habitans, prévenus, venaient au-devant de nous, pénétrés de tendresse et de joie. Il leur semblait revoir, après une longue absence, des enfans ardemment desirés. L'écho des montagnes ne cessait de retentir du tumulte des danses et des chants d'allégresse. On eût dit, à la pompe triomphale qui nous entourait, que Bacchus marchait une seconde fois à la conquête de l'Inde.

Pour moi, je m'écartais quelquefois de la troupe pour suivre le sentier solitaire qui serpentait sur le flanc des montagnes; tantôt je cheminais à côté de quelque pâtre qui conduisait au pâturage d'été son troupeau, précédé des chèvres aventurières. Le bon montagnard, trop simple pour être émerveillé de mon air étranger, m'offrait, dans son langage qui n'était inconnu, mais avec cette ingénuité touchante qui me l'expliquait aisément, le partage de ses frugales provisions. Une seule fois j'essayai de faire accepter en échange quelques pièces d'argent. Le sourire de l'étonnement m'avertit qu'on n'attachait pas plus de valeur à ma libéralité qu'à son objet.

Il m'arrivait aussi d'errer seul dans l'enchantement de ce beau désert, de ses sites magiques, de ses parfums exquis, de son air pur et céleste. Je me trouvai ainsi, sur la fin d'un beau jour, égaré dans un vallon entouré de tous côtés de hautes montagnes. Une

cabane s'y élevait au milieu de plusieurs autres moins grandes. Les deux patriarches, mari et femme, qui l'habitaient, me reçurent comme on est reçu par-tout dans les montagnes. Ils me dirent qu'ils avaient donné la vie à toute la population du vallon, et cette population était fort nombreuse. Jamais ni eux, ni aucun individu de leur postérité n'en était sorti. Les monts qui l'environnaient leur paraissaient les bornes du monde. Bien rarement avaient-ils vu d'autres familles, et, parlant un langage étranger au reste du Caucase, ils avaient toujours vécu isolés. Ainsi, ils ne se mariaient qu'entre eux, et ils ignoraient entièrement tout ce qui s'était passé sur la terre; les grands évènemens, les grands noms, les grandes catastrophes. Ils n'avaient pas plus entendu parler d'Alexandre et de Darius, que des républiques de la Grèce, des révolutions de Rome, et de l'éruption souterraine qui venait, tout récemment, d'engloutir vingt mille hommes dans l'Asie.

O mon cher Pharès, quelle heureuse ignorance! combien l'image touchante de cette famille a souvent consolé mes souvenirs!

Enfin, nous arrivâmes aux portes du Caucase. Notre jeune amant était ivre de joie en entrant dans les plaines de la Sarmatie. Cette folle gaîté lui inspira tout-à-coup l'idée de se présenter aux yeux de sa maîtresse, sous notre habit persan, afin qu'elle ne le reconnût pas et qu'il pût l'intriguer un moment. Le vieux

guerrier Sitalcès trouva pareillement plaisant de se travestir en eunuque mède; une longue robe de soie flottante couvrit son corps cicatrisé de nobles blessures; des chaînes d'or entourèrent ses bras et son cou; ses joues ridées rajeunirent sous le fard, et une thiare brillante cacha ses cheveux blancs.

Les Sarmates, toujours inquiets, et sur la défensive, furent promptement avertis par leurs coureurs de l'approche de notre troupe, qu'ils n'avaient pas eu le temps de reconnaître, et que, d'après leurs terreurs, ils peignirent comme l'avant-garde d'une armée ennemie. Bientôt des flots de poussière obscurcirent l'horizon devant nous, et la trompe des batailles se fit entendre.

Indathyrse et Sitalcès, brûlant de détromper leurs compatriotes, après nous avoir priés de nous arrêter, s'avancèrent seuls au-devant d'eux. Du geste et de la voix, ils s'efforcèrent de se faire reconnaître : mais sans doute leur déguisement fit prendre leurs signes d'amitié pour des expressions de menace et de défi; car à peine furent-ils à la portée du trait, que nous vîmes tomber mort Indathyrse, et une foule tumultueuse emporter le cadavre, et emmener Sitalcès.

Crassus et Artaban, enflammés d'indignation, étaient impatiens de venger les droits de l'hospitalité. Mais les Colchidiens qui nous avaient accompagnés leur exposèrent l'impossibilité de résister à l'armée des Sarmates, cent fois plus nombreuse que notre troupe, et

la crainte que notre défaite certaine n'attirât contre leur nation une guerre avec les Sarmates, qui les accuseraient d'avoir servi de guides à leurs ennemis. Ils nous conjurèrent de rentrer dans l'enceinte des remparts du Caucase, en nous promettant, qu'après avoir tiré les Sarmates d'erreur, ce qui ne serait pas difficile, ils reviendraient nous apporter leurs paroles de paix et d'amitié.

Nous cédâmes à ces raisons, et nous nous retirâmes derrière les montagnes; nous y attendîmes le retour des Colchidiens, avec l'inquiétude que vous pouvez concevoir. Ils reparurent le lendemain matin, accompagnés de deux envoyés des Sarmates, montés sur leurs chevaux : car ce peuple, toujours en chariot ou à cheval, semble ignorer la faculté de marcher si naturelle à l'homme, bien différent en cela de l'habitant des montagnes, qui voyage le plus souvent à pied.

Les députés sarmates, en nous abordant, nous serrèrent la main affectueusement, et parlèrent ensuite avec beaucoup de chaleur, en levant souvent les yeux au ciel. Mais s'apercevant à notre silence, ou que nous ne les comprenions pas, ou que nous doutions de leur loyauté, ils versèrent d'une liqueur dans une grande coupe, y firent couler quelques gouttes de leur sang, et prirent le bras d'Artaban, qu'ils égratignèrent pour y répandre un peu du sien. Le mélange achevé, ils en burent d'abord, puis le portèrent aux

lèvres d'Artaban, qu'ils pressèrent d'en boire également. Un des Colchidiens nous fit entendre qu'ils venaient de nous donner, dans cette cérémonie, une promesse d'union et d'amitié, à laquelle aucune puissance sur la terre n'était capable de les faire manquer.

Rassurés par cette explication, nous nous conformâmes au desir des envoyés, et nous nous acheminâmes avec eux vers le camp des Sarmates. Durant toute la marche, ils gardèrent un silence morne et farouche, qui n'était entrecoupé que par de longs hurlemens. Lorsque nous fûmes à la vue du camp, ils poussèrent de nouveaux hurlemens plus terribles, et tout le peuple y répondit par des cris affreux; puis il se fit encore un profond silence.

La foule pressée entourait un énorme bûcher, au haut duquel s'élevait une vieille et longue épée. Un sourd murmure circule à notre approche, et les rangs s'ouvrent devant nous. Mais à peine avons-nous pénétré dans l'enceinte réservée aux chefs de la nation, quel spectacle vient épouvanter nos regards! Une femme était à genoux, courbée sur le cadavre sanglant du malheureux Indathyrse : elle semblait inanimée dans cette attitude, et ne recouvrait la vie que pour pousser des sanglots effrayans, auxquels répondaient les cris du peuple. Nous ignorions encore quelle était cette femme. Tout-à-coup elle saisit un javelot, et veut l'enfoncer dans son sein. Le chef de la nation

s'écrie en s'efforçant de la désarmer : Orythie, Orythie ! Nous comprîmes alors que l'infortunée était elle-même l'assassin de son amant, et que l'époux qui devait être le prix de sa valeur, en avait été la première victime : ô préjugés barbares ! ô terribles effets de l'ignorance des saintes lois de la nature !

Cependant à peine ce chef a dit quelques mots à l'oreille d'Orythie, qu'aussitôt cette femme se lève en fureur, donne des ordres autour d'elle, et qu'au même instant, les trompes guerrières, le cliquetis des armes, les clameurs du peuple remplissent les airs. Au milieu du tumulte, on amène un homme lié des pieds et des mains : je reconnais Sitalcès sous le même habillement mède, et le visage coloré du même fard dont il s'était déguisé. Il ouvrait la bouche, sans doute pour dissiper l'erreur que son travestissement occasionnait ; mais le bruit empêchait de l'entendre. En même temps des esclaves armés de torches ardentes vont mettre le feu au bûcher ; et, Orythie apercevant le prisonnier, s'avance le bras levé pour l'immoler. Je m'élance, et je l'arrête au moment où elle allait frapper. Elle me regarde d'un œil étonné, je soupçonne alors qu'elle ne connaît pas la victime. En retenant son bras d'une main, de l'autre je me hâte d'enlever, avec un pan de ma robe, le masque de Sitalcès, puis se présente l'infortuné à ses regards. Quelle horrible reconnaissance ! c'est son père, son propre père, qu'elle allait massacrer sur le corps de

son amant, égorgé de sa main ! Son courage ne peut résister à cette dernière attaque ; elle tombe sans connaissance sur celui qui était près de périr sous ses coups.

On s'empresse autour des deux infortunés. Chacun reconnaît, chacun embrasse avec transport le vieux Sitalcès ; on se hâte de briser ses liens, on brûle d'apprendre la cause de cette erreur si funeste au malheureux Indathyrse, dont lui-même a failli d'être la victime. Alors, de la main il demande le silence, et tout le monde lui prête une oreille attentive.

Lorsqu'il eut achevé d'expliquer à ses compatriotes la cause de leur funeste méprise, nous le priâmes de nous révéler celle de leur cruauté.

Vous avez vu, nous dit-il, que les Sarmates, trompés par le récit de leurs coureurs et nos habits étrangers, nous ont pris pour une troupe d'ennemis qui venaient les attaquer. Vous avez pu apercevoir la chute de mon infortuné compagnon ; et vous aurez sans doute soupçonné, que le trait qui l'avait percé, était parti d'une main bien chère. Hélas ! le spectacle dont vous venez d'être témoins, ne vous confirme que trop cette horrible vérité. La malheureuse Orythie était au premier rang des combattans. Lorsqu'en voyant tomber celui qu'elle avait ajusté, elle s'applaudissait de son adresse ; lorsqu'elle croyait toucher au moment de s'unir à l'objet de son amour, c'est lui, c'est cet amant chéri qu'elle venait d'immoler ;

et, pour comble d'horreur, c'est elle qui, accourant dépouiller sa victime, fut la première instruite de son affreuse erreur. J'étais étendu sur l'infortuné, pour tâcher de le rappeler à la vie; on m'accable de chaînes, on m'entraîne avec de grands cris, et, sans me permettre de faire entendre un seul mot, on me plonge dans un profond cachot, d'où je n'ai été tiré que pour être conduit au supplice. C'est au pied du bûcher destiné à consumer les restes de mon jeune ami, que j'allais, par ma mort, appaiser ses mânes irrités, et consoler, s'il se peut, une amante désespérée : ainsi le prescrivait notre loi; ainsi l'ordonnait le pontife du dieu Mars, qui devait arroser de mon sang l'épée de ce dieu élevée au haut du bûcher.

Cependant, reprit Jésus, le chef de la nation avait ordonné un grand festin pour célébrer notre arrivée. Nos places étaient auprès de lui, parmi les plus vaillans guerriers: quelques-uns de ces braves portaient des habits faits de la peau des ennemis qu'ils avaient tués; d'autres avaient attaché ces peaux autour de leurs reins, et s'en servaient comme de serviettes; mais tous buvaient dans le crâne de leurs ennemis. Plus ils avaient de ces crânes devant eux, plus ils étaient honorés; et plus, en même temps, on leur servait de vin du pays, car ces effroyables vases étaient remplis aussitôt que vidés. Quelques-uns qui ne possédaient aucune de ces dépouilles, étaient assis aux dernières places, et privés de la liqueur réservée au seul cou-

rage ; mais ils étaient en petit nombre, et tous des jeunes gens à qui il n'avait manqué que l'occasion pour être distingués de la même manière.

Les femmes qui étaient de ce festin, avaient également ces coupes d'honneur devant elles, et s'en servaient aussi fréquemment que leurs maris.

On remarquait deux places vides à côté du chef. Sitalcés nous dit que c'étaient celles d'Indathyrse et d'Orythie. On servit devant ces places les mêmes mets et la même liqueur, dans des coupes de même matière qu'aux autres convives. A cette liqueur, composée d'une fermentation d'orge et de graines piquantes, succédèrent nos vins plus fumeux, qui circulèrent de main en main, et bientôt le tumulte et le désordre régnèrent avec éclat dans le festin. Artaban triomphait : c'était là son goût naturel.

On accueillit avec transport la ligue qu'il proposa contre les Romains, et, pour la sceller indissolublement, suivant l'usage du pays, le chef se fit apporter la coupe qui servait en pareil cas : c'était un énorme vase formé de plusieurs crânes humains, intimement réunis l'un à l'autre. Par ses ordres, on y versa du vin jusqu'à la moitié ; le reste de la coupe fut rempli avec le sang des convives, en commençant par le chef qui s'ouvrit le premier la veine. La coupe ayant fait le tour de la table, et tous les assistans y ayant successivement fait couler de leur sang, le roi but le premier de ce mélange, et tous les autres après lui.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans ces barbares orgies qu'ils appelaient des fêtes.

Cependant Orythie, éclairée sur l'atrocité d'une loi dont elle venait d'éprouver un si terrible effet, avait juré de la faire abolir. Plusieurs autres Amazones s'étaient unies à elle pour le même projet. Elles menaçaient, en cas de refus, de se séparer une seconde fois des Sarmates. Les femmes que nous avions amenées, et qui s'étaient répandues dans la société, défendaient aussi la même cause, mais avec des armes bien plus puissantes. Leur séduisante douceur avait pénétré dans ces cœurs sauvages; elle y avait retracé les principes d'humanité gravés par la nature, que des mœurs féroces étaient parvenues à oblitérer. Ces tigres étonnés redevenaient des hommes: ils sentaient, pour la première fois, le plaisir d'aimer leurs semblables; et l'abolition de la loi fut prononcée d'un consentement général.

Mais si les femmes sarmates renoncèrent à plaire par la cruauté, les hommes n'en tinrent pas moins aux témoignages de bravoure, qu'un long usage avait consacrés parmi eux. Les habits faits de la peau des ennemis tués de leur main, les coupes formées de leur crâne étaient pour eux ce que les coupes d'or et les sceptres d'ivoire étaient pour les Grecs; ce que les robes de pourpre et les couronnes de laurier sont pour les Romains. On corrige plus aisément d'un vice que d'un préjugé; et la raison a moins d'empire sur les chimères de l'esprit que sur les travers du cœurs. Mais

si nous ne pûmes nous féliciter d'avoir remporté ce dernier triomphe sur la dépravation des Sarmates, nous eûmes du moins lieu de l'espérer pour l'avenir des progrès de la civilisation.

Ces progrès seraient plus rapides, si l'agriculture était plus florissante : mais ce premier des arts qui ne peut exister sans la formation des sociétés, comme elles ne peuvent se policer sans lui, n'est excercé dans le pays des Scythes que par la postérité des prisonniers et des déserteurs de l'armée de Darius. Réduits en servitude depuis cette époque, ils forment une classe séparée du reste des habitans, condamnée à cultiver, à semer, et à moissonner pour leurs maîtres. Ceux-ci se croiraient avilis, s'ils avaient d'autre occupation que la guerre, et le soin de leur nombreux bétail.

Le pays qu'ils possèdent est immense : il s'étend de l'orient à l'occident, depuis le Tanaïs jusqu'au Danube, et du midi au septentrion, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Monts hyperborés, inhabitables par la rigueur du froid. Ce pays consiste, pour la plus grande partie, en vastes pâturages, convenables à la vie pastorale. Les diverses peuplades qui l'habitent, sont connues sous les noms d'Androphages, de Budins, de Gélons, d'Agathyrses : toutes sont sorties de la source commune des Scythes. Cependant elles sont souvent en guerre les unes contre les autres ; et l'objet de la querelle n'est ordinairement que quelques brins d'herbe ou quelque fontaine limitrophe.

Ce peuple si cruel envers ses ennemis, est cependant bon et hospitalier pour l'étranger ; et ses mœurs domestiques sont simples et douces, comme celles de tous les nomades, qui vivent principalement de laitage. On ne nous offrait rien parce que tout était censé commun, et l'on était étonné de ce que nous ne prenions pas librement ce qui nous était nécessaire ou agréable. Leurs filles n'étaient pas exceptées des objets soumis à notre disposition. Le nombre de leurs amans est même un titre d'honneur. Elles se parent des présens qu'elles en ont reçus, et, plus elles peuvent étaler d'ornemens de cette espèce, plus elles sont considérées, et recherchées en mariage. Mais dès l'instant où elles ont fait choix d'un époux, elles n'ont plus d'autre ami. L'adultère est tellement inconnu, que la langue manque de terme pour l'exprimer.

Mais autant le peuple de l'intérieur des terres est bon envers l'étranger, autant celui qui habite les rivages du Pont-Euxin, est féroce. Parmi ces peuples il en est un, sur-tout, distingué par sa cruauté : c'est celui de cette péninsule nommée Chersonèse Taurique. Vous savez que tous ceux qui ont le malheur d'aborder cette île, sont égorgés sans pitié. Ils les sacrifient au dieu des tempêtes, en lui demandant, non qu'il s'appaise, mais au contraire qu'il bouleverse les eaux, et qu'il jette sur leurs rochers quelque infortuné vaisseau éloigné de sa route. Lorsque les vents et les flots menacent de détruire le monde, lorsque la nature effrayée

est plongée dans le deuil et la consternation, l'habitant de la Tauride accourt sur le rivage, et pousse des hurlemens d'alégresse, en attendant sa proie.

On nous raconta que, tout récemment, un vaisseau ayant été assailli pendant la nuit d'une violente tempête, aperçut sur un point de ces côtes, plusieurs feux successifs qui semblaient lui annoncer qu'il y pourrait aborder sans danger. Le malheureux, trompé par ces signaux, se dirige à pleines voiles vers l'endroit où ils brillent. Mais à peine il y arrive, qu'il touche sur un écueil, et le jour vient éclairer son naufrage, et la perfidie de ses guides. Cependant ceux-ci, séparés de leur crédule conquête, par un bras de mer qui pouvait les en priver, résolurent de se l'assurer par une nouvelle trahison. Ils crièrent aux hommes du vaisseau, que c'était leur propre faute s'ils ne s'étaient pas mieux dirigés vers le lieu de leurs signaux, qui leur eût procuré un attérage parfaitement sûr; mais qu'ils pouvaient encore se sauver du danger imminent où ils étaient exposés, s'ils voulaient suivre leurs conseils. Après s'être ainsi emparé une seconde fois de leur confiance, ils leur dirent de nouer un cordage au haut du mât du vaisseau, et de leur en jeter l'autre bout, qu'ils attachèrent à terre; ensuite, les officiers et les matelots glissèrent l'un après l'autre sur ce cordage; et, à mesure que l'un d'eux touchait la terre, on le faisait passer derrière un monticule de sable où il était égorgé. Ils périrent tous ainsi successivement. Ensuite, sur le même

cordage, les monstres parvinrent à bord du navire, et enlevèrent toute la cargaison. Mais on ajoute que s'étant pris de querelle pour le partage du butin, ils finirent par s'entretuer presque tous les uns les autres.

Quelle horrible dépravation! s'écria Pharès. On serait tenté de croire, en considérant ces insulaires, que la grande cause qui a dégradé la sensibilité dans les animaux qui peuplent la mer, agit sur l'homme fixé près de cet élément.

L'histoire des Carthaginois, dit Jésus, des Bretons, et de plusieurs autres peuples maritimes, semble s'offrir d'abord à l'appui de votre observation. En se rappelant cependant les Romains et les Grecs d'autrefois, si différens des Romains et des Grecs d'à présent; en vous voyant vous-mêmes devenus le dernier des peuples, après en avoir été le modèle, on est forcé de conclure que les mœurs des hommes dépendent du gouvernement qui les régit, bien plus que du climat, et de la situation des lieux qu'ils habitent. Eh! il est tel législateur capable d'étouffer jusqu'à l'instinct de la nature; témoin Lycurgue qui éteignit la pudeur dans le cœur des femmes, et l'ambition dans celui des hommes. C'est-là, mon ami, ce qui distingue éminemment notre espèce; car tandis que l'animal suit éternellement la route qui lui a été tracée, l'homme seul dispose à son gré de sa destinée: il tombe par son inertie comme il s'élève par sa vertu.

La férocité des habitans de la Tauride tient à

cette seule idée, que tout ce que la mer jette sur leur rivage leur appartient. Ils ne sont cruels qu'afin d'être impunément voleurs. Une leçon du droit des gens suffirait pour adoucir leurs mœurs : mais les ambitieux ont d'autres affaires que de civiliser les hommes ; et Artaban s'occupa bien plus de sa propre cause que de celle de l'humanité.

Heureusement, un grand acte de justice se trouvait compliqué dans la négociation que nous avions à terminer : c'était la réconciliation des différentes tribus de la nation des Scythes, afin qu'elles pussent se réunir avec nous contre l'ennemi commun. Un jour fut indiqué pour rassembler, dans une vaste plaine, les chefs de toutes ces tribus ; il y vint des Arimaspiens, qu'on appelle aussi Monocules, parce qu'ils semblent n'avoir qu'un œil, attendu qu'ils en tiennent un constamment fermé, pour mieux ajuster leurs flèches ; des Mélanchléniens, qui, vêtus de peaux d'ours, ont l'air d'être toujours en deuil ; des Androphages, qui mangent leurs prisonniers ; des Tyssagètes, qui ne vivent que de leur chasse ; des Agripéens, qui passent pour avoir des pieds de chèvres, parce qu'ils habitent le sommet des hautes montagnes ; et enfin des Hyperboréens, qui demeurent dans un pays qui a six mois de nuit, pendant lesquels ils dorment, dit-on, continuellement.

Sitalcès, qui était notre interprète, exposa dans cette assemblée le sujet de notre voyage. Mais, au

nom des Romains, qu'il entendait prononcer pour la première fois, le député de la nation hyperboréenne, portant pour habit une peau d'ours blanc, pour chaussure des bottines de loutre, et pour coiffure un lion marin, s'avança d'un pas pesant, et demanda si ces nouveaux ennemis, dont on les menaçait, les empêcheraient de chasser la baleine et le veau de mer. Il tenait sous le bras une outre de chien marin, remplie d'huile de poisson, dont il but à longs traits après avoir parlé. Le Tyssagète dit, qu'ils ne connaissaient d'ennemis que l'ours et le loup; et il but une liqueur de racines fermentées. L'Arimaspe jura, qu'armés de leurs flèches, ils n'avaient rien à redouter; et déchirant de ses ongles la peau d'un lièvre qu'il venait de tuer, il en suça le sang. Enfin, l'Agripéen assura que sur la cime de ses montagnes, on ne craignait que l'aigle, qui enlevait quelquefois leurs agneaux; et il vida une grande coupe de lait de chèvre.

Le mage Zapor, qui s'était aperçu que tous ces députés avaient entendu, d'une oreille indifférente, le discours de Sitalcès, et étaient sur le point de s'en retourner sans être convaincus de la nécessité de prendre les armes, dit un mot à Sitalcès. Alors on sert le festin, et on verse à pleine coupe le vin de Shiras que nous avions apporté. Cette liqueur parut sans doute supérieure à l'huile de baleine, à la tisane de racines, au sang de lièvre, et au lait de chèvre, car elle eut hautement la préférence.

Lorsque les têtes furent échauffées, Sitalcès reproduisit le même sujet. Il cita l'exemple, encore récent, du roi Darius, qui pénétra dans le pays des Scythes, et y fit tant de ravages, précisément parce qu'aucun des peuples qui l'habitent, ne croyant avoir lieu de le craindre particulièrement, ne voulut se réunir pour le combattre. Il leur peignit les Romains bien plus puissans et plus terribles; il parla du projet de César. César allait prendre les armes pour attaquer d'abord les Parthes, et ensuite les Scythes, quand la mort vint le frapper. Il était du plus pressent intérêt de prévenir l'exécution d'un pareil projet, qui n'était que suspendu, et qui allait être repris, peut-être demain, peut-être dès ce jour même.

Toutes ces raisons étaient d'une grande vérité, cependant aucun des députés n'en fut touché mais lorsque Sitalcès ajouta, que la conquête du pays des Romains leur assurerait en abondance le vin de Falerne, supérieur à celui qu'ils buvaient, alors tous se levèrent; tous, la coupe à la main, jurèrent de se réunir pour exterminer les Romains.

Plusieurs fois ils répétèrent le même serment, toujours en vidant leurs coupes, qu'on avait soin de remplir à mesure. Lorsque leurs yeux à demi-fermés, par l'ivresse clignotèrent, indécis entre le sommeil et l'éveil, Zapor, qui était le principal gouverneur du prince, et sous lui le chef de l'ambassade, fit un signal à des esclaves, et à l'instant parut la troupe

folâtre des jeunes beautés qu'on avait amenées. Vêtues comme les nymphes de la cour de Vénus, leurs appas n'étaient voilés qu'autant qu'il le fallait pour mieux irriter le desir; et leurs danses, tantôt vives et folles, tantôt molles et lascives, achevèrent d'enivrer de volupté les députés des tribus. Ils se crurent transportés dans le séjour de la divinité; mais lorsqu'épuisés par l'amour, ils furent plongés dans un profond sommeil, les nymphes légères disparurent comme un songe. La surprise qu'ils témoignèrent à leur réveil fut bientôt éclaircie: c'était le vin qui leur avait procuré les jouissances célestes qu'ils venaient d'éprouver. Jugez quelle dut être leur ardeur pour s'emparer de la source d'une liqueur qui produisait tant de plaisir.

Les députés partirent, et nous songeâmes aussi, nous, à quitter le pays des Sarmates. Toute la tribu résolut de nous accompagner jusqu'aux frontières. Comme ses chars lui servent de maison, et qu'elle n'a pas d'autre demeure, les préparatifs du voyage ne furent ni longs ni difficiles. A l'exception du plus grand nombre des esclaves qui restèrent pour garder une partie des troupeaux, la ville entière marcha avec nous, en observant le même ordre que lorsqu'elle était campée. Les jeunes gens formaient l'avant-garde; les troupeaux de vaches et de chèvres, ainsi que les chariots portant les femmes et les enfans, étaient au milieu; les hommes à cheval,

sur les ailes ; le chef, entouré des vieillards, fermait la marche. Ainsi ce peuple qui change fréquemment de lieu, ne change rien pour cela dans ses habitudes ; l'émigration et le mouvement lui sont aussi familiers qu'aux autres la fixité et le repos. Mêmes plaisirs, mêmes occupations, mêmes alimens, même temps, pour les repas et le sommeil ; et le Sarmate irait au bout du monde, sans s'apercevoir qu'il est sorti de son pays.

Nous fûmes accueillis de la même manière par les diverses tribus répandues des frontières de la Sarmatie, aux rives du Danube. Jusqu'aux bords du Tyras, le terrain, arrosé de plusieurs rivières, reçoit quelque culture ; mais depuis le Tyras, c'est presque par-tout une vaste mer de sable aride, sur laquelle on découvre, à de longues distances l'une de l'autre, quelques îles de verdure. Les peuplades qui l'habitent, nomades ainsi que le Sarmate, vont camper successivement sur chacune de ces îles, avec leurs chars, leurs chevaux, leurs troupeaux, et ne les quittent, pour passer dans une autre, que lorsque l'herbe en est entièrement dévorée. Nous voyagions au milieu de l'été, et la chaleur était accablante pendant le jour, au milieu de ces plaines embrasées, sans verdure et sans eau. Cependant, lorsque vers le soir, nous approchions de quelque montagne éternellement couronnée de neige et de glace, le froid le plus vif perçait nos vêtemens, et nous obligeait d'y

ajouter la peau d'ours ou de mouton des naturels de ce triste climat. Ils traversent les fleuves sur des peaux de bœuf doublées de liège, et nous passâmes ainsi le Gerrhe, le Borysthène, l'Hypanis et le Tyras. Nous avions trouvé tous ces peuples insensibles à la crainte d'une invasion des Romains ; nous les laissâmes, comme la tribu des Sarmates, impatiens de les attaquer, graces à la liqueur qui égare la raison, mais qui enflamme le courage.

Toutes les peuplades de ce vaste pays, séparées par des fleuves ou des montagnes, mais réunies par la similitude des mœurs, des coutumes et des lois, composent la nation des Scythes, presque la seule sur la terre, qui, n'ayant jamais été conquise, se soit conservée pure et sans mélange. Isolés au milieu de l'espèce humaine, leur figure, de même que leurs mœurs, porte un caractère particulier et distinctif qui tranche assez fortement avec la figure des peuples limitrophes de l'Europe et de l'Asie. On reconnaît les Scythes, sur-tout à leurs yeux coupés obliquement, leurs joues saillantes, leur petit nez, et leur front aplati.

Avant de quitter ces peuples, l'Athénien Damoclès, qui s'était lié avec quelques jeunes gens intéressans par leur naïve curiosité, et leur desir de s'instruire, s'efforça de les amener avec nous. Il tâcha, en suppléant par la langue universelle des signes, au peu de mots qu'il avait appris de la leur, de mettre sous

leurs yeux, d'un côté la misère et la barbarie dans laquelle ils languissaient, de l'autre les connaissances et le bonheur dont ils jouiraient en Perse, et sur-tout dans la Grèce. Le contraste ne pouvait être plus frappant; et cependant les jeunes Scythes, loin de témoigner plus d'ardeur, annonçaient, par leur contenance, combien la proposition de quitter leur patrie les affligeait. Le nom d'Anacharsis, prononcé avec un profond mépris, suffit pour nous expliquer leurs sentimens. Nous comprîmes que cette nation était plus que jamais attachée à ses usages, et qu'elle était encore toute disposée à donner la mort au téméraire qui tenterait d'introduire, dans le pays de la liberté, la science et les mœurs des esclaves.

Les Gètes, qui habitaient sur la rive droite du Danube, étaient un exemple convaincant de la justesse du principe politique qui guidait les Scythes; ils avaient répudié les Gètes, qui faisaient originairement partie de leur nation, depuis que ceux-ci avaient admis le mélange des mœurs étrangères. Cette introduction commença par diviser le peuple gète; les uns restant rigoureusement attachés à la conduite de leurs ancêtres, tandis que les autres avaient consenti à s'en écarter. La division produisit la faiblesse, et enfin l'asservissement. Maintenant une partie des Gètes est tributaire des Romains; celle-là occupe les villes et le terrain qui bordent le Pont-Euxin; l'autre partie conserve sa rustique liberté,

sous la protection des forêts et des montagnes inaccessibles où elle s'est retirée.

Nous traversâmes le Danube au même endroit où Darius y avait formé un pont de bateaux. Le conseil d'Artaban jugea que, pour ne pas faire naître de soupçons sur le motif de notre voyage, il convenait de laisser à l'écart l'escorte qui nous avait accompagnés, trop nombreuse pour de simples citoyens. En conséquence, elle eut ordre d'aller demander l'hospitalité à cette portion du peuple gète, qui, pour dérober sa liberté au joug des Romains, s'était retirée dans les montagnes de l'intérieur. Pour nous qui étions inséparables du prince, nous marchâmes avec lui vers la ville de Tômes.

Les Romains qui conquéraient par leur politique ce qu'ils ne pouvaient conquérir par leurs armes, avaient fait de cette ville, située à l'une des extrémités de leur Empire, une émule de leur propre capitale. Ils y avaient établi pour roi, Cotys, l'ardent admirateur du génie de Rome, et qui lui était entièrement dévoué ; ils y avaient relégué celui de tous leurs beaux-esprits, qui était le plus capable de leur faire des partisans. Ainsi, le gouvernement le plus doux concourait avec le plus aimable talent à attirer l'étranger civilisé, et à inspirer le goût de la civilisation aux peuples farouches et indomtés qui étaient limitrophes. C'est le même motif qui avait également élevé au premier rang deux autres villes

situées aux extrémités opposées, Antioche et Marseille.

Ovide était d'autant plus propre à seconder ces vues, que dans la capitale des Gètes, il n'avait présente à la pensée que celle des Romains, et dans celle-ci que la cour de l'empereur. Vivre hors des délices de Rome, était pour lui une privation pire que la mort : jamais on ne vit tant d'esprit avec si peu de philosophie.

Nous trouvâmes ce poète occupé à sacrifier à la divinité d'Auguste, sur un autel qu'il lui avait érigé dans sa maison. Il me parut ressembler alors à ces sujets, de je ne sais quels états despotiques, qui, après avoir subi le châtiment ordonné par le prince, viennent le remercier de sa clémence. Vainement il avait imploré celle de l'empereur; on ignore quel était son crime : peut-être aucun légalement punissable, et voilà pourquoi Octave ne lui pardonna pas. Peut-être aussi le prince fut-il charmé d'avoir trouvé un prétexte, pour l'envoyer adoucir les mœurs d'un peuple barbare, qu'il avait besoin de gagner.

L'infortuné nous reçut comme des anges descendus du ciel; il crut long-temps que nous avions été envoyés pour sa délivrance; il ne pouvait se persuader que, sans autre dessein que de s'instruire, on voyageât dans le pays sauvage qu'il habitait. Il nous accabla de questions sur la capitale du peuple roi,

et fut tout étonné que nous ne pûmes lui rien apprendre ; il ne concevait pas comment nous avions été si peu curieux de savoir ce qui se passait à Rome. C'était un enfant par la crédulité, par le chagrin de son exil, par l'empressement à peindre les plaisirs qu'il regrettait, les peines qu'il endurait, et par l'intérêt qu'il s'efforçait de nous inspirer pour ses projets et ses espérances. Il nous lut avec enthousiasme des vers qu'il adressait à Tibère ; la plus vile flatterie les avait dictés ; il nous conjura de nous en charger, pour les faire parvenir sous ses yeux. Ce n'est, dit-il, que parce qu'on ne lui a pas remis les lettres que je lui ai écrites, que je n'en ai pas reçu la justice qui m'est due : le dieu des enfers a bien été sensible aux chants d'Orphée ; serait-il possible que le dieu de la terre fût sourd aux miens ?

Nous lui demandâmes pourquoi, avec autant d'esprit, il ne savait pas prendre son mal en patience ; que c'était là le seul moyen de l'adoucir. Sa réponse fut remplie d'amertume.

N'avez-vous pas remarqué, dit Pharès, que tel est, en général, l'esprit du peuple roi ? Cette philosophie-pratique, qui a rendu les Egyptiens si célèbres, et qui a fondé, dans la Grèce, les écoles des Pythagore, des Platon, des Socrate, est incompatible avec le caractère belliqueux des Romains. Cette nation, originairement composée d'un ramas de brigands et d'aventuriers, est encore une grande

armée, qui marche à la conquête de la terre. Elle brave la mort, elle en triomphe par son courage : mais elle ne sait pas endurer la souffrance. Ce n'est pas seulement de la force d'ame qu'il faut pour cela, c'est encore une étude profonde de la nature de l'homme, de sa destination, de son but et de ses moyens ; les Romains sont trop jeunes pour avoir fait cette étude, et peut-être le seront-ils toujours! Qu'ils soient satisfaits, comme l'a dit un de leurs poètes, de l'emporter sur les autres peuples, par l'art de combattre et de vaincre ; mais qu'ils leur cèdent les autres titres à la gloire.

Le pauvre Ovide, reprit Jésus, n'était jaloux que de sa gloire poétique ; il ne se piquait pas même de ce courage, si commun parmi les Romains, qui les porte à s'ôter la vie pour les privations les plus légères. Il était attaché à la sienne, toute malheureuse qu'elle lui paraissait ; et ne se consolait de ses peines qu'en les chantant en beaux vers, avec un accent mélancolique, qui les rendait encore plus intéressans. Les habitans de ces lieux sauvages, le considéraient et l'aimaient comme un père. Il leur avait enseigné la langue et les beaux-arts de sa patrie ; plusieurs y avaient fait de grands progrès ; et quelques-uns même, émules de l'auteur des Métamorphoses, faisaient retentir de leurs vers harmonieux les forêts chargées de neige, et les cavernes festonnées de frimas.

A la tête de ses élèves était le roi du pays, Cotys, qui avait traduit ses Métamorphoses en vers gètes, et à qui il avait adressé quelques épîtres remplies de louanges exagérées, suivant l'usage, et particulièrement suivant celui des poètes, quand ils s'adressent à des rois. Les fumées de cet encens avaient égaré la raison du monarque. Il avait souvent abandonné les soins de son Empire, pour faire sa cour aux Muses, et leurs plus illustres favoris étaient devenus ses héros et ses modèles. L'admirateur de l'urbanité romaine, de la poésie de Virgile, de l'éloquence de Cicéron, ne voyait qu'avec mépris l'ignorance et les mœurs grossières des enfans de la Scythie.

De cette prédilection pour des étrangers, et pour tous ceux qui s'efforçaient de les imiter, naquit une division dans l'Etat. Un seigneur de la cour de Cotys, nommé Rhescuporis, en profita pour se faire un parti. Un grand nombre de Gètes attachés, comme lui, à leurs antiques usages, n'attendaient qu'un chef pour se déclarer : il se mit à leur tête. De-là plusieurs combats dont les succès furent balancés. Enfin pour mettre un terme à la guerre civile, il fut convenu entre les deux chefs, que l'un d'eux, Rhescuporis, se retirerait vers les montagnes, et posséderait tout le pays qui s'étend delà aux frontières de l'occident; tandis que Cotys serait maître de toutes les côtes qui bordent le Pont-Euxin, ainsi que des terres comprises entre cette mer et les montagnes.

Le plus grand contraste régnait entre ces deux portions du peuple gète. Ici, c'était une honte d'être, ou du moins de paraître ignorant, et de ne pas rendre hommage au génie de Rome; là, c'était une gloire de ne rien savoir de ce qui appartient à la civilisation, et sur-tout de vivre indépendant. Ceux-là avaient perdu une partie de leur liberté primitive, mais ils avaient agrandi l'empire de leur esprit, tandis que ceux-ci, pour se dérober au joug d'un autre peuple, supportaient dans toute sa pesanteur celui de la nature.

Le genre humain serait trop heureux, mon cher Pharès, si les calamités qui suivent le char des conquérans étaient toujours compensées par de pareils adoucissemens. C'est une justice qu'on ne peut refuser aux Romains; ils subjuguent la terre, mais ils l'éclairent.

Une pareille louange n'est due qu'à Hermès et à Sésotris, dit Pharès. Le bonheur de l'espèce humaine fut le seul fruit qu'ils desirèrent recueillir de leurs conquêtes. L'Egypte a toujours donné les premières leçons de sagesse dans la paix comme dans la guerre.

Je tâchais, reprit Jésus, de semer ces belles idées à côté des germes destructeurs qui se développaient de jour en jour dans l'esprit d'Artaban. Ne pouvant arracher les plantes vénéneuses, j'aurais voulu du moins faire naître quelque antidote dans le voisinage. Je n'ai pas lieu de me flatter que, si le germe

du mal fût venu à maturité, mes remèdes eussent été d'un grand secours.

Cependant, le conseil du prince s'occupait du départ. Le motif de cette brusque sortie était l'explosion, sans doute prochaine, du plus affreux complot, qui ne me fut révélé que lorsqu'il fut impossible de le prévenir.

Je vous ai dit qu'après avoir traversé le Danube, notre escorte s'était séparée de nous, en prenant sur la droite, pour se retirer derrière les montagnes de l'Hæmus. Au bout de quelques jours, elle instruisit Artaban qu'elle avait trouvé le roi du pays, Rhescuporis, parfaitement dans ses intérêts. Il avait peine à contenir sa haine contre les Romains. Il brûlait du desir de les chasser entièrement de sa patrie, et avec eux son ancien ennemi Cotys, leur esclave couronné. Fortifié par notre brave escorte, il était assuré de réussir dans ce projet, dont l'exécution allait incessamment éclater.

Le conseil d'Artaban jugea que ce serait exposer les jours du prince que de rester dans la ville au moment de l'irruption.

Deux routes se présentaient pour rentrer dans la Perse; l'une de terre, par la Thrace et le Bosphore, l'autre par le Pont-Euxin. Il fallut renoncer à la première, qui nous eût presque par-tout conduits au travers de pays alliés, ou tributaires des Romains. On arrêta donc un vaisseau pour nous porter à Tré-

bisonde, et ce ne fut qu'en pleine mer qu'on me fit part du perfide complot tramé contre le roi Cotys.

Notre vaisseau, poussé d'abord par un vent favorable, fendit en silence le sein des ondes, et n'éprouva, durant quelques jours, que le doux balancement de cette longue vague qui roule d'orient en occident. Le pilote annonçait que bientôt nous serions dans le port, et déja nous saluyions, du fond de nos cœurs, la terre natale, lorsque tout-à-coup s'éleva sur l'horizon, avec les ténèbres de la nuit, une effroyable tempête. Le vent, qui avait changé de direction, nous jetait sur la côte : nous entendions le bruit de la vague mugissante se briser avec furie sur les rochers; nous la voyions s'élancer à leur cime, puis retomber en longs éclairs dans le sein du gouffre. Dans ce moment de terreur, nous aperçûmes, pour y mettre le comble, des torches allumées sur le rivage, qui semblaient nous indiquer un attérage perfide. Nous nous rappelâmes les monstres de la Tauride, et la mort nous parut inévitable, soit dans les flots de la mer, soit de la main des habitans de cette terre inconnue. Pour échapper à ce dernier tourment, le plus cruel de tous, nous dirigeâmes le vaisseau sur une haute pointe de rocher qui s'élevait au milieu des ondes, afin de nous sauver sur sa cime, ou de finir tout d'un coup, engloutis dans la mer.

Gardons-nous, mon cher Pharès, de juger des

voies de Dieu par les nôtres. Comme il tira le monde du chaos, et la lumière des ténèbres, il fait jaillir la vie du sein de la mort. Au-devant du redoutable écueil, étaient cachées sous l'eau, deux longues crêtes de rochers parallèles, qui formaient une espèce de bassin, de la largeur de notre navire. Il y entra, et s'y tint immobile, comme s'il eût été sur le chantier, et dans le lit où il avait été construit.

Nous attendîmes le jour dans cette position; mais à peine ses premières lueurs eurent-elles percé le sein de la nuit, que nous vîmes un esquif venir à nous, en traversant le bras de mer qui nous séparait du continent; nous ne doutâmes plus alors de la justesse de nos conjectures de la veille, et nous nous préparâmes à défendre notre vie. Jugez de notre surprise, lorsque, près de lancer le trait meurtrier, nous reconnûmes que les hommes de l'esquif étaient sans armes, et qu'ils nous tendaient des mains paisibles et suppliantes. Nous les laissâmes aborder, en continuant, cependant, de nous tenir sur nos gardes; mais nos craintes se changèrent bientôt en sentimens d'admiration et de reconnaissance. Ces étrangers ne venaient avec tant d'empressement, que pour nous apporter des vêtemens secs, en échange des nôtres qui étaient tout mouillés; des vins cordiaux et généreux, pour ranimer nos sens glacés. Les signaux qu'ils avaient faits la veille, indiquaient une vase molle sur le rivage où notre vaisseau eût échoué sans danger, si nous les

avions pris pour guides ; enfin ils nous conjurèrent de descendre à terre, et d'accepter l'hospitalité. Cette offre était faite avec une telle effusion de bonté, et leur figure l'exprimait avec tant de candeur, qu'il était impossible de ne pas la croire sincère.

Nous entrâmes, sous la conduite de nos hôtes, dans l'enceinte d'une ville élevée, non loin du rivage, sur un riant plateau. Toutes les maisons, de même grandeur et de même forme, étaient alignées sur les côtés d'un vaste carré. Chacune avait, sur le derrière, un petit jardin enclos ; la place était ombragée de grands arbres, et le milieu s'ouvrait en une longue avenue, au bout de laquelle s'élevait un superbe édifice, précédé d'un péristile, et entouré d'un portique que soutenaient deux rangs de colonnes corinthiennes.

Un vieillard, de la figure la plus vénérable, nous attendait à la porte d'un sallon, échauffé par des braises ardentes ; à peine y fûmes nous entrés, qu'on servit, avec les fruits de la saison, des mets succulens, mais simplement apprêtés. Après les premiers besoins satisfaits, le plus pressant fut d'apprendre la cause qui avait transporté ces anges de paix et de bonté sur le rivage habité jadis par de belliqueuses Amazones : le vieillard répondit en ces termes à notre curiosité.

LIVRE IV.

Je suis né à Tyr, de parens qui avaient acquis une grande fortune dans le commerce. J'en héritai à cet âge où l'on en connaît rarement le prix ; j'eus aussitôt un grand nombre d'amis : les plus belles femmes disputèrent mon cœur, et je fus comblé de distinctions et d'honneurs. Obligé, quelque temps après, d'entreprendre un long voyage, je déposai ma fortune entre les mains du meilleur de mes amis, mon cœur dans celui de ma maîtresse, et je confiai à l'estime de mon prince, le soin de ma réputation. Au retour, je me trouvai perdu dans l'esprit du prince qui, en me défendant l'entrée du palais, m'ôta jusqu'à l'espoir de confondre la calomnie ; et mon fidèle ami avait disparu avec mon argent : je me consolais de mes malheurs, dans l'idée de voir ma bien-aimée les partager ; je volai chez elle.... et vous la trouvâtes dans les bras d'un autre, interrompit Crassus. Plût à dieu ! reprit Ziscar, je n'aurais eu du moins à pleurer que sur moi ; écoutez, écoutez, mes amis, le récit du plus terrible coup qui puisse frapper une ame sensible :

J'arrive à cette demeure, dont la vue avait tant

de fois fait battre mon cœur de transports de plaisir ; une couronne de fleurs virginales entrelacées de myrtes et de cyprès était suspendue à la porte ; je la vois comme un emblême de sa douleur durant mon absence, de sa joie pure et fidèle à mon retour : j'entre, tout était désert et silencieux ; je pénètre jusqu'à l'entrée de sa retraite favorite : des accens mélodieux et tristes, partis d'une pièce voisine, viennent étonner mon oreille ; j'écoute, c'est l'hymne funèbre de Cérès demandant au dieu des enfers sa fille Proserpine. De jeunes vierges chantent la complainte maternelle d'une voix douce et timide : de noires pensées s'élèvent dans mon sein ; je demeure immobile, déchiré de terreurs, oppressé de joie, pleurant de crainte et d'amour. Mon amante était souvent plongée dans cette tendre mélancolie qui fait le délice des ames sensibles ; peut-être elle-même avait-elle prescrit à ses jeunes compagnes, ce chant si lugubre, mais si touchant, peut-être aussi..... Je pousse brusquement la porte : ô comble de surprise et d'effroi ! Elle ne paraissait pas dans sa chambre, et la draperie de son lit était abaissée : j'approche, je la soulève ; au lieu du lit je vois.... un cercueil ; je me baisse, j'ouvre d'une main tremblante. Ciel ! ô ciel ! quel spectacle ! Une femme étendue dans l'éternel asyle de la mort ; la tête est séparée du corps, et cette tête, que j'aperçois à côté du cercueil, je la soulève : c'était.... Ah ! mes amis, on

ne meurt pas de douleur, puisque j'ai survécu à cet horrible moment; je tombai sans connaissance, et ne la recouvrai que lorsque l'on vint m'enlever les restes glacés du seul objet que j'eusse aimé sur la terre. Furieux, je me lève, je sors de cet épouvantable tombeau; j'erre, je cours par la ville, impatient d'échapper au trait qui me déchire, et qui s'enfonce de plus en plus dans mes flancs. Je ne sais ni la route que je suivis ni le temps que je mis dans cette course insensée; je ne m'aperçus même pas que j'étais sorti de l'enceinte de la ville; et, comme un somnambule qui s'éveille sur le bord d'un précipice, je ne retrouvai ma raison que lorsque je fus parvenu à l'extrémité d'une haute jetée qui s'étendait dans la profonde mer.

Le soleil était couché; la lune se levait sur l'horizon, et prolongeait ses rayons argentés sur l'onde silencieuse; tout était calme et tranquille; on n'entendait que le sourd murmure des vagues qui venaient expirer sur le rivage. Dans le lointain, un vaisseau sillonnait lentement les flots; sous mes yeux, des femmes cheminaient le long de la mer, vers leurs foyers; et un vieux pêcheur, chargé de ses filets, passait d'un pied chancelant sur les pointes de rochers, tapissés d'une algue visqueuse.

Ma première pensée, en revenant à moi, avait été que la main de Dieu même m'avait conduit sur le bord de l'abîme, afin de me délivrer, en m'y pré-

-cipitant, de l'insupportable fardeau de peines qui m'accablaient. Pénétré de reconnaissance, je remerciai la providence, et déja je m'élançais pour profiter de sa bonté, lorsque tout-à-coup j'entends pousser un cri au-dessous de moi : je regarde, je vois le vieux pêcheur qui était tombé en voulant sauter une large crevasse, et que le reflux était prés d'entraîner dans la vaste mer. Je me précipite aussitôt, non plus pour périr, mais pour sauver le malheureux vieillard ; j'eus le bonheur d'y réussir : à l'instant, un trait de lumière céleste vint frapper mes yeux ; je vis que je ne pouvais quitter la vie sans me rendre coupable envers l'humanité de tous les maux que j'aurais pu lui épargner en la conservant. Cette réflexion, jointe au doux sentiment de la bonne action que je venais de faire, à la touchante reconnaissance du bon vieillard, aux soins que son état exigeait encore de moi, acheva de dissiper le nuage qui offusquait ma raison. Je chargeai sur mon épaule les filets du pêcheur, et je l'aidai à se rendre à sa chaumière ; il était tard quand nous arrivâmes, et sa famille était en dehors de la porte, l'attendant avec inquiétude. Ah ! mes amis, combien les pauvres gens ont de consolation dans leur misère ! quelle foule de sensations ils éprouvent, que les riches sont condamnés à ne jamais connaître ! Comme la simple nature est prodigue de vrais plaisirs ! Si vous aviez vu la vieille femme, les enfans, les petits-enfans, la domestique, et jusqu'au

chien de la maison, faire fête à leur bon maître retrouvé, lui exprimer leurs craintes, leur joie, le tendre intérêt qui les animait. Ce n'étaient pas des mots, de vaines phrases ; c'était l'accent du cœur, c'étaient des larmes qui en sortaient, mais des larmes douces, et qui faisaient naître le sourire sur les lèvres ; vous pensez bien que je ne fus pas oublié dans cette expansion de caresses, et que le libérateur eut sa bonne part des marques d'amitié prodiguées au malheureux sauvé des flots. On me regardait comme de la famille, et moi aussi je me regardai comme un de ses enfans. Je l'adoptai, je m'associai à ses travaux, je changeai de nom, je pris un habillement conforme à mon nouvel état, et, pendant deux ans, je partageai ses plaisirs et ses peines, comme si je n'en avais jamais connu d'autres. J'eus souvent occasion, durant cet intervalle, de comparer et d'apprécier le bonheur des classes, des rangs, des fortunes diverses de la société. J'avais été riche, distingué à la cour, admiré par mes amis, adoré par mes maîtresses. J'étais maintenant, pauvre, oublié, sans titres, sans argent, et sans flatteurs; mais je vivais de mon travail, et j'étais content; mais je travaillais avec des hommes simples, qui n'avaient jamais connu le mensonge et l'hypocrisie, qui me recherchaient, qui m'aimaient pour moi-même ; et je me disais : Vivre selon la nature est le premier et le plus doux état de l'homme ; mais faire du bien à ses semblables est une volupté céleste,

qui n'appartient, dans toute sa pureté, qu'au suprême Bienfaiteur; toutes les autres sont plus ou moins mélangées de peines. L'amour, l'amour même, cette passion sublime, le plus beau résultat de la civilisation de l'homme, à quels regrets, à quels repentirs même, n'expose-t-il pas souvent ? nul, plus que moi, n'en avait éprouvé l'amertume. Eh bien! cette amertume n'était plus un tourment. Le souvenir de ce que j'avais perdu avait tapissé le fond de mon ame d'un voile sombre qui donnait une teinte plus douce à mes pensées.

Un jour, après ces deux années écoulées dans le travail et l'obscurité, j'appris par hasard, car personne ne savait qui j'étais, qu'il ne tenait qu'à moi de recouvrer deux choses, qui avaient eu autrefois un grand prix à mes yeux. Le prince avait découvert mon innocence; et mon infidèle dépositaire venait d'être arrêté avec mon argent. Je résolus alors d'exécuter un projet qui, depuis mon heureuse infortune, avait souvent charmé mes rêveries.

De profonds systèmes ont été tracés par le génie, de grands travaux exécutés par la richesse; mais, faute d'harmonie dans le concours, le bonheur de l'espèce humaine, qui était le but des uns et des autres, n'a jamais été atteint. Il ne sagit, pour y parvenir, que de faire marcher ensemble l'opulence et la philosophie; et c'est ce que j'entrepris.

Mon plan arrêté, je sortis du tombeau de l'oubli

où l'on m'avait cru enseveli pour jamais. Ma rentrée dans le monde fut suivie de celle dans tous mes biens. La foule de flatteurs reparut en même temps à ma porte, et le prince me combla de caresses. Mais je m'aperçus à peine de ces amusemens de mon enfance : j'étais occupé de trop grands objets.

La ville de Tyr avait fait autrefois un commerce considérable sur le Pont-Euxin. Mais depuis la décadence de la mère de Carthage, et depuis l'élévation des Romains qui détruisaient, en conquérant la terre, tous les canaux que l'industrie y avait ouverts pour la fertiliser, les rivages jadis si florissans du Pont-Euxin, étaient devenus le repaire de la piraterie et le théâtre du brigandage. Il restait encore au commerce de Tyr, sur les bords du Thermodon, un vaste édifice où, dans le temps de sa prospérité, se faisait l'échange des productions apportées des deux extrémités du monde. J'achetai cet édifice avec tout le terrain qui en dépendait, et j'annonçai que je donnerais le logement et la subsistance à tous les jeunes gens mariés qui viendraient avec leurs femmes et leurs enfans, former une nouvelle colonie dans ce pays. Vous jugez quelle foule de malheureux dut se présenter ; mais les conditions que j'exigeai pour l'admission en écartèrent un grand nombre.

La première fut des mœurs pures, une conduite exempte de tout reproche ; le *mens sana in corpore sano* du poète philosophe, fut la seconde condition.

Enfin j'imposai, pour la dernière, une entière soumission à tous les articles du code qui devait régir la colonie.

Vous desirerez, sans doute, connaître ce code: je vous le communiquerai volontiers. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que si, comme tous les législateurs dignes de leur mission, j'ai eu pour principal objet de rendre heureux les hommes soumis à mes lois, j'ai différé d'eux tous par les moyens pour y parvenir. J'avoue cependant que je dois à Pythagore, le régime diététique, qui contribue si puissamment à la santé du corps et à la libre disposition de l'esprit; je lui dois encore le silence religieux du noviciat, et quelques préceptes de morale d'un grand sens. Mais un précepte étranger à tous les philosophes, et dont j'ai fait la principale base de ma législation, c'est la charité [1], l'amour de ses

---

[1] L'histoire romaine rapporte qu'un empereur offrit un prix à la découverte d'un nouveau plaisir. Jésus, excité et récompensé par le seul sentiment d'un grand bienfait, découvrit une nouvelle vertu, la Charité, cette douce et modeste fille du ciel, qui étend en silence un voile sur les faiblesses de ses frères, leur inspire un salutaire repentir, essuie leurs larmes, prévient leur désespoir, soutient leur courage, et sacrifie, en riant, tous ses momens à leur bonheur.

De même que la raison est opposée à la folie, et la sobriété à l'intempérance, ainsi la charité est op-

semblables, porté au point de leur sacrifier jusqu'à sa propre vie. Pour tendre le ressort qui produit un tel sacrifice, il a fallu prendre un point d'appui dans le ciel même ; c'est dans le ciel que sont écrits tous les bienfaits, et jusqu'au verre d'eau donné au malheureux qui a soif ; c'est là, qu'après son passage sur la terre, le bienfaiteur sera récompensé au-delà de ses espérances : cette espérance est gravée au fond de nos cœurs, en caractères éternels ; et il n'est aucun de nous qui, en secourant son semblable, ne jouisse dès le moment de tout le bien dont il est la source. Vous avez dû lire cette douce satisfaction de l'ame sur le visage de ceux de nos frères qui ont contri-

---

posée à l'égoïsme. L'une est la source d'autant de biens dans la société, que l'autre y répand de maux. Quel était le régulateur des moralistes qui ont précédé Jésus? Lorsque Démosthène résiste aux charmes de la courtisane Laïs, n'est-ce pas seulement parce qu'il craint d'acheter trop cher un repentir? N'est-ce pas au milieu d'une immense richesse que Sénèque rend hommage à la pauvreté? et Cicéron cesse-t-il d'être le moins philosophe des hommes, en faisant l'éloge de la philosophie? Jésus est le premier qui n'ait pas eu besoin de l'opinion des hommes pour faire aimer la vertu, qui l'ait rendue aussi agréable à pratiquer dans le fond des déserts, qu'au sein de la société. Ses disciples ont tous été les modèles des vertus qu'ils ont prêchées, éloge qu'on ne peut, je crois, accorder à ceux d'aucun philosophe.

bué à vous sauver du naufrage ; et n'imaginez pas que, semblable aux joies du monde, la nôtre soit éphémère et changeante.

Il y a vingt ans que je vis ici ; j'y suis venu avec une centaine de personnes : ce nombre est maintenant quadruplé. La marche du soleil n'est pas plus pure et plus régulière que le cours de notre vie, et tous nos jours, en apparence si monotones ou si pénibles, s'écoulent tranquilles et rians comme les eaux du ruisseau qui serpente dans une prairie semée de fleurs. Vous en jugerez par vous-même ; mais voici l'heure du dîner : voulez-vous le prendre avec nous, ou préférez-vous qu'on vous serve dans votre appartement ?

Nous acceptâmes l'invitation de manger à la table commune. Les membres de la communauté arrivèrent aux sons des instrumens harmonieux, retentissant dans les airs. Ils étaient tous vêtus de robes grises, de la plus grande propreté. Ils se distribuèrent dans les différentes salles, et se rangèrent autour des tables qui y étaient placées ; chacune de ces tables était de dix couverts, et toujours servie frugalement, mais plus abondamment que celles destinées au premier repas du matin. Aux végétaux qui en composaient en tout temps le principal service, on avait ajouté quelques viandes rôties, quelques poissons grillés, et du vin. Pendant toute la durée du repas, des voix placées dans les différentes salles, à quelque élévation du parquet, chantèrent, tantôt alternativement, tantôt en chœur

les louanges de l'Etre-suprême, et celles des hommes qui avaient le plus de droits à la reconnaissance publique.

Le repas fini, chacun suivit la route où l'entraînèrent son goût ou ses devoirs. Les uns allèrent soigner des malades, répandre les consolations de l'ame et les lumières de la raison, ou rechercher, pour les secourir, les voyageurs que le sort poursuivait; quelques-uns retournèrent se livrer à des études favorites; d'autres s'enfoncèrent dans la solitude, pour méditer sur les merveilles de la nature; le plus grand nombre alla jouir des charmes de la conversation, à l'ombre des bosquets odorans : Artaban et ses instituteurs se joignirent à ces derniers.

Resté seul avec le vénérable Ziscar, nous sortîmes sur le péristile; de-là, promenant mes regards sur la riante enceinte de maisonnettes, j'aperçus quelques enfans qui couraient entre les arbres dont elles étaient ombragées : je ne doutai plus que ce quartier ne fût destiné à la demeure des habitans de la colonie.

Vous ne vous trompez pas, me dit Ziscar. Dans la première année de notre établissement, nous avons commencé par construire une des ailes de cette vaste cour; la population augmentant, nous avons élevé l'autre vis-à-vis, et enfin le fronton qui les réunit. Vous voyez que l'enceinte n'est encore formée qu'à moitié; l'autre moitié sortira de terre successivement, à mesure des progrès de la colonie; si une seule

enceinte ne suffit pas, la plaine est assez vaste pour en contenir une seconde, une troisième, etc., et vous remarquerez qu'il reste également assez d'espace de réserve autour du principal édifice, pour en augmenter les distributions ; mais j'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous avoir fait connaître l'intérieur de nos ménages.

A ces mots, nous marchâmes vers les maisonnettes, et nous pénétrâmes dans la première qui s'offrit à nos yeux. Des enfans d'une charmante figure jouaient entre eux dans la cour, qui formait la première entrée ; aussitôt qu'ils aperçurent le supérieur, ils coururent l'embrasser, et l'annoncer à leur mère qui travaillait à l'aiguille en chantant, dans une pièce de la maison située sur le jardin. C'était une belle femme d'une trentaine d'années, moins remarquable cependant par sa beauté que par sa candeur, et cette sérénité céleste, inséparable compagne de la vertu ; elle se tint respectueusement debout pendant tout le temps que Ziscar resta dans la maison. Nous passâmes de celle-ci successivement dans plusieurs autres ; nous trouvâmes en toutes, sinon la beauté, du moins les graces, accompagnées de la sagesse et du bonheur.

Voici, me dit Ziscar, les seuls lieux où nos frères sont affranchis de la règle commune : ici finit la servitude du citoyen, et commence le pouvoir de l'homme. Epoux et père indépendant, nulle autre autorité que la sienne ne peut se faire entendre dans

sa demeure : mais vous voyez quelles sont les étroites limites de cet Empire ; celles de sa durée sont aussi circonscrites, car, à moins de maladie, aucun frère ne peut en prendre possession avant l'heure de la retraite, ni la prolonger au-delà de celle fixée pour la réunion commune.

Je témoignai quelque surprise de cet assujétissement minutieux, qui faisait de l'homme une espèce d'automate, organisé pour produire constamment les mêmes mouvemens à certains retours périodiques.

C'est une singulière chose que la présomption de l'homme ! me répondit Ziscar. A-t-il un éclair de plaisir, une lueur de sagesse, une étincelle d'esprit : il se croit un dieu. Survient-il un revers, une erreur, une sottise : le dieu n'est plus qu'un enfant.

Cette faiblesse, cette versatilité de caractère, le jouet de la fortune et des événemens, ne prouve-t-elle pas que l'homme n'est pas fait pour la liberté, et qu'il serait en proie à tous les chagrins, s'il n'avait d'autre guide que son imagination vagabonde, comme la société à tous les désordres, si elle n'avait point de loi; ou si, régie par le gouvernement démocratique, tous les individus de cette société avaient un pouvoir et des droits égaux ?

Tel est donc le vœu du Créateur sur l'espèce humaine, que, pour parvenir au plus haut degré de bonheur dont elle soit susceptible, il faut qu'elle marche constamment soumise à la direction d'une main ferme

et sage, qui trace la route au-devant de ses pas, semblable à ces courans d'eaux vives, qui se perdraient dans de stériles déserts, si la main du prudent cultivateur n'avait creusé le canal dans lequel elles vont fertiliser d'utiles productions.

Mais s'il faut une chaîne, elle ne doit pas être la même pour tous. Un concert serait défectueux, dans lequel les partitions ne seraient pas, non-seulement variées comme les instrumens, mais encore parfaitement analogues au caractère de chaque instrument. C'est cet instrument que le musicien s'applique d'abord à connaître. Ainsi, l'instituteur doit étudier l'esprit de son élève, et ce n'est qu'après s'être assuré de ses goûts et de ses moyens naturels, qu'il peut donner le genre d'instruction qui lui convient le mieux.

Et à quoi vous sert, lui dis-je, d'étudier avec tant de soin la capacité de chacun des membres d'une société de solitaires et d'anachorètes?

Suivez-moi, me répondit-il, vous en jugerez par vous-même. A ces mots, retournant sur nos pas vers le principal édifice, nous entrâmes d'abord dans une vaste salle, remplie de jeunes gens vêtus d'une robe brune, qui écoutaient debout les mains croisées sur la poitrine, dans un respectueux silence, un vieillard qui leur parlait d'une tribune située au bout de cette salle. Après avoir resté quelque temps sans que ces jeunes gens parussent s'apercevoir de notre présence, nous sortîmes, et Ziscar me dit :

C'est ici l'école des novices. C'est ici que, chaque jour, pendant quatre heures, différens maîtres, qui se succèdent à cette tribune, leur enseignent à lire, à écrire, les élémens de la morale, de l'histoire, des arts et des sciences. Le reste de la journée, ils s'occupent des différentes fonctions qui leur sont assignées, sous l'inspection de surveillans qui ne les quittent jamais. Ces fonctions embrassent le service de toute la maison, tant dans l'intérieur qu'au dehors. Fussent-elles les plus viles de toutes, il faut qu'ils s'en acquittent avec soumission et patience.

Le noviciat est de deux ans, pendant lesquels ils doivent observer le plus rigoureux silence, vivre de pain, de légumes et d'eau, et coucher sur une simple natte étendue sous le portique, pendant l'été et l'hiver dans le vestibule.

Au bout de ce temps, ils s'essaient pendant un an à l'étude des sciences et à la pratique des différens arts. Leur choix fait, conformément à leur goût et à leurs dispositions naturelles, ils sont admis parmi les membres de la communauté, peuvent prendre une épouse, et habiter une maison particulière.

En finissant ces mots, il ouvrit la porte d'une autre salle, destinée aux manufactures. Les belles soies, les fines laines de l'Inde y étaient tissues avec un art merveilleux. De ces tissus, les uns représentaient des scènes historiques, des tableaux champêtres, ou les simples fleurs des prairies. D'autres étoffes étaient

teintes de cette pourpre précieuse, recélée dans les flancs du bivalve des mers. Ces magnifiques tissus devaient servir à orner les palais des rois et des consuls, à rehausser la majesté du trône, ou à prêter un nouvel éclat á la beauté.

D'autres fabriques, dans tous les genres, remplissaient les salles contiguës à celles-ci. Plus loin étaient des ateliers de sculpture et de peinture, qui retraçaient les plus beaux siècles de la Grèce.

Après avoir admiré les chefs-d'œuvre du génie et de l'industrie, je ne pus m'empêcher de témoigner une seconde fois ma surprise à mon guide, de voir ensevelis dans un désert tant de beaux ouvrages, dont la place était naturellement marquée au milieu d'un peuple opulent.

Le vieillard me répondit en ces termes : Notre maison, mon ami, ne pourrait suffire à l'hospitalité qu'elle exerce envers les étrangers, aux secours qu'elle leur prodigue, aux nombreuses aumônes qu'elle répand dans le pays, et à tous les bienfaits dont elle est la source, si elle n'ajoutait au produit des domaines qu'elle possède, celui de l'industrie et du travail. Ces ouvrages que vous avez admirés, sont vendus pour Rome, pour Athènes, pour les potentats de l'Afrique et de l'Asie. Des marchands qui savent que depuis l'établissement de cette colonie, tout ce qui sort de ses fabriques a toujours réuni la bonté à la beauté, viennent en enlever les productions avec une aveugle

confiance. Ainsi, nous trouvons dans une salutaire activité un moyen de secourir l'indigence et de consoler le malheur.

Enfin, nous visitâmes le dépôt des remèdes du corps et celui des remèdes de l'ame, remèdes si souvent trompeurs, sur-tout les derniers, qui ne paraissent d'un vrai secours que lorsqu'on n'en a pas besoin. La bibliothèque servait de sallon d'étude pour la philosophie, la littérature, la théorie des beaux-arts, et les hautes sciences. Il n'était permis de se livrer à cette étude qu'aux seuls hommes reconnus pour avoir reçu de la nature le don du génie. Ces favoris de la Divinité lui servent de ministres sur la terre : ils répandent des trésors qui l'enrichissent, ou des fleurs qui l'embellisent.

Tandis que je m'entretenais avec le respectable Ziscar, le son des instrumens annonça le souper. Les salles où il était servi étaient éclairées de flambeaux, car le soleil d'été s'éloignant à l'approche des glaces de l'hiver, avait raccourci le cercle du jour, et déja la neige blanchissait le sommet des montagnes qui entouraient la plaine où s'était établie la colonie. Soudain, au milieu du repas, s'élève un grand bruit: ce sont deux étrangers que des frères de l'hospice venaient de retirer d'un abîme de neige où ils étaient tombés, en traversant la montagne. Dans le même moment arrivent d'illustres proscrits échappés à la tyrannie de Tibère, d'infortunés voyageurs dépouillés

par des brigands, des navigateurs poursuivis par les pirates du Pont-Euxin. Tous furent accueillis comme des frères chéris : quelques-uns restèrent dans l'hospice, les autres, après avoir reçu l'hospitalité, obtinrent des secours pour se rendre au but de leur voyage.

Vous voyez maintenant, me dit Ziscar, à quoi nous sert l'argent que produit notre industrie.

Vous pensez bien que des hommes animés de pareils sentimens pour des étrangers ne sont pas indifférens sur le sort des peuples qui les environnent, de qui ils tiennent le terrain qu'ils occupent, et qui les ont souvent défendus au péril de leur vie : ces peuples nous ont cédé la plaine, et se sont retirés dans les montagnes, dont les pâturages suffisent à leurs troupeaux, leur seule occupation. Nul ne peut pénétrer jusqu'à nous sans traverser leurs foyers ; et l'ambition y trouverait une infaillible mort. Nous acquittons notre dette envers ces braves gens, en instruisant leurs enfans, en dégageant leur raison de la rouille de la barbarie, mais sans aller au-delà ; car, en nettoyant le métal, il faut bien se garder de substituer à son éclat naturel le faux brillant de l'art. Enfin, nous les concilions dans leurs différens, nous les consolons dans leurs peines, et les soulageons dans leurs infirmités.

Après le souper, chacun s'étant retiré avec mes compagnons de voyage, qui aspiraient à se reposer, et étant resté avec Ziscar, et le petit nombre de sages

que leurs lumières surnaturelles avaient éminemment distingués dans la société, je témoignai le desir de connaître les fondemens de cette heureuse et singulière colonie.

Et d'abord, leur dis-je, comment pouvez-vous maintenir sans lois coercitives la paix au sein de tant de diverses familles? — Parce que nous avons banni, me répondit-on, les deux grandes sources des troubles civils, l'opulence et la pauvreté. Tout étant commun parmi nous, nous sommes étrangers aux divisions qu'élève la terrible distinction du tien et du mien. — Mais vous êtes époux et pères. Comment faites-vous pour étouffer le poison des querelles domestiques, si subtil et si puissant? — Des querelles domestiques! Depuis vingt ans que la société est établie, il n'y a pas eu un seul exemple de mauvais ménage. — La réponse, repris-je, sans résoudre l'objection, ne fait qu'augmenter mon étonnement. Quoi! depuis vingt ans, pas une femme qui se soit plaint de son mari! pas un mari qui ait trouvé des torts à sa femme! Quel est donc le Dieu pacifique qui préside à l'hymen dans votre colonie? — Le même, répondit le sage vieillard, que toute la terre adore, l'Amour; mais l'Amour guidé par Minerve. Ecoutez-moi avec attention, poursuivit-il, voici l'article le plus important de notre code.

D'abord nous examinons avec la plus scrupuleuse recherche les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, soit étrangers, soit nés dans le sein de la société, qui

aspirent à s'y fixer. Un conseil de vieillards choisis dans la classe des savans, est préposé à cet examen. S'il se trouve quelque candidat entaché de ces vices incurables, sur lesquels l'éducation est aussi impuissante que l'est la science du plus habile médecin pour redresser un enfant contrefait, il est expulsé sans retour. A cette première recherche succède celle des assortimens.

Jusqu'à l'époque du mariage, les deux sexes jouissent de la plus grande liberté de s'étudier et de se connaître. Le même conseil de vieillards suit et dirige les penchans et les choix de manière à perfectionner la génération future par un heureux assortiment de la génération présente. Ainsi le physicien neutralise, par un habile mélange, jusqu'aux poisons dont il compose des remèdes salutaires. Ainsi le jardinier, qui a étudié son art, améliore les fruits par le moyen de la greffe, et, d'un arbre de qualité médiocre, parvient à produire une excellente espèce. Ainsi les Arabes ont porté au plus haut point de perfection la race de leurs chevaux. Ce que l'on a fait avec succès pour des animaux, des plantes, une matière brute, nous l'avons tenté, avec un égal succès, pour l'espèce humaine.

Mais, direz-vous, parmi les animaux, ce n'est pas l'individu, c'est le sexe seul qui provoque le desir; ainsi on peut déterminer l'acception sans contrainte et sans répugnance; au lieu que la civilisation a donné

à l'homme un sixième sens, un sens purement moral, qui distingue, qui juge les convenances, et qui préside à l'assortiment de chaque couple. Contrarier le choix de ce juge, n'est-ce pas bouleverser l'ordre même de la société ? non, sans doute, répondrai-je ; car ce juge, dont vous parlez, est le plus souvent égaré par l'illusion des sens. Pour une véritable sympathie fondée sur des rapports essentiels, il y a cent passions extravagantes, enfans de l'imagination crédule, et mères de l'erreur et du repentir. Si quelque jeune fou s'obstine, malgré le conseil des vieillards, à suivre une passion que réprouve la raison, il en est bien le maître. Mais il faut que, dès ce moment, il quitte la maison avec la personne qui partage son aveuglement. Hélas ! trop de couples de cette espèce ont confirmé, loin de nous, par leur infortune, la sagesse de nos lois.

Vous voyez, mon ami, que voilà déja un grand pas vers la perfectibilité, et conséquemment vers le bonheur. Mais nos soins ne se bornent pas à cette première mesure.

Nous sommes nés si faibles et si imparfaits, que l'objet qui nous a d'abord affectés de la plus agréable sensation, finit souvent par ne nous inspirer qu'ennui et dégoût, s'il reste constamment sous nos yeux. C'est d'après cette observation, que les époux vivent ici séparés de leurs femmes pendant tout le cours de la journée. Les seuls momens de réunion sont la nuit,

le soir des jours consacrés au repos, et ceux des maladies graves. N'allez pas imaginer que, le reste du temps, les femmes soient sans surveillance. Quoique nous ayons les plus puissans motifs d'être persuadés de leur sagesse, nous connaissons trop bien la flexibilité des vertus humaines, pour les abandonner au despotisme des circonstances. C'est alors un conseil de vieilles femmes qui remplace celui des vieillards.

Il est bien rare que ce conseil aie besoin de recourir à l'autorité qui lui est confiée. Mais, dans ce cas-là même, il n'a jamais eu à réprimer que quelqu'étourderie de jeunesse, et il a suffi d'un simple appel à l'honneur, à l'estime, à l'opinion publique. Car, si l'opinion a quelques droits légitimes, c'est sur la femme principalement. L'homme, par la force de raison dont l'a doué la nature, peut se former un guide au-dedans de lui-même; mais le guide de la femme est dans l'esprit de l'homme. Elle doit consulter, pour se conduire, non pas sa propre pensée, mais celle de la société dans laquelle elle vit. Au reste, vous avez dû voir, à la satisfaction générale qui règne ici, que la loi, quoiqu'inflexible, est suivie bien plus par amour que par crainte.

Eh! comment ne serions-nous pas contens? Tous nos jours sont remplis selon le vœu de la nature, qui ne fait germer le plaisir que dans le champ du travail; ils sont remplis d'occupations conformes à nos goûts, à nos talens, à nos moyens; et, lorsque le

soleil a cessé d'éclairer l'horizon, nous nous retirons dans notre tranquille demeure, où nous attendent une épouse bien aimée, des enfans caressans et folâtres; ils nous serrent dans leurs bras, ils nous couvrent de baisers; les affections de leurs cœurs coulent avec délices dans le nôtre. Ah! mon ami, s'il était permis de former un vœu, ce serait qu'une telle succession de choses fût éternelle; mais la première, et la plus sainte de nos pensées, est non-seulement la résignation à l'ordre établi par l'Etre-suprême, mais le desir sincère que cet ordre ne soit jamais troublé. Ainsi, les maladies, la douleur, les chagrins, la mort étant des dépendances de la vie, loin de murmurer lorsqu'elles arrivent, nous bénissons le Dieu de sagesse et de bonté, qui nous arme du courage nécessaire pour les supporter.

Jésus ajouta: Durant les huit jours que nous demeurâmes chez ces hommes simples et hospitaliers, je vécus assidument avec eux; je les suivis dans leurs travaux, dans leur vie privée, dans leurs fêtes publiques, sur le lit des souffrances, sur celui de la mort; je les ai toujours vus, dans toutes les situations, sachant le mieux ou jouir de la bonne fortune, ou adoucir la mauvaise. Je me suis convaincu qu'un tel secret ne pouvait être que le fruit de l'étude et de la réflexion; car si le bonheur de l'homme isolé dépend de la nature, celui de l'homme en société dépend de sa raison.

Depuis l'établissement des sociétés, des sages répandus dans diverses contrées, ont imaginé bien des systêmes sur le bonheur: quelques-uns de ces systêmes ont embrassé le gouvernement de la nation entière; d'autres ont régi seulement quelques sections choisies; de-là les Brachmanes de l'Inde, les initiés de l'Egypte et de la Grèce, les sectes d'Epicure, de Platon, de Pythagore. Le plan de gouvernement qu'a établi Ziscar réunit ce qu'il y a de mieux dans ces différens systêmes, sa destinée ne sera pas sans doute aussi célèbre. Le peuple rassemblé sous ses lois vit et mourra dans l'obscurité, sans transmettre son nom à l'avenir, sans être connu même de ses contemporains: mais que fait une vaine renommée à la cendre de celui qui a vécu dans l'infortune? Ne vaut-il pas mieux vivre avec moins de pompe dans l'opinion des autres hommes, et plus heureusement dans la sienne propre?

Enfin, poursuivit Jésus, nous revinmes à Suze après une longue absence; nous y trouvâmes de grands changemens. Thomyris était morte, et les Romains s'étaient emparés du royaume de Perse, sous le spécieux prétexte de le dérober à l'usurpation, et de le transmettre au légitime héritier lorsqu'il reparaîtrait. Le lieutenant qui commandait en leur nom, dit à Artaban qu'il était prêt, non-seulement à lui rendre ses Etats, mais encore à le défendre contre ses ennemis, pourvu qu'il reconnût la souveraineté des Ro-

mains, qu'il leur jurât fidélité et soumission, et que, pour garant de ce serment, il lui délivrât, pour être envoyé à Rome, six otages pris parmi ses plus proches parens.

Les légions romaines qui occupaient la capitale et les places fortes de l'Empire, ne permirent pas au jeune prince de délibérer sur cette proposition; mais les traités entre les puissances n'ont de durée qu'autant qu'ils conviennent à leurs intérêts respectifs. Celui-ci avait trois grands vices, la contrainte l'ambition du jeune prince, et la haine du nom romain qu'il avait héritée de sa mère : le bruit des guerres sanglantes qui ont suivi de près cette époque, est sans doute venu jusqu'à vous. Je me bornerai donc maintenant, dans ce récit, à ce qui m'est personnel.

Dans la nouvelle position de la Perse, tout m'éloignant de ce pays, je résolus de revenir dans la Judée. Le prince fit tout ce qu'il put pour me retenir; il m'offrit des places, des distinctions éminentes, en un mot, tout ce qui est susceptible de plaire aux hommes; mais lorsqu'il me vit déterminé à le quitter, il voulut me combler de présens, et des chameaux furent chargés de richesses : qu'aurais-je fait de tous ces biens ? je le priai de les faire distribuer à ceux de ses sujets qui en avaient le plus de besoin. Ah ! mon cher Pharès, il semble que le ciel m'attendît dans ma patrie, pour me faire subir les deux plus terribles épreuves que le cœur de l'homme puisse ressentir.

J'avais quitté mon conducteur à une lieue de Jérusalem, et je cheminais seul, à pied, lorsque j'aperçus dans le fond d'un vallon un jeune homme qui marchait à pas lents sur le bord du torrent, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, plongé dans de profondes pensées. J'allai à lui, et laissant parler mon cœur au gré du sentiment que j'éprouvais, je touchai le sien. Bientôt nous reconnûmes qu'il y avait une correspondance entre nos ames sympathiques, qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester. Cependant plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il se déterminât à me confier son chagrin; il en était oppressé, et semblait chercher un cœur qui le partageât; mais au moment d'ouvrir le sien, il était tout-à-coup retenu par je ne sais quel grand motif: son front palissait, rougissait, et de sa bouche s'échappaient des mots passionnés, pleins de délire et d'intérêt; enfin, croyant satisfaire une vaine curiosité, que j'étais loin d'avoir, il me parla en ces termes:

Je suis né dans un pays où les sentimens de la nature, les liens de la société, les vertus et les talens, ne jouissent d'aucun prix; les honneurs, l'estime, la considération ne sont prodigués qu'à l'argent. Ce métal seul dispose des services de l'amitié, des faveurs de l'amour, des simples dons de l'humanité; en un mot, tout se vend et tout s'achète: tel est l'effet que le commerce y a produit.

Mon père jouissant d'immenses richesses dans cette

contrée, vous jugez de l'empressement de toutes les mères pour fixer, sur les attraits de leur fille, les regards de son fils unique ; mais la nature m'avait formé un cœur étranger aux mœurs de ma patrie, et je voyais tristement la beauté glacée pour le vrai mérite sourire au seul brillant de la fortune : je cherchais une ame qui répondît à la mienne, et je ne voyais que des poupées remuées par le même fil d'or.

Cependant mes jeunes ans s'écoulaient dans de brûlans desirs et de vaines recherches ; la fleur de la santé se flétrissait sur mon visage, mes yeux étaient sombres, ma bouche était muette, ma poitrine oppressée ; je fuyais la société, je ne trouvais de soulagement que dans l'épaisseur des forêts solitaires, dans le fond des cavernes, sur la pointe des rochers, d'où j'ai cent fois été tenté de m'élancer dans la profonde mer, et d'y terminer une vie insupportable.

Mon père m'aimait tendrement ; le dernier de ses vœux était de transmettre sa fortune et son nom à des rejetons qui consolassent sa vieillesse. Il avait épuisé tous les moyens de m'amener à ses vues, et de me faire choisir une épouse autour de moi : lorsqu'il fut convaincu que ses efforts ne tendaient qu'à épaissir le nuage de mélancolie qui m'enveloppait, il pensa que les voyages pourraient me distraire, et il me proposa de visiter les contrées étrangères.

J'acceptai avec ardeur ; et je partis muni de lettres de crédit sans bornes : j'étais loin d'avoir le goût

du faste et de la magnificence, mais mon père, semblable à tous les hommes opulens, voulait que son nom parût avec honneur, c'est-à-dire avec éclat, chez l'étranger.

En vain les chefs-d'œuvre du génie, en vain les délices de la société appelaient mes pas vers la Grèce et la capitale des Romains. J'aspirais à trouver la nature dans sa simplicité primitive; je ne pouvais trop m'éloigner des grandes cités; cependant il en était une qui ne devait sa gloire et son opulence ni aux conquêtes, ni au commerce, ni aux beaux-arts; j'imaginai vaguement qu'il devait se trouver des choses extraordinaires dans une ville qui était elle-même un phénomène; et je m'acheminai vers Jérusalem.

Le premier aspect de la capitale de la Judée m'effraya. Jamais je n'avais vu des mœurs aussi farouches, un abord aussi repoussant; honteux de ma méprise, je me hâtais de fuir, lorsqu'en passant devant la porte du temple au moment où, la prière étant finie, le peuple en sortait, j'aperçus sous les traits d'une femme un ange céleste au milieu de ces hommes de ténèbres et de deuil : son voile était à demi relevé pour guider ses pas en descendant les marches de la maison consacrée à l'Etre-suprême, et il me sembla voir Dieu même sortant de son sanctuaire, dans toute sa majesté. Dès ce moment je ne fus plus le même. Au lieu de cette sombre apathie qui glaçait mes sens, je me sentis tout-à-coup animé

d'un feu créateur, et l'espérance circula dans mes veines.

Vous jugez bien, qu'épris pour la première fois du plus ardent amour, et disposant d'une fortune considérable, je dus bientôt découvrir tout ce qui était relatif à l'objet qui m'avait frappé. J'appris qu'elle se nommait Marie, qu'elle était orpheline, que tout son patrimoine était engagé au grand-prêtre Céphas, et que ce pontife, qui avait des vues sur sa main, ne doutait pas qu'elle ne consentît avec plaisir à la lui donner pour s'acquitter; j'appris en même temps que, quoique contrainte par sa jeunesse, par son sexe, par sa position, de dissimuler ses sentimens, Marie laissait néanmoins entrevoir une grande répugnance pour cette union. Un de ses parens dont je fis la connaissance m'aida à profiter d'une situation aussi favorable. Il me présenta à une vieille tante, avec laquelle elle vivait, comme le rejeton d'une branche de la famille qui s'était établie en pays étranger; et dès-lors il me fut permis de la voir librement. Avec quelle vive satisfaction j'aperçus dans la beauté de son ame la justification des sentimens dont sa figure m'avait pénétré! Chaque jour je découvrais en elle de nouveaux charmes; chaque jour, comme aux premiers rayons du soleil se dissipent les vapeurs de la nuit, je sentais s'évanouir en sa présence ma sombre mélancolie, et naître à sa place le desir et l'espoir du bonheur; car il me semblait quelquefois que mon penchant était payé de retour.

Cependant, avant de m'offrir pour époux, je voulus que Marie fût libre de disposer de sa main sans qu'elle sût à qui elle en était redevable. En conséquence, le même parent qui m'avait introduit dans sa maison, reçut de moi l'argent nécessaire pour dégager son patrimoine des dettes qui le grévaient, et il annonça en même temps qu'il les acquittait avec la succession d'un parent mort dans des pays lointains.

Tandis que j'étais occupé de ces soins, mon père mourut, et me laissa possesseur d'une immense fortune. Cette perte me remplit de réflexions déchirantes, en me rappelant, qu'entraîné par d'insensés desirs, j'y avais peut-être moi-même contribué.

Le parent de Marie accourut au bruit de cet événement; il parut compâtir à mes regrets : mais je ne tardai pas à reconnaître que c'était un de ces hommes dominés par le seul intérêt, qui n'était réellement affecté que de l'augmentation de ma fortune. Persuadé que tous les cœurs étaient comme le sien, il s'empressa d'apprendre à sa nièce que je venais d'hériter de quarante talents de rente; et comme le profond silence dans lequel il la vit plongée à cette nouvelle lui parut un témoignage de satisfaction concentrée, il ajouta que toute cette fortune lui était destinée, et qu'elle ne pouvait en douter, puisque j'étais le véritable auteur des bienfaits qui lui avaient rendu son patrimoine.

Après la révélation de ce secret à la personne pour

qui je desirais sur-tout qu'il fût éternel, il vint m'en faire part en s'applaudissant d'une indiscrétion qui avait, disait-il, fait éclater en ma faveur des sentimens jusqu'à ce moment étouffés. Il me pressa d'aller moi-même recueillir le témoignage du plus tendre amour caché sous le voile de la reconnaissance.

Si j'avais moins aimé, j'aurais été moins aveugle. Je n'aurais pas jugée susceptible de se laisser conduire par un vil intérêt l'ame la plus désintéressée et la plus pure. J'aurais démasqué les projets avides et mensongers du fourbe qui m'abusait. Mais l'erreur m'était chère, et je m'y livrai avec transport.

Jugez de ma surprise, lorsqu'au lieu de cet empressement dont on m'avait flatté, je ne reçus qu'un accueil contraint et glacé ; quand, aux premiers mots que je prononçai pour expliquer le motif qui m'avait privé pendant quelque temps du plaisir de la voir ; elle répondit, en m'interrompant, qu'elle en avait été instruite, mais que je devais l'être aussi de sa résolution de respecter son bienfaiteur, mais de ne jamais donner sa main à celui qui avait imposé des devoirs à son cœur. Elle ajouta, d'un ton plus doux, que, dans l'impossibilité de s'acquitter autrement avec moi, elle m'abandonnait son patrimoine que j'avais si généreusement affranchi ; qu'on lui avait rendu la richesse odieuse ; que, née pour la pauvreté, elle y descendait avec joie, et qu'elle espérait vivre du travail de ses mains, libre et cent fois plus heureuse que

sous le joug le plus brillant. Je voulus justifier mes intentions en expliquant leur véritable sens, qu'on avait calomnié; soins inutiles : elle disparut sans entendre un seul mot.

Confondu, écrasé du poids de tant de chagrins, je méditais sur les moyens de m'en délivrer, lorsque vous m'avez rencontré sur le bord du torrent de Cédron. Deux partis se présentaient à mon esprit, ou jeter dans l'abîme ces richesses perfides qui m'avaient rendu odieux à la seule personne pour qui je les conservais, ou trancher ma vie d'un seul coup, en m'y précipitant moi-même. Je ne sais, poursuivit-il, d'où vous vient l'ascendant que vous avez pris sur moi. Mais, depuis que je vous connais, je suis frappé du pressentiment que je ne serai heureux qu'en suivant le conseil que vous m'aurez donné, et que j'implore de votre amitié.

Tel fut le récit de Lazare. Je vous avoue, ajouta Jésus, que le sort de ce jeune homme m'intéressa beaucoup. Eh ! comment ne pas excuser les fautes du cœur ? Il est si doux d'aimer et d'être aimé ! Cependant il était égaré, et sur le bord du précipice. Il fallait éveiller sa raison, et lui faire reprendre l'empire que la passion avait usurpé.

Gardez-vous de tout excès, lui dis-je. Votre situation est violente. Le pilote prudent ne quitte pas le port quand la tempête bouleverse les flots. La raison ne peut approuver aucun des deux partis dont vous

m'avez parlé. Votre vie n'est pas plus à vous que celle de tout autre homme. C'est sans votre aveu que le Créateur vous l'a donnée, et c'est à lui seul qu'il appartient de la reprendre. Quant à votre fortune, c'est le pain des pauvres; vous n'en êtes que le dépositaire. Ce dépôt vous paraît-il trop pesant, et je conviens que c'est une terrible charge, il est facile de l'alléger. Au lieu d'être l'unique source des secours que l'indigence a droit d'attendre de la richesse, distribuez-les dès ce moment à différens réservoirs sous la garde d'hommes fidèles et charitables; et ne vous réservez que ce qui est nécessaire à vos besoins personnels et à ceux du petit nombre soumis immédiatement à vos regards. Ainsi vous remplirez les devoirs imposés à celui qui est dans l'abondance, et vous détournerez de dessus votre tête la malédiction prononcée contre l'arbre avare et superbe qui prive de la rosée du ciel les plantes salutaires qui croissent sous son ombrage destructeur.

Lazare approuva ce conseil, et, dès le jour même, il fit le partage d'une partie de ses biens entre des personnes capables de les administrer selon les intentions de leur suprême dispensateur.

Ce n'est pas tout, me dit-il, il faut achever votre ouvrage, et me réconcilier avec Marie, comme vous m'avez réconcilié avec moi-même.

Cette démarche répugnait à mon caractère et à mes principes. Mais il me pressa avec tant d'ins-

tance, en me disant, les larmes aux yeux, que sans l'amour de Marie il n'y avait pas de bonheur pour lui sur la terre, que je ne pus le refuser.

Jamais la beauté ne m'avait paru si touchante que sur la figure de cette femme. Elle était empreinte de cette bonté qui s'insinue dans tous les replis du cœur, et s'identifie à toutes les pensées et à tous les sentimens. J'en fus frappé au point de rester un moment interdit; elle me parut elle-même n'être pas plus tranquille intérieurement. Enfin, faut-il vous le dire ? moi qui avais vu d'un œil indifférent les plus belles femmes de la Perse et de l'Inde, qui, toute ma vie, tranquille spectateur des passions des hommes, ne m'en étais occupé que pour les diriger vers leur bonheur; je me sentis atteint du délire que je cherchais à combattre dans les autres. Il me resta heureusement assez de raison pour apercevoir qu'elle allait s'éteindre, et je me retirai brusquement avant ma défaite totale.

Le même trait avait blessé le cœur de Marie, car dès le lendemain de grand matin, Lazare accourut chez moi pour me dire qu'elle desirait ardemment me revoir.

Lazare imaginait que ce desir lui était inspiré par le dessein de se réconcilier avec lui; et il se félicitait avec transport d'avoir amené notre entrevue. J'en jugeai bien différemment, et je me dis:

L'homme n'est pas maître de ses sentimens, mais il l'est de sa volonté. Je connais mon devoir, je le

suivrai, je lui tracerai le sien ; elle m'écoutera, ou je la fuirai pour jamais.

Cette résolution rendit le calme à mon ame : toutes les raisons qui pouvaient m'y affermir se présentèrent à mon esprit ; et fort de mes principes et de ma conscience, je me rendis le soir chez Marie.

Je m'assis près d'elle, je lui pris la main, et lui parlai ainsi :

Notre situation est pénible, madame : dans le charme et l'égarement de nos sens nous plaçons le bonheur où il ne peut se trouver. Il serait aussi honteux que funeste de nous abandonner à cette erreur, et c'est à moi de dessiller vos yeux, puisque les miens se sont ouverts avant de tomber dans l'abîme.

Je suis venu chez vous, madame, à la prière de mon ami Lazare. Lazare est malheureux ; vous avez d'abord flatté sa passion, et maintenant vous lui ôtez jusqu'à l'espérance : il m'a confié ses peines, et vous ne refuserez pas de me confier les motifs de votre changement.

Si vous ne l'aimez plus, parce qu'il a cessé de vous paraître aimable, je ne puis que le plaindre ; mais si quelqu'autre lui a succédé dans votre cœur, je vous reprocherai une erreur qui ne prend de consistance que quand on la fortifie soi-même ; et j'ajouterai qu'il est encore un moyen, un seul moyen de la réparer, c'est de fuir promptement celui qui vous rend coupable.

Marie fixa timidement ses regards sur moi, puis les baissa en rougissant : des larmes coulèrent en silence de ses yeux, j'y mêlai les miennes, et je repris ainsi :

Dieu nous donne, Marie, la plus touchante preuve de sa bonté, en élevant la barrière du devoir entre vous et moi. Si nous n'étions pas enchaînés, moi par l'amitié, vous par l'espérance que vous avez fait naître, considérez les suites d'une union réprouvée par la raison. Verrais-je avec tranquillité votre patrimoine chargé d'une dette énorme? Eh ! comment pourrais-je l'en affranchir, sans fortune et sans moyen, comme sans desir d'en posséder jamais ? Il faudrait donc, pour mettre notre conscience en repos, abandonner ce patrimoine à celui qui l'a libéré si généreusement ; ainsi, nous resterions sans fonds de subsistance d'aucune espèce. Ce n'est pas ce qui m'inquiéterait personnellement ; mais vous, Marie, qui ayant pû être fortunée, seriez plongée dans la plus affreuse indigence, et réduite au pain de l'aumône, de quel œil verriez-vous l'auteur de votre misère? Comment se verrait-il lui-même ? Il traînerait sa vie dans la peine et le repentir; il serait inutile à sa malheureuse épouse, en horreur à lui-même, lui qui aurait pu rendre des services signalés à sa patrie, au monde entier! Oui, Marie, je dois vous l'avouer, j'entends-là une voix secrète qui me dit que la providence ne m'appelle pas au mariage, qu'elle me destine à de

hautes fonctions qui exigent, pour les remplir, toute mon indépendance. Déja cette voix m'entraîne, et je ne serais plus à moi lorsque je prononcerais le serment d'être à vous.

Je m'aperçus que ces derniers mots la consternaient; la pâleur de la mort était sur son visage; ses yeux éteints n'osaient plus se relever.

Je repris sa main, et je continuai avec fermeté en ces termes :

Vous m'avez entendu, Marie; mon cœur vous est tendrement attaché, mais je vous le répète, parce que ce serait un crime que de vous le cacher. Quand rien ne s'opposerait à notre union, je ne serais jamais à vous; je suivrai la voix qui m'appelle, quoi qu'il m'en coûte, et à quelque sort que je m'expose : rentrez en vous-même, et écoutez la même voix qui parle à votre cœur.

Lazare réunit presque tous les avantages que la fortune disperse sur plusieurs. Il n'est aucune femme qui ne fût flattée de son hommage; il fera le bonheur de la sienne; il fera plus, il portera dans sa maison une source de félicité qui se répandra au loin, et se prolongera dans un long avenir; il sera l'appui des malheureux, l'amour du pauvre, l'admiration de tous...

Elle n'écoutait pas, elle était abîmée dans la douleur : je la laissai au recueillement dont elle avait besoin.

Quelques jours ensuite, je me présentai chez elle

sans être reçu : une profonde retraite la dérobait à tous les regards.

Après le choc des passions dont personne n'est à l'abri, la raison reprend enfin l'équilibre, plus tôt ou plus tard, suivant sa force et son poids. Mais le seul moyen d'abréger la durée des oscillations est de l'abandonner à elle-même, après lui avoir montré seulement le vrai point de repos. Je ne vous ferai pas le récit des progrès du retour de celle de Marie; qu'il me suffise de vous dire qu'ils furent très-rapides, car elle épousa Lazare, non-seulement sans contrainte, mais avec un véritable amour. Je m'étais attaché à ces respectables époux, par leurs malheurs et leurs vertus. Tout le monde les aimait comme moi, car tous leurs jours étaient remplis de bonnes actions, et ils auraient joui d'un bonheur constant, si Céphas n'eût mis tout le sien à le traverser. C'est cet indigne ministre de l'Etre souverainement bon qui a armé la calomnie contre eux, qui a fait condamner le mari à la mort, et la femme au bannissement. Je lui ai dérobé le prix qu'il espérait de cette iniquité ; Marie a échappé à ses infâmes projets, et le triomphe du méchant a été de courte durée. Vous savez le reste, et comment un jeune imprudent, en servant les fureurs de Céphas, s'est épris d'une coupable passion, dont il a cherché à me rendre la victime. Mais loin de me plaindre, je lui dois des remercimens de m'avoir procuré la connaissance d'un sage qui a enrichi mon esprit de tant de

savantes merveilles, et pénétré mon cœur de si doux sentimens.

Ainsi, lui dit Pharès, c'est un prêtre qui vous a persécuté en Judée, et c'est un prêtre à qui vous devez votre salut en Egypte. Jugez, par la différence des ministres, de la différence de la doctrine. Vous jugerez bien mieux encore de cette doctrine, lorsque vous en connaîtrez tous les principes, et que vous en aurez aperçu tous les résultats.

LIVRE V.

JEUNE et vertueux étranger, vous croyez peut-être que, suivant l'usage ordinaire, je ne vous révélerai la partie mystérieuse de notre doctrine qu'après vous avoir fait subir de rudes et longues épreuves : sans doute il faut éprouver le courage des lâches et la vertu des faibles, avant de leur confier les secrets que le profane vulgaire doit à jamais ignorer ; mais ces précautions salutaires ne sont pas faites pour ceux qui, comme vous, présentent, dans toutes les actions de leur vie, une suffisante garantie de leur sagesse et de leur fermeté.

Mon ami, l'homme est jeté nu et ignorant sur la terre ; sans l'intelligence il serait le dernier et le plus misérable des êtres. Mais l'art suppléant à la nature, achève l'ouvrage qu'elle a commencé, et élève l'espèce humaine au premier rang : cet art créateur est le feu de Prométhée, qui brûlerait la main de l'imprudent, et ne doit être confié qu'à celle du sage. Hermès est ce Prométhée si célèbre dans la fable : c'est lui qui a ravi au ciel le feu du génie pour animer le genre humain ; mais, aussi prudent que sublime, il déposa le trésor de ses grandes découvertes dans le sein d'un corps de sages, seul chargé de les conser-

ver dans leur pureté, et d'en répandre les fruits sur la terre. Sans cette précaution, la vérité eût été bientôt perdue sous le nuage de l'erreur et du mensonge.

La grande pyramide de Memphis est le livre qui contient les découvertes d'Hermès. Le caractère hiéroglyphique dans lequel elles sont tracées, les dérobe à tous les yeux, comme si elles étaient cachées au fond d'un sanctuaire ; et c'est à nous, c'est aux ministres du culte égyptien qu'en a été confiée la clef.

Ne me demandez pas si Hermès fut en effet l'inventeur de ces grandes découvertes, ou s'il n'en était que le dépositaire : nous ne savons autre chose de cet homme immortel, si ce n'est qu'il était Ethiopien, de la race des rois ; qu'échappé aux fureurs d'une révolution terrible qui survint dans sa patrie, il vint ici avec l'élite de sa nation, et les élémens des sciences qu'il avait sauvés du naufrage ; et qu'instruit par le passé, des tempêtes qui pouvaient encore les engloutir, son premier soin, après qu'il eût été choisi pour gouverner l'Egypte, fut d'élever cette indestructible pyramide, et d'y déposer son trésor enveloppé d'un voile impénétrable au regard des profanes.

La plus importante des connaissances transmises par Hermès est celle de cet Etre qui a formé l'univers, et lui a imprimé le mouvement. Tandis qu'il laissa sagement le vulgaire privé de l'œil intellectuel, et borné à ses sens grossiers, adorer l'ibis qui purge la terre des animaux destructeurs que l'inondation du

Nil y a déposés, l'oignon qui lui donne l'aliment le plus convenable à son tempérament, le bœuf, le plus utile des animaux; tandis que l'insensé philosophisme ne vit aucune origine aux mondes qui roulent dans l'espace, et les laissa flotter dans les tourbillons d'un aveugle hasard, Hermès annonça l'existence d'un Dieu, unique formateur et conservateur, aussi bon que puissant, qui, parmi tant de créatures sorties de ses mains, n'a donné qu'à l'homme la faculté de s'élever jusqu'à lui; il dévoila le principe de cette faculté inhérent à la substance spirituelle, invisible, qui a été mise dans le sein de l'homme pour lui servir de guide.

Il révéla l'idée d'une autre vie après celle-ci, où seront punies les ames perverses qui auront égaré au lieu de diriger, et récompensées les justes qui auront toujours conduit dans la voie de l'équité. Cette morale si consolante pour la vertu malheureuse retentit avec effroi à l'oreille du méchant; elle glace et retient le bras du meurtrier prêt à frapper, et fait sourire d'espérance l'homme de bien qui descend dans la tombe.

La connaissance de Dieu, celle de l'ame, et celle d'un autre monde après celui-ci, voilà, mon ami, les seules qui puissent donner une base solide aux sociétés.

Après ces grands et sublimes principes, Hermès grava sur la pyramide ceux de la politique et de la morale : les premiers sont les pivots du bonheur social; les autres de la félicité domestique. Chez tous

les peuples de la terre, le gouvernement a sans cesse varié; tantôt démocratique, tantôt monarchique; et chaque révolution a été souvent sanglante, toujours funeste. Les Egyptiens, sagement dociles aux instructions d'Hermès, ont été seuls constamment soumis à des rois qui l'étaient eux-mêmes à des lois. Ces lois réglent non-seulement leur conduite pendant cette vie, mais elles la jugent après leur mort.

A l'égard de la morale, elle est tout en action pour le peuple, et tout en esprit pour les sages. Honore les Dieux, respecte les lois, obéis à tes maîtres, ordonne-t-on au premier: cache ta vie, recommande-t-on aux autres.

A la suite des sciences qui tirent les hommes de la classe des brutes, et les rassemblent en société, marchent celles qui soulagent leur misère, celles enfin qui embellissent leurs jours.

A la tête de cette classe de sciences qui appellent le concours des mains, paraît d'abord l'astronomie, qui tient également à la classe purement intellectuelle. Cette science, si utile à l'Egypte par toutes les applications qui en dérivent, reconnaît Hermès pour son fondateur. Sur le sommet de la pyramide était un observatoire, où il a souvent étudié le ciel. Il traça sur une de ces faces le système du monde, le mouvement circulaire des planètes autour du soleil, leur diamètre, leur pesanteur, leur distance entre elles, et d'elles à la terre.

Les noms donnés aux jours de la semaine sont ceux des sept planètes, que le burin d'Hermès avait gravés sur la pyramide. Le vulgaire les prononce sans se douter de leur origine céleste.

Hermès enseigna la médecine sous le nom d'Esculape, l'agriculture sous celui de Triptolème, l'art d'apprêter la dépouille des animaux pour en faire des vêtemens à l'homme, l'art de fondre les métaux, ceux de tailler la pierre, pour en construire des édifices, de la sculpter, pour en former des figures. Une foule d'autres arts utiles ou agréables sont également des bienfaits de ce grand homme; mais vous en jugerez mieux en les voyant pratiquer. Venez avec moi visiter nos laboratoires, nos salles d'étude, notre bibliothèque, la plus ancienne et la plus nombreuse de toutes celles qui existent. Cependant, avant de quitter cette matière, je dois vous parler de deux autres hommes qui ont occupé le trône d'Egypte, et qui seront éternellement fameux, l'un, par sa bienfaisance, l'autre, par sa méchanceté.

Le premier, nommé Méris, affligé des calamités que produisait ou la trop grande abondance ou la disette des eaux du Nil, conçut le projet d'un réservoir énorme où iraient se décharger ces eaux, lorsque leur accroissement s'élèverait au-dessus de la ligne qui indique la quantité suffisante, et d'où l'on tirerait le supplément nécessaire, lorsqu'elles n'y parviendraient pas. Il retrancha sur ses propres besoins pour fournir

aux dépenses de ce réservoir. Tous les jours de son règne, heureusement très-long, furent marqués de pareils traits. Jamais monarque n'eut une famille plus nombreuse, car ses sujets la composaient, et jamais père ne fut plus aimé de ses enfans. Le réservoir porte son nom, et est encore le plus utile des travaux publics de l'Egypte.

L'autre souverain, que j'ai quelque peine de nommer après celui-ci, s'appelait Amasis. Il réunissait au plus haut degré trois passions qui se concilient rarement ensemble, l'avarice, l'amour des femmes, et la cruauté. Comme on ne peut long-temps faire de mal aux autres sans s'exposer à en ressentir soi-même, son premier soin fut de chercher le moyen d'être vicieux avec impunité. Il fit construire, pour cet effet, un labyrinthe inextricable, où il se tint renfermé avec ses trésors et ses maîtresses, et qui devint le tombeau de tous ceux qu'il crut avoir à craindre. Avait-il connaissance d'une belle femme, l'ornement et la gloire de sa famille, elle était aussitôt enlevée, et disparaissait pour jamais. Si le père, le mari ou l'amant inconsolable, suivant la trace de ses pas, osait l'aller chercher dans le labyrinthe, on ne l'en voyait plus sortir. Que quelque fermier des impôts, quelque gouverneur de province s'enrichît en pillant le peuple, le prince le laissait tranquille jusqu'à ce que sa fortune fût devenue considérable. Alors, sous quelque prétexte spécieux il l'attirait

avec son trésor au fond de son redoutable palais, dont personne n'avait encore repassé la porte.

Lorsque dans l'Empire, excédé de tant de maux, il se formait quelque conspiration secrète ou quelque révolte ouverte, l'entrée du labyrinthe, qui n'était jamais fermée, semblait présenter un accès facile jusqu'auprès du monarque : mais trompeuse et funeste espérance ! sans forces, sans armée, le monstre triomphait de tous ses ennemis. Ils se consumaient en vaines recherches, et sans pouvoir pénétrer jusqu'à lui, ils périssaient épuisés de fatigues, ou percés de traits invisibles.

Enfin Hercule vint à Memphis, cherchant son amante, la belle Omphale, qu'il avait laissée en Egypte, et qu'il n'y retrouvait plus. Il apprit bientôt qu'elle avait été entraînée dans le fatal labyrinthe. Initié dans nos mystères, il possédait le secret de cette boussole, transmis par Hermès, qui conduisit notre grand Sésostris au travers des mers de l'Inde, que votre Salomon employa avec le même succès dans le commerce de ses vaisseaux au-delà de l'Afrique. Tenant d'une main ce guide infaillible, de l'autre sa pesante massue, il pénètre avec sécurité dans les détours du labyrinthe, il parvient jusqu'au monstre, le saisit, le précipite dans le plus profond de ses souterrains, et, après avoir délivré et fait sortir tous les infortunés qui y étaient ensevelis, il secoue les colonnes, fait crouler l'édifice, arrache les arbres, détruit tous les sentiers

tortueux, et bouleverse tellement ce monument d'avarice, de débauche et de cruauté, qu'il n'en paraît plus aucun vestige, et qu'on ignore même le lieu où il fut situé.

Vous allez voir maintenant, ajouta le pontife, si nous avons rempli les vues d'Hermès, et justifié sa confiance.

Il conduisit Jésus dans une vaste enceinte qui avait la forme d'un temple. A l'un des bouts, sur l'autel de ce temple, était un trône dans lequel étaient assises les deux grandes divinités de l'Egypte, Isis et Osiris. L'autel, les figures et le trône éblouissaient les yeux par l'or, les diamans, et l'éclatante lumière qui entourait toute cette partie du temple. Les parfums exquis qui s'en exhalaient, les sons enchanteurs qui s'y faisaient entendre, complétaient l'illusion, et achevaient de persuader aux mortels supplians qu'ils étaient en présence du couple divin, protecteur de l'Egypte.

Les personnes qui avaient des malades à présenter entraient par l'autre bout du temple, et faisaient asseoir le malade dans un fauteuil qui roulait à l'instant de lui-même dans l'enceinte du sanctuaire. Aussitôt qu'il y était entré, les portes se fermaient; quelque temps après, des sons harmonieux ou discordans venaient frapper l'oreille des présentateurs, humblement prosternés, dans l'attente de l'oracle. Les premiers annonçaient que l'infortuné avait trouvé grâce aux yeux

des divinités, et qu'elles consentaient à le guérir; les autres manifestaient leur indignation et leur refus ; et ceux-ci étaient immédiatement suivis du renvoi du malade, qui devenait alors un objet déplorable d'indifférence et d'abandon.

On devine aisément que le motif des prêtres, dans cet examen préalable, était de s'assurer que la cure sollicitée était susceptible de succès. Aussi, lorsque ce succès avait été annoncé, il arrivait bien rarement qu'il n'eût pas lieu. Ainsi se maintenait l'opinion de la toute-puissance de la famille céleste.

De ce temple ils passèrent dans une grande salle contiguë où étaient rassemblées différentes infirmités ou naturelles ou accidentelles de l'espèce humaine, et les remèdes ou les soulagemens que la science y avait appliqués. Là était un aveugle à qui l'opération de la cataracte rendait la vue, ici un estropié qui retrouvait une autre jambe, plus loin un manchot étonné de sa nouvelle main qu'il faisait mouvoir, des sourds-muets qui entendaient et exprimaient leurs pensées, des paralytiques qui se levaient et marchaient; des imbécilles, des foux qui raisonnaient.

Une autre pièce réunissait tous les phénomènes de la physique, de la mécanique et de la chimie; on y voyait la matière du feu grégeois, le lévier qui avait élevé l'obélisque, le plan du labyrinthe, le mécanisme de la statue de Memnon, dont la bouche rendait des sons au lever du soleil, le modèle d'une ma-

chine qui produisait des étincelles, des détonations, et dirigeait le tonnerre, celui d'une autre machine imaginée pour mettre à profit la découverte faite, dans ces temps reculés, de l'affinité de l'électricité avec le principe de la chaleur vitale, découverte qui faisait sortir les morts du tombeau, et produisait de vrais prodiges aux yeux du peuple. Jésus vit encore dans ce lieu une nombreuse collection de ces liquides, soit naturels, soit composés, dont le mélange avec d'autres liqueurs opèrent les plus étonnantes métamorphoses. C'est là qu'étaient enfin le dépôt des remèdes, et l'arsenal des miracles.

Après avoir ensuite visité l'observatoire où se trouvaient divers instrumens pour étudier la sphère céleste, et un zodiaque d'une énorme grandeur, les ateliers et les laboratoires de toute espèce, ils parvinrent à la bibliothèque : entr'autres livres curieux, Pharès en fit remarquer un à Jésus, qui contenait tous les progrès successifs de l'art de transmettre la pensée par des signes, depuis les figures les plus informes jusqu'aux lettres de l'alphabeth alors en usage.

Jésus avait déja passé plusieurs jours dans ces différentes salles, dont le plus grand nombre avait été consacré à l'étude de la science de guérir les maladies, et de toutes les branches qui en dépendent. Il y avait eu, entre lui et le pontife, plusieurs entretiens savans, la plupart sur des objets de morale et de politique, lorsque Pharès se rappelant les mots de Jésus à Ma-

rie : Qu'il ne pouvait être son époux, parce qu'il se sentait appelé à de hautes fonctions, le pria de lui en donner l'explication.

Je ne sais, mon cher Pharès, lui répondit Jésus, quelles sont les vues de la providence sur moi. Si j'en crois une voix intérieure, qui m'a toujours servi de guide, je suis appelé à de grandes choses ; au reste, quelqu'évènement qui m'arrive, je suis bien sûr d'y porter un cœur pur, de bonnes intentions, et du courage pour dire la vérité.

PHARÈS.

La vérité au peuple! jeune homme. Gardez-vous en bien : ni les grands, ni le peuple même ne vous le pardonneraient. Qu'importe par quelles voies vous opériez le bien : l'essentiel n'est-il pas de le faire ?

JÉSUS.

L'essentiel est d'être vrai, et de ne prêcher que ce que l'on pratique soi-même. J'ai quelque peine à vous dire, mon cher pontife, que votre doctrine est précisément celle des prêtres de Jérusalem, laquelle est, selon moi, la source de toutes les infortunes de cette cité. Je l'ai déja combattue ; et, quoique faible et persécuté, le salut du peuple m'est trop précieux pour que j'hésite de m'exposer à tout pour l'obtenir.

PHARÈS.

Je vois, mon ami, que vous aspirez à faire une

révolution dans les mœurs de votre pays; rien de plus nécessaire assurément. Mais avez-vous les connaissances requises pour ce grand ouvrage?

JÉSUS.

Des connaissances pour prêcher la justice, la vérité, la miséricorde! Je ne les puiserai que dans mon cœur, et j'espère qu'il m'inspirera toujours.

PHARÈS.

Mais vous serez la victime des méchans.

JÉSUS.

Je ne les ai jamais craints quand il a fallu sauver les gens de bien.

PHARÈS.

Observez que ce sont eux qui dispensent la gloire. Vous serez malheureux pendant votre vie, et vous mourrez haï et méprisé.

JÉSUS.

J'aurais honte de la gloire dont vous parlez; il en est une qui ne me sera pas refusée. Les hommes n'en disposent pas, car elle n'est pas de ce monde.

Ce peu de mots suffit pour apprendre à Jésus qu'il n'y avait rien de commun pour la morale entre lui et le pontife d'Egpyte: cependant il admirait ses connaissances, il aimait la douceur de sa société, il respec-

tait ses vertus ; mais plusieurs motifs l'entraînaient loin de lui : l'obligation de répondre à l'accusation qui lui était intentée, l'espoir de retrouver Lazare qu'il chérissait tendrement, et sur-tout cette force invisible et secrète qui, non moins puissante que celle de l'aimant sur le fer, attire les hommes capables de grandes choses, vers les objets qui doivent concourir à les produire, et les lieux qui en seront le théâtre. Il exprima donc à Pharès sa reconnaissance, et ses regrets de le quitter, et sortit de son tombeau pour paraître devant le préfet de l'Egypte.

Cet officier avait perdu de vue le décret d'accusation, d'autant plus facilement, que Fabius, chargé par le sénat de l'exécuter, désespéré de la fuite de Marie, était allé cacher sa honte et sa douleur dans la capitale du monde.

C'est Pharès qui lui avait arraché sa victime ; c'est ce pontife qui, par les relations qu'il entretenait, non-seulement avec les prêtres des autres temples de l'Egypte, mais avec ceux de presque toutes les religions de la terre, avait découvert que Lazare s'était retiré à Rome, et qui, de concert avec Jésus, après avoir dérobé Marie d'Erymanthe aux coupables projets de Fabius, l'avait fait conduire auprès de son mari, sous la garde de deux personnes de confiance.

La démarche du jeune accusé, sa figure pleine de candeur, et d'une beauté céleste, la disparition subite de l'homme qui d'abord avait paru le plus ardemment

prévenu contre lui : tout déposait en faveur de son innocence. Malgré ces indices, et quoiqu'intérieurement convaincu que la calomnie avait égaré la justice, le préfet ne put enfreindre l'ordre qu'il avait reçu, et il fit embarquer le fils de Joseph dans le premier vaisseau qui partait pour Rome.

Le lendemain du départ il survint un coup de vent qui n'eût été qu'un jeu pour tout autre que des navigateurs égyptiens, mais qui, par leur ignorance dans la manœuvre, faillit de submerger le vaisseau. Jésus s'empara du timon, et l'équipage dut son salut à son sang froid et à sa prudence. Dans le désordre, le grand mât s'était rompu, et avait, en tombant, cassé la jambe d'un matelot ; le malheureux se désespérait d'autant plus, qu'éloigné des prêtres, qui sont en Egypte les seuls médecins, il n'attendait aucun secours. Quel fut son étonnement et celui de l'équipage, lorsqu'ils entendirent Jésus, après avoir examiné la fracture, l'assurer d'une parfaite guérison. En effet, suivant habilement les leçons des prêtres de Memphis, il rejoignit les os brisés, les assujétit par un appareil convenable, fit observer au blessé le régime nécessaire, et au bout de quelques jours il se servit de sa jambe comme avant l'accident.

Cependant le vaisseau se trouvant devant le port de Carthage, le capitaine jugea à propos d'y relâcher pour réparer le dommage causé par la tempête.

LIVRE VI.

Les talens et l'ambition d'un grand homme avaient anéanti la république fondée par Didon. Au lieu de continuer à étendre les conquêtes de son commerce sur de riches contrées, habitées par des peuples pauvres, elle avait lutté de puissance et d'orgueil avec le peuple roi, et elle avait disparu de la terre.

Sur les ruines de l'Empire, le faible reste de sa population achevait de se détruire ; elle était divisée en deux partis : le premier, composé d'un ramas de gens sans propriété, sans industrie ou sans courage pour en acquérir, avait vu avec plaisir dans la destruction de sa patrie celle de la richesse, des talens et de la vertu ; toutes les distinctions fondées sur un mérite réel, et nécessaires à l'harmonie de l'ordre social, étaient à ses yeux autant d'attentats contre l'égalité naturelle des hommes ; sa féroce jalousie, semblable à la faulx de la mort, tendait à faire tout rentrer dans le néant.

Cette portion du peuple de Carthage était remarquable par son ignorance, sa grossièreté, son immoralité et ses vices, contrastant avec la ridicule affectation de ne chérir et honorer que le mérite et la vertu.

Zoïles décorés des armes d'Achille, Anitus sous le manteau de Socrate, et Verrès parés de la toge de Cicéron, ils délibéraient tranquillement sur le crime, en arrêtaient le plan avec assurance, et l'exécutaient sans émotion.

Dans l'autre parti étaient tous ceux que leur naissance, leur éducation ou leur fortune distinguaient de la classe du peuple. Ce parti, d'abord timide et peu nombreux, prenait chaque jour de l'accroissement et des forces; il se grossissait et des hommes qui, nés sans fortune, étaient parvenus à s'en faire une de la dépouille des riches, et de ceux qui, conservant encore quelque reste de cette chaîne primitive de bienveillance, qui lie tous les hommes entre eux, un moment égarés, rentraient avec plaisir sous l'empire de leur conscience. Le souvenir de la patrie, jadis si florissante, l'orgueil du barbare vainqueur qui l'avait détruite, augmentaient encore ce parti.

Les Romains cultivaient avec ardeur ces germes de discorde entre les concitoyens d'une ville qu'ils avaient subjuguée, et dont ils craignaient encore le rétablissement.

Le grand-prêtre Céphas n'avait pas cessé de suivre de la pensée les pas de Jésus. C'était ce méchant homme qui avait couru l'accuser au sénat de Rome, de travailler à soulever l'Arabie contre la république. Aussitôt qu'il eut appris son arrivée en Egypte, il y avait envoyé le fidèle instrument de sa vengeance, le

fougueux Rubens. Ce jeune fanatique s'était embarqué secrètement, et s'était tenu caché dans le même vaisseau qui portait Jésus. Lorsqu'il le vit l'objet de l'estime et de l'admiration de l'équipage, marcher librement dans la ville de Carthage, il craignit qu'il ne se dérobât à sa vigilance, et il alla prévenir le proconsul Dolabella de l'arrivée du prétendu coupable.

Dolabella venait de terminer la guerre longue et sanglante de Rome contre le Maure Tacfarinas.

Ce Romain, dévoré d'ambition, accueillit avec transport une occasion d'augmenter la gloire de son triomphe, et sur-le-champ il donna l'ordre d'arrêter Jésus.

Rubens, entouré du parti populaire qu'il avait aisément gagné, accompagna l'officier chargé de l'ordre du proconsul. Ils rencontrèrent Jésus qui, devancé par sa renommée, s'était rendu aux prières d'une famille alarmée, et revenait d'arracher au tombeau un jeune homme près d'y descendre, et déja couvert du voile funéraire. Ce jeune homme, nommé Hamilcar, l'unique héritier d'une des plus opulentes maisons de la ville, était marié depuis trois mois.

Le triomphant cortège est tout-à-coup arrêté par de farouches soldats. Aussitôt les amis d'Hamilcar accourent en foule autour de l'homme de bien calomnié. Sa tranquillité, et la fureur de ses ennemis excitent de plus en plus l'indignation. Une voix se fait entendre au milieu du tumulte : Il faut en faire justice

nous-mêmes, puisqu'on nous la refuse. A l'instant on s'arme de ce qui se présente sous la main, et des deux côtés la fureur est au comble. Respect à la loi, s'écrie le fougueux Rubens. Respect à l'innocence, lui répond-on avec éclat. Oui, mes amis, je suis innocent! dit Jésus, mais gardez-vous de me rendre coupable par votre résistance; et l'homme de bien écartant la foule de sa main, marche le premier à la tête des soldats venus pour le saisir. Il les protège contre l'indignation de ses défenseurs, et se rend à la prison qui se referme aussitôt qu'il y est entré.

Cependant le proconsul arrive, traînant à sa suite le chef de la révolte. Sans voir, sans entendre Jésus, il ordonne qu'il soit embarqué dans le même vaisseau, et attaché à la même chaîne que le rebelle qu'il a vaincu. Il y monte accompagné de l'imposteur Rubens, et part, en laissant éplorée sur le rivage une foule de citoyens de tout sexe et de tout âge.

L'équipage avait été trop affecté des grandes qualités de son libérateur, pour être indifférent à son infortune. Le matelot dont il avait sauvé la jambe, réchauffait encore le tendre attachement qu'il avait inspiré. Il trouve d'abord le moyen de pénétrer dans son cachot infect; il brise ses fers, et chaque jour il va lui porter une partie de ses propres alimens.

Jésus était épuisé de fatigues, et presque sans connaissance, lorsqu'il reçut ces secours qui lui rendirent la vie. Il crut quelque temps que cet adoucissement

était ordonné par le proconsul pour conserver un ornement de plus à son triomphe. Il ne tarda pas à être cruellement détrompé.

Au milieu d'une nuit tranquille, il est tout-à-coup tiré du sommeil par mille voix confuses, et le bruit redoublé du cliquetis des armes. Un instant après tout rentre dans le silence, et il aperçoit à la lueur des flambeaux les matelots du navire qui s'avancent vers lui dans l'attitude du respect, ayant à leur tête celui de leurs compagnons qui le premier avait brisé ses fers. Sans vouloir l'entendre, ils le revêtent d'un manteau, le placent sur un bouclier, le portent dans la salle du conseil, et le déposent sur le siège d'honneur qui y était élevé. Ils lui apprennent alors que, lassés de leur vie pénible, de la modicité, et souvent de la retenue de leurs salaires; indignés sur-tout de l'injuste persécution qu'on exerce contre lui, ils ont résolu de briser leur joug commun; que Dolabella et toute sa suite sont dans les fers, et ils déférent à Jésus avec le pouvoir de disposer du sort de ce proconsul, celui de décider du sien propre. Ils lui proposent en conséquence de le reconduire en Judée ou dans l'Arabie, à moins qu'il ne préfère le titre de leur commandant dans la guerre qu'ils ont jurée, et qu'ils vont faire aux Romains.

A cette proposition de fuir en coupable, ou d'être le chef d'une troupe de pirates; à l'aspect du proconsul et de son cortège qui paraissent chargés de chaî-

nes, Jésus déchire ses vêtemens, repousse les rebelles avec horreur, se précipite vers Dolabella, lui ôte ses fers, et commande d'une voix impérieuse qu'on délivre également son escorte. Cet homme si doux semble un Dieu tonnant ; les matelots sont confondus, accablés de ses terribles reproches : ils s'étaient précipités dans le crime, poussés par l'aveugle espoir d'en recueillir d'éclatans éloges. Le vertueux courroux de Jésus les éclaire ; ils voient maintenant toute la profondeur de leur faute : mais comment revenir sur leurs pas ? Ne seront-ils pas exposés aux plus durs traitemens de celui qu'ils ont si cruellement outragé ? ne les dénoncera-t-il pas lorsqu'ils seront arrivés à Rome ? et alors à quoi ne doivent-ils pas s'attendre ? La mort serait leur plus doux supplice.

Jésus pénètre leur pensée ; il demande et obtient une entière amnistie ; le proconsul la confirme par serment, il promet de plus un éternel silence sur tout ce qui s'est passé.

A ces conditions, Dolabella remonte à sa place ; quelqu'argent distribué de sa main, des promesses de congé aux plus anciens, et d'avancement aux autres, achèvent sa réconciliation : tant la multitude est facile à calmer comme à soulever.

Le proconsul conçut que sa propre sûreté dépendait de son prisonnier : depuis cet évènement il cessa de l'être ; admis à sa table, il fut traité avec toutes les apparences d'une sincère estime. L'homme de Dieu,

toujours le même dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, essaya de profiter de cette faveur pour inspirer au fier Romain l'amour de l'humanité et les principes de la véritable gloire : mais cette bonne semence se perdit sur un sol aride. L'ame d'un courtisan n'est pas plus faite pour le bonheur des autres hommes que pour le sien propre.

Cependant le vaisseau arrive au port du Tibre. Dolabella débarque avec sa suite, ainsi que Jésus et l'africain Tacfarinas ; mais quel fut l'étonnement du proconsul, lorsqu'à peine rendu au rivage, il voit le vaisseau retourner vers la haute mer, et peu de temps après, précipiter Rubens dans les flots ! Cette fuite apprenait que l'équipage manquait de confiance dans la promesse qui lui avait été faite d'un éternel silence sur le passé ; la juste, mais illégale punition du scélérat, annonçait aussi que le fruit des exhortations de Jésus était perdu. Vainement on lui avait promis de ne pas exercer de vengeance personnelle : la modération était une vertu trop élevée pour de pareils hommes.

A l'arrivée de Dolabella dans la capitale du monde, les premiers Ordres de l'Etat furent pénétrés d'une profonde admiration pour le vainqueur d'un ennemi qui lui avait coûté tant de sang ; mais la crainte d'irriter la jalousie du ministre Séjan empêcha ce sentiment d'éclater. Ce digne favori de l'empereur n'avait pas dissimulé combien il était blessé de la gloire du

guerrier, en lui refusant les ornemens du triomphe; cependant il fut désigné consul pour l'année suivante, et cet honneur, qui lui ouvrait la carrière de la plus haute fortune, consola son ame avide de richesses et de dignités.

Céphas qui avait laissé éclater sa joie à la première nouvelle de l'arrivée de sa victime, fut frappé de consternation en apprenant la belle action de Jésus. Comment accuser de révolte un homme qui avait été le premier à l'étouffer lorsqu'il était assuré d'en recueillir le prix? On ne pouvait concevoir qu'une pareille grandeur d'ame fût sortie d'une source aussi impure, d'un Juif, d'un individu de ce peuple, le mépris de tous les autres peuples; mais l'étonnement allait à son comble lorsqu'on en voyait de près l'objet, lorsque l'on contemplait la superbe figure du fils de Joseph; et qu'en fréquentant cet homme extraordinaire, on découvrait que l'intérieur était aussi beau que le dehors. Cette dernière perfection, la moins précieuse pour un philosophe, était d'un grand prix aux yeux des belles dames de Rome, dans ce temps de luxe et de corruption. Il était desiré dans toutes les sociétés; et la sagesse avait dans sa bouche les charmes et l'attrait de la volupté.

Jésus rencontra un jour dans une des premières maisons le sénateur Nerva, célèbre jurisconsulte, aimé autant qu'estimé de l'empereur. Ils se lièrent d'une amitié réciproque aussitôt qu'ils se furent connus.

Les affaires qui avaient amené Nerva à Rome étant terminées, il proposa à Jésus de l'accompagner à Caprée où il retournait : les bruits répandus sur les motifs qui fixaient le prince dans cette ville, suspendirent un moment le consentement du jeune Nazaréen. Ces bruits, quoiqu'exagérés, avaient cependant quelque fondement réel : mais le sénateur entraîna l'homme de bien par une raison toujours toute-puissante sur son esprit. Il lui exposa que les vices de Tibère ayant leur principale source dans les conseillers vicieux qui l'entouraient, il serait possible, sinon de les corriger, du moins de les adoucir, en lui mettant sous les yeux les douceurs et le prix des bonnes actions. Nerva lui-même avait ainsi déja sauvé plusieurs victimes, et lorsqu'il serait aidé et fortifié par un jeune homme qui rendait la vertu si aimable, il ne doutait pas d'un plus grand succès.

Marie d'Erymanthe avait retrouvé son mari Lazare : en sortant de Jérusalem il s'était réfugié dans la capitale du monde, où il avait vécu obscur et inconnu. Les deux époux, en se revoyant, ressentirent une joie dont ils avaient perdu l'idée depuis leur éloignement ; ils se séparèrent à regret de Jésus, qui promit de les rejoindre dans peu de temps.

L'île de Caprée où s'était retiré l'empereur Tibère était un lieu agreste et sauvage, qui semblait destiné par la nature à servir d'exil à quelqu'infortuné, bien plus qu'à devenir la demeure du souverain du

monde. D'antiques et profondes forêts que la cognée n'avait jamais frappées, de sombres vallées, d'affreux précipices, de lugubres cavernes, et tout autour de l'île une ceinture de rochers inaccessibles contre lesquels venaient, en vomissant des flots d'écume, se briser les vagues gémissantes, présentaient un aspect farouche et repoussant; et c'est précisément ce qui avait fixé le choix de l'empereur. C'était l'image de son ame; et nos goûts naturels nous entraînent toujours vers les objets qui ont le plus de rapport avec eux.

En achevant de peindre Tibère, non avec les couleurs de ses historiens, mais avec celles tirées de son histoire, on voit qu'à cette humeur sombre et taciturne, l'empereur joignait un ardent desir de conserver le pouvoir souverain, dont il était né si éloigné, et auquel il était parvenu par d'heureux hasards, et l'adresse de sa mère Livie. C'est-là ce qui lui fit accueillir les délations, ce qui le rendit défiant et cruel; mais cette cruauté n'était point dans son caractère comme dans celui du second de ses successeurs, Néron; et la preuve en est que, loin de persécuter le peuple romain, il s'occupa constamment à le rendre heureux.

Sans doute, dans une ame grande et généreuse, le desir de la domination n'inspire que des actes de gloire ou de bienfaisance; mais toutes les passions prennent la teinte du tempérament. Celui de Tibère était rongé d'un humeur âcre et chagrine qui étendait

un voile funèbre sur tous les objets, et transformait quelquefois à ses yeux les choses les plus indifférentes en dessein formel de lui nuire; il avait sans cesse présens à la pensée l'assassinat de César, les nombreux complots contre la vie d'Auguste, et il ne crut échapper à la rage des mêmes ennemis qu'en les prévenant.

Sensible à l'estime publique, Tibère chercha toujours à détourner l'odieux de ses vengeances sur quelque tête signalée par sa méchanceté, qu'ensuite il déroba ou sacrifia à la justice des lois, suivant le cours des évènemens et de l'opinion. Parmi ses infâmes ministres, on distingua sur-tout Séjan et Macrin. Ainsi il rendait un constant hommage à la vertu, par le prix qu'il attachait à sa récompense; et peut-être n'eût-il jamais cessé de la mériter, si la lâche flatterie n'eût pas été complice de son hypocrisie, et si, à chaque crime commis par ses ordres, il eût été lui-même en but à l'opprobre et aux malédictions.

Ce desir de donner le change doit être aussi compté parmi les motifs qui déterminèrent l'empereur à fixer son séjour dans une île écartée, loin des yeux perçans et observateurs de la capitale.

Comme il joignait à l'amour de la domination celui des lettres et de la philosophie, il avait amené avec lui, dans sa solitude, plusieurs citoyens de la Grèce et de Rome, distingués par leur esprit et leurs connaissances. Au premier rang des savans de Rome était ce Nerva, aussi vertueux qu'éclairé, dont un des des-

cendans monta sur le trône du monde, digne du sang dont il sortait. L'amitié dont ce célèbre jurisconsulte et l'empereur étaient réciproquement unis, atteste à la postérité que Tibère avait reçu de la nature quelques titres à son estime.

Le sénateur n'était pas aveugle sur les vices du prince; mais il pensait qu'en les combattant de front, c'eût été risquer de les irriter encore, et que le seul parti, dicté par la prudence, était de les adoucir. Il voyait en Jésus tout ce qui convenait au succès de ce projet; une morale facile qui gagnait les cœurs par son aimable simplicité; une philosophie riante qui savait transformer en jouissance agréable l'exercice de la vertu. En vain le jeune Nazaréen objecta le décret du sénat contre lui. Nerva, pour lever cet obstacle, répondit lui-même au sénat de la personne de l'accusé. En déférant aux desirs de l'ami de son souverain, le sénat fut charmé d'avoir trouvé une occasion de faire sa cour.

A leur approche de l'île de Caprée, ils aperçurent de loin un homme qui marchait seul, à pas lents, le long du rivage de la mer bruyante, les bras croisés, la tête baissée, et plongé dans de sombres pensées. Nerva le reconnut aussitôt pour l'empereur. En vain il le saluait des gestes et de la voix. Tibère ne sortit de sa profonde rêverie que lorsque, sur le point d'aborder la terre, les matelots poussèrent tous ensemble un grand cri en levant leurs rames.

L'empereur était tellement absorbé qu'il ne reconnut pas Nerva. Il promenait alternativement de farouches regards sur lui et sur le jeune étranger qui l'accompagnait. Prince, lui dit Nerva, vous avez daigné m'honorer du nom de votre ami, vous m'avez invité à amener dans cette solitude tous ceux que je croirais dignes de votre estime. Voici un jeune homme.... Ah! pardon, interrompit l'empereur, en lui tendant la main; ils m'ont tellement rempli l'esprit de cette conspiration.... Eh bien! mon ami, ne me cachez rien. Qu'en dit-on à Rome? — De quelle conspiration voulez-vous parler, seigneur? — Eh! de Germanicus.... Il prononça ce nom, les lèvres pâles et tremblantes, les yeux étincelans, et avec tous les signes de la plus violente colère. Démentir une conspiration qui, quoique chimérique, lui avait été persuadée par l'infâme Séjan comme à la veille d'éclater, eût été s'en rendre complice. Quoiqu'avec l'intention de le détromper, et de lui dire la vérité, Nerva, dans le moment fut donc obligé de feindre. Cette conspiration, reprit-il, elle est étouffée. — Etouffée! — Oui, prince, ou plutôt.... Il allait l'instruire, lorsque parut Séjan qui, manifestant une joie éclatante à la nouvelle que l'empereur triomphait dans le même jour de tous ses ennemis du dehors et de l'intérieur, ordonna les apprêts d'une fête brillante pour célébrer cette double victoire. A sa parole, s'élève, comme par magie, un arc de triomphe; des guirlandes de myrtes et de roses

suspendent les couronnes de lauriers, et des voix harmonieuses, accompagnées d'une touchante symphonie, chantent la gloire du prince et le bonheur de l'Empire. Le front de Tibère s'éclaircit à cet appareil de flatterie. Tant la louange a de charmes! tant la plus grossière est habile à fasciner l'œil le plus défiant!

Mon ami, dit-il à Séjan, je reçois avec satisfaction ces marques de votre attachement. Nous avons un autre heureux évènement à célébrer. Voilà un jeune homme amené par notre philosophe, digne sans doute de son estime et de la nôtre. Vous voyez à sa figure qu'il est du sang d'Apollon; il faut le faire souper en famille.

Séjan haïssait Nerva autant qu'un méchant peut haïr un homme de bien. Mais adroit courtisan et savant émule de Tibère, jamais sa bouche n'exprimait mieux l'amitié que lorsque son cœur était dévoré de rage. Il parut en conséquence se prêter au desir de l'empereur avec autant de satisfaction qu'il en ressentait de chagrin. Le festin fut ordonné suivant ses vues; les philosophes, les littérateurs, les beaux-esprits de la Grèce et de Rome qui avaient accompagné le prince dans sa retraite, y furent invités en son nom.

Au commencement du repas, l'empereur fut gai, et s'efforça de n'être pas caustique. On parla successivement philosophie, beaux-arts, politique. Il fut démontré que le peuple qui, en philosophie n'avait pro-

duit que Cicéron, en poésie que Virgile, en sculpture, en peinture personne, était infiniment au-dessous de la nation qui avait enfanté les Platon, les Aristote, les Pythagore, les Homère, les Sophocle, les Thucydide, les Phydias, les Praxitelle et les Tymothée. Quant à la politique...ah! s'écria Tibère, ceci me regarde. Avouez que vos Grecs n'étaient que des enfans dans cette science; il y a peu d'années, les Romains eux-mêmes n'y avaient pas fait de grands progrès. Mais à quel point de perfection elle est maintenant élevée! Nul peuple, dans les annales du monde, n'a pu s'énorgueillir d'un gouvernement qui, comme celui du peuple romain, assure son bonheur sur des bases aussi simples et aussi solides. — Prince, dit Zénon, si j'osais dire mon avis. — Parlez, parlez librement, mon cher Athénien; le prince n'est pas ici; c'est votre égal et votre ami qui vous écoute. — Eh bien! reprit Zénon, je vais donc m'expliquer franchement. Je soutiens que les Athéniens, de votre aveu si supérieurs en tout le reste, l'ont été également en politique; je soutiens que le plus juste, le plus heureux, le meilleur de tous les gouvernemens n'est pas le vôtre, mais... A ces mots un frémissement d'indignation se fit entendre dans l'assemblée; Zénon s'arrêta les yeux fixés sur Tibère qui, concentrant sa fureur, lui ordonna d'un regard souriant de continuer. Le philosophe grec, dupe comme tous les philosophes, du visage des courtisans, mais cependant intimidé par le murmure improbateur,

reprit avec vivacité : les dieux me gardent, Tibère, de comparer votre administration ; elle est au-dessus de tous les rapprochemens comme celui qui l'exerce : mais je me suis cru permis, d'après votre propre autorisation, de parler avec franchise du principe fondamental des gouvernemens, et j'ai pensé que celui des Romains..... était mauvais, interrompit l'empereur en riant : continuez, encore une fois ; votre franchise me plaît et m'honore. Eh bien ! vous donneriez donc la préférence au gouvernement des Athéniens ? Oui, dit Zénon, entièrement rassuré par les derniers mots de Tibère ; n'est-il pas vrai, prince, que la loi la plus douce qui puisse régir un citoyen, est celle qu'il fait lui-même ; que le gouvernement le plus juste est celui où tous les individus, dans quelque classe qu'ils soient nés, peuvent prétendre à remplir les premières places, s'ils en sont dignes par leur mérite ; le plus heureux, celui où les propriétés sont le plus également réparties ; où l'or n'est pas prodigué au citoyen le plus futile ou le plus dangereux, où il est le prix du travail, où tous les hommes, en un mot, sont comme une seule famille d'amis et de frères ? N'est-ce pas seulement dans un pareil gouvernement que l'homme peut développer tous les avantages dont la nature l'a favorisé ? N'est-ce pas là que naissent en foule les grands guerriers, les grands orateurs, les profonds philosophes, les poètes sublimes ? Qu'une petite république triomphe des nombreuses armées du roi des rois, éclaire

le monde de son génie, l'étonne de son courage, et l'honore par ses vertus ? Dans quel autre pays trouvera-t-on des Solon, des Themistocle, des Epaminondas.... Ajoutez, mon cher Zénon, interrompit Tibère, et des Aristides pour être ostracisés ; des Phocion et des Socrate pour boire la ciguë. — Ah! Socrate, s'écria Zénon, quel modèle de sagesse, de lumière et de bonté ! Quelle vie! quelle mort sublime! Un tel homme suffit pour illustrer à jamais le pays qui l'a produit.

TIBÈRE.

Jeune homme, il est fort beau de s'enthousiasmer pour la vertu ; il faut avouer cependant que votre Socrate a été trop loin : il n'est aucun gouvernement qui souffrit qu'on insultât à ses dieux et à ses lois.

JÉSUS.

Prince, vous le savez comme moi, la croyance de l'immortalité de l'ame est une des premières bases du gouvernement ; celle d'un Dieu, scrutateur de toutes nos pensées et de toutes nos actions, rénumérateur des bonnes, et vengeur des autres, ne serait-elle pas également une croyance précieuse, capable de consoler la vertu souffrante, et d'intimider le vice fortuné ? L'idée d'un Créateur tout-puissant qui, aussitôt après la dissolution du corps, demande compte à son guide spirituel et impérissable, de la manière dont il l'a conduit

sur la terre, ne vaudrait-elle pas mieux, pour le frein des peuples, que cette foule de divinités subalternes qui font rire jusqu'à leurs propres ministres ? et n'est-ce pas pour avoir voulu répandre cette idée, que Socrate a été assassiné ? En quoi donc était-il répréhensible ?

TIBÈRE.

Dans tout Etat où la constitution religieuse a pris racine, et fait corps avec la constitution civile, on produit toujours un très-grand mal en l'arrachant pour y substituer une autre, même meilleure. Or, en rabattant les trois quarts des louanges que Zénon vient de prodiguer aux Athéniens, il en reste encore assez pour prouver qu'ils avaient tout ce qu'il faut en principes théogoniques pour être heureux ; ainsi Socrate est, à mes yeux, tout au moins un étourdi ; son indiscrète doctrine ne méritait pas la mort, j'en conviens ; mais à la place de l'aréopage, je l'aurais condamné à une longue détention. Caton me paraît très-louable, par la même raison, d'avoir voulu expulser de Rome les philosophes députés de la Grèce, qui essayèrent dans leur harangue d'introduire une morale et un culte nouveaux.

JÉSUS.

Ainsi, prince, vous repousseriez la vérité de vos Etats ?

TIBÈRE.

Sans doute ; s'il était démontré que le prétendu

mensonge qui y régnât les rendît heureux ; mais il est tel pays où je l'appellerais de toutes mes forces, si j'en étais le souverain ; et par exemple le vôtre, mon cher Nazaréen.... (Ici, tous les courtisans sourirent en regardant Jésus d'un air moqueur.)

JÉSUS.

Ce n'est pas, ce me semble, faire l'éloge de tel autre pays que de dire qu'il ne se concilie pas avec les lumières du peuple : la nature ne reconnaît pas de hiérarchie dans la raison ; elle en a également doté tous les hommes.

TIBÈRE.

Ainsi vous croyez à la raison du peuple.

JÉSUS.

Et vous, prince, pensez-vous que le peuple soit né pour obéir servilement au gouvernement et aux lois ? ne faut-il pas encore les lui faire aimer ? Concevez-vous que le pouvoir paternel puisse exister sans attachement ? que les pères, que les enfans soient heureux s'ils ne s'aiment réciproquement ? N'est-ce pas cet amour qui tempère l'autorité dans le chef, qui rend l'obéissance facile dans les enfans ? Et l'administration d'un Empire est-elle autre chose que celle d'une grande famille ? C'est ainsi que les sages Egyptiens l'avaient conçu. Les rois étaient en Egypte les véritables pères de leurs sujets ; leur principale occupation

n'était pas de faire exécuter les lois, c'était le soin des tribunaux, mais de les faire aimer; ils visitaient souvent leur nombreuse famille. Lorsque quelque honnête citoyen de l'Empire avait éprouvé quelque grande affliction, l'empereur ne manquait pas d'aller le voir lui-même, ou d'y envoyer tout au moins quelqu'un de ses officiers. Après la mort du monarque, sa mémoire comparaissait devant un tribunal qui avait pour juges tous les citoyens de l'Etat.

Un jour, le peuple s'étant assemblé pour un pareil examen, les pontifes, chargés spécialement de recueillir tous les traits de la vie des rois, nomment un d'entre eux pour faire la lecture publique de celle du défunt; il résultait de cet ouvrage que le prince avait été sage, prudent, économe, ami des bonnes mœurs et de la vertu, qu'il avait toujours honoré le mérite, méprisé la flatterie, et puni le crime. A tous ces titres, Menès allait être inscrit sur la grande pyramide, dans la première classe des rois de l'Egypte, lorsqu'un vieillard éleva la voix.

Peuples, dit-il, je conviens avec les ministres de nos dieux que Menès gouverna ses sujets en monarque éclairé, mais je nie qu'il en fut le père. Je perdis dans le même jour ma femme et mon fils unique; tout le monde accourut mêler ses larmes aux miennes; le roi fut le seul qui ne me donna aucun témoignage d'intérêt. Cette plainte fut suivie de plusieurs autres dans le même genre; tous s'accordèrent sur le pro-

dence et les lumières de Menès, mais tous lui refusèrent l'aimable sensibilité qui identifie le monarque avec le berger, le pauvre avec le riche, l'infortuné avec l'homme heureux. Le jugement fut rendu d'après ces témoignages, qui furent vérifiés et constatés; et en conséquence le roi Menès fut placé seulement dans la seconde classe.

TIBÈRE.

C'était une belle chose que cette sagesse des Egyptiens, qui était alors la philosophie par excellence; mais je vous avoue, mon bel ami, que si j'avais une province à punir, c'est à quelqu'un de vos philosophes que j'en confierais l'administration, et certes la punition serait assez rigoureuse.

MACRIN.

Ah! jamais l'Empire romain a-t-il été plus florissant? jamais le peuple a-t-il été plus heureux que depuis le moment où Tibère a succédé au second des Césars?

SÉJAN.

Après douze années de prospérité, c'est précisément aujourd'hui l'anniversaire de cette glorieuse époque. Permettrez-vous, prince, une libation à Jupiter conservateur?

TOUS LES COURTISANS.

A Jupiter conservateur!

(des esclaves remplissent les coupes.)

TIBÈRE.

Ce qui rend peut-être cette époque précieuse au peuple romain, c'est que, durant les douze années qui la précèdent, il n'a été chargé d'aucun nouvel impôt, que les guerres inévitables que la république a soutenues ont été loin de son sein, que toutes ont été terminées avec succès, qu'il n'est arrivé aucune de ces divisions intestines, si funestes et si honteuses, où les frères aient pris les armes contre leurs frères, les pères contre leurs enfans, les amis contre les amis, que l'union la plus intime a constamment régné entre tous les citoyens.

UN DES COURTISANS.

A la fortune de César!

SÉJAN.

A la prudence de César!

TIBÈRE.

Mais ce qui me console sur-tout dans mes peines, ce qui m'aide à supporter le terrible fardeau qu'on m'a forcé d'accepter, c'est que le sang du peuple romain n'a jamais coulé pour mes querelles particulières, et que dans la guerre avec les barbares, je l'ai toujours précieusement ménagé. J'en ai terminé plusieurs, en affaiblissant l'ennemi, non par des batailles, mais par

la division semée dans son sein. Je n'ai cessé de recommander cette conduite à tous les généraux. Germanicus lui-même s'est exposé à mes reproches, pour n'avoir pas suivi mes principes autant qu'il l'aurait pu. La vie d'un Romain était à mes yeux au-dessus de toutes les victoires.

TOUS LES COURTISANS.

A l'humanité de Tibère!

UN DES COURTISANS.

Prince, vous ne pouvez refuser à vos successeurs le secret de vos principes politiques. Rendez le peuple romain immortel comme vous.

TOUS ENSEMBLE.

Vos principes, seigneur, le secret de vos principes?

TIBÈRE.

Que me demandez-vous? mes amis : n'entendez-vous pas déja la calomnie publier que je n'ai élevé cette question que pour faire mon propre éloge?

SÉJAN.

Que parlez-vous de calomnie, seigneur? N'êtes-vous pas entouré de citoyens dont le sort dépend uniquement de votre gloire, qui ne vivent que d'elle et que pour elle? n'êtes-vous pas d'ailleurs au sein

d'une solitude inaccessible, où rien ne pénètre, d'où rien ne sort sans votre aveu ?

TIBÈRE.

Grâces à vous, mon cher Séjan. J'ai pu faire le bonheur du monde ; mais le mien ne date que du jour où je vis loin de l'œil de l'envie, de l'ennui des sots, et de l'obsession des importuns.

SÉJAN.

Ouvrez donc votre ame à vos vrais amis... Chut. Écoutons. Mais, prince, si nous commencions par faire une libation au dieu de l'éloquence.

TIBÈRE.

J'y consens : à Apollon.

Tout partage de volontés dans l'exercice du pouvoir souverain tend, par une suite de la différence naturelle des esprits, à un déchirement inévitable. Que ce partage résulte de l'aristocratie, de la démocratie, du triumvirat, du décemvirat, l'effet est toujours le même ; division et faiblesse dans le gouvernement, calamités de tout espèce pour les gouvernés. On a demandé quel était le moindre mal pour un peuple, d'avoir pour chefs ou un prince unique, mais méchant, ou plusieurs souverains de caractères mélangés, comme est naturellement la pluralité. Peut-on ne pas voir que dans le dernier cas il y a nécessaire-

ment union, ou rivalité? L'union sera celle de plusieurs tyrannies, au lieu d'une seule; la rivalité produira d'abord le combat des tyrannies entre elles, et ensuite l'oppression terrible de la tyrannie triomphante. Parcourez toutes les Annales du monde depuis l'origine des sociétés; vous verrez par-tout ces principes confirmés par les faits. Vous verrez les grandes monarchies de l'Asie subsister paisiblement pendant plusieurs siècles, et les petites aristocraties de la Grèce, sans cesse déchirées par des convulsions intestines, s'épuiser, et périr de faiblesse au bout d'un petit nombre d'années. Quel croyez-vous a été le temps le plus heureux pour le peuple romain? celui de la république et des querelles perpétuelles entre les patriciens et les plébéiens, ou celui de ses premiers rois, si calme et si doux? Il est donc bien prouvé que l'unité de personnes peut seule produire cette unité de pouvoir si précieuse dans le gouvernement. Mais venons à votre question.

Vous desirez, mes amis, que je vous révèle les motifs secrets de ma conduite politique....

Après la nécessité d'établir cette précieuse unité, le premier soin doit être de la conserver. Mais faudra-t-il attendre, pour punir l'ambitieux qui a le projet de la rompre, qu'il se déclare? Marius ne marchera-t-il contre Sylla que lorsque Sylla aura pris les armes? César laissera-t-il à Pompée le temps de grossir son parti avant de le détruire? Ah! quel torrent de sang ce grand homme eût arrêté dans sa source,

si moins confiant et plus juste, il eût étouffé le germe de l'infâme conspiration dont il est tombé la victime! l'Empire n'eût pas été souillé par l'ambition d'un Antoine, d'un Lépide, l'un le plus crapuleux, l'autre le plus vil des humains. Les noms des meilleurs citoyens n'eussent pas paru sur ces listes fatales, qu'un long règne de clémence et de vertu n'a pu faire encore oublier. Ce sont pourtant les auteurs de ces affreuses calamités dont on a eu l'impudeur de faire l'apothéose. C'est un Brutus, c'est un Cassius que l'on a appelés les derniers des Romains: ce sont bien plutôt les derniers des hommes. Malheureux Crémutius, les dieux ont dû bien se repentir de t'avoir dispensé du génie, lorsqu'ils t'on vu le prostituer à flétrir ce qu'il y a de plus grand, et encenser ce qu'il y a de plus infâme. Tu t'es fais justice; mais la mort que tu t'es donnée était une trop douce punition de ton crime....

Vous pénétrez maintenant, mes amis, une partie de mes secrets. Vous concevez que, recommandant de rechercher le germe des troubles publics, afin de l'étouffer avant qu'il soit éclos, je dois regarder comme bien plus important encore d'en découvrir les auteurs, afin de les rejeter hors du sein de la société avant qu'ils l'aient infectée de leurs attentats. Mais comment reconnaître ces tigres à face humaine? où sont les limiers capables de les éventer, et de les signaler au chef du gouvernement? Oui, je le déclare en présence de l'univers, ce sont ces vigilantes sentinelles, ces

zélés amis de leur pays, que des factieux et des imbécilles se sont efforcés d'avilir; ce sont ces vertueux citoyens qui ont eu le courage de paraître les complices du crime afin de le mieux démasquer, c'est à eux que le peuple romain doit l'heureuse tranquillité dont il jouit depuis quelque temps. Ce sont des délateurs, dit-on. Malheureux égoïste, qui crois avoir rempli tous tes devoirs, parce que tu n'as ni volé ni assassiné! respecte l'amant de sa patrie qui se dévoue pour arrêter le bras qui veut lui percer le sein. Mais un excès de zèle peut égarer; eh! qu'importent, quelques têtes de plus ou de moins? C'est le peuple qui est sacré, c'est lui seul qu'il faut conserver.

SÉJAN.

Sans me flatter, seigneur, c'est toujours ainsi que j'ai pensé et agi. Oui, pour votre intérêt, César, je dénoncerais jusqu'à mon propre père si je le savais coupable.

ATTICUS.

Ah! quelle horreur! Vous renouvelleriez la scène de Vibius. On verrait encore une fois un jeune homme brillant de santé, de luxe et de joie, traîner devant le tribunal du crime son vieux père couvert de haillons, accablé de douleur et d'infirmités! Vous l'entendriez attester les dieux de son innocence, implorer leur vengeance contre un fils barbare; et vous oseriez...

SÉJAN.

Jeune homme, vous êtes en la présence du souverain du monde, du fils d'un demi-dieu, dont la gloire a déja éclipsé celle de son auguste père. Observez ce que nous lui devons tous de dévouement et de respect.

TIBÈRE.

Laissez, mon cher Séjan, je suis charmé de connaître mes amis et mes.... Touchez là, mon cher Atticus; j'aime votre franchise. Buvons ensemble à la vérité.... Je voudrais bien savoir quelle est sur cela l'opinion du sage Nerva?

NERVA.

Je crois, prince, que tel est en effet le malheur de l'humanité et de nos gouvernemens, que les espions y sont nécessaires. Je ne suis ni le censeur ni l'apologiste des nôtres : les espions honnêtes gens, s'il en est de tels, peuvent faire quelque bien; les méchans, un mal incalculable. Quoiqu'il en soit, pour rien au monde, je ne voudrais d'un pareil métier.

SÉJAN.

Je pense entièrement comme Nerva; les coquins gâtent tout ce qu'ils font. Un bon prince ne doit jamais s'en servir.

(Il fait signe à un esclave, et l'on entend aussitôt la voix d'une femme qui chante en s'accompagnant de la lyre.)

TIBÈRE.

Qu'entends-je ? quelle voix divine !

SÉJAN, (à l'oreille de l'empereur.)

Seigneur, c'est cette jeune femme que vous trouvâtes si charmante le jour de ses noces, dont le mari futur fut le même jour accusé, trouvé coupable et condamné. Ne voulait-elle pas aussi mourir avec lui ? Ah ! quelles peines et que de soins pour l'adoucir ! mais enfin la voilà rendue à la raison.

TIBÈRE.

Qu'elle entre, qu'elle paraisse... Cette journée devait être tout entière au plaisir, et je sens....

SÉJAN.

Que ces gens-ci ne sont guères propres à l'inspirer : je m'en doutais bien, seigneur.

TIBÈRE.

Eh bien ! belle Porcia, pourquoi vous dérober si long-temps à l'amour du plus tendre..... Ah ! mon ami, comme elle est changée ! Je ne vois plus dans ses yeux ce feu, cette volupté, qui m'avait embrasé.

SÉJAN.

Mais en effet, seigneur, elle n'est pas reconnaissable. — Voyons si j'aurai été plus heureux dans mes recherches.

(A ces ordres donnés à voix basse, paraissent plusieurs femmes.)

Voici la fille du sénateur Proculus.

NERVA.

Quoi ! le sang des Scipions ?

SÉJAN.

Le père n'est-il pas trop heureux ? Il sert son maître, et il est désigné consul.

TIBÈRE.

Et cette grande blonde ?

SÉJAN.

C'est la femme de cet homme que nous avons fait nommer proconsul en Asie.

TIBÈRE.

A merveille, mon ami ; quelle foule de beautés ! — Du vin, des couronnes de myrte.

ATTICUS.

Quelle horreur ! Tout ce que Rome possède de plus auguste !

JÉSUS.

Fuyons, fuyons, mes amis : l'infamie nous environne.

Nerva, Atticus et Jésus se retirèrent sans que l'empereur s'en aperçût. Ces trois citoyens s'entretinrent ensemble assez avant dans la nuit ; ils se communiquèrent leurs tristes réflexions sur ce qu'ils venaient de voir. Nerva qui avait amené Jésus à la cour de Tibère dans l'espoir de corriger la dépravation du vice par le spectacle de la vertu aimable et heureuse, commençait à se repentir d'une démarche tout au moins infructueuse. Ils étaient séparés depuis une heure, lorsqu'on vint frapper à la porte de l'appartement de Nerva : c'est Vérax, un de ses affranchis, qui lui apprend en gémissant de nouvelles scènes d'horreurs : Atticus et Zénon sont égorgés.

NERVA.

Atticus, un des meilleurs citoyens, l'honneur de nos chevaliers.... Mais vous vous trompez sûrement, Vérax ; Atticus sort à l'instant d'ici.

VÉRAX.

Eh ! c'est à l'instant même aussi qu'il vient d'être massacré.

NERVA.

Et comment ? par qui ? quel est l'exécrable auteur....

VÉRAX.

Tibère, seigneur.

NERVA.

Tibère? quoi ! son protecteur, son ami, qui l'a entraîné avec lui dans cette solitude !

VÉRAX.

Lui-même. Vous avez vu, seigneur, avant de vous retirer, les apprêts de la débauche. Vous savez que la débauche qui plaît à l'empereur est bien éloignée de celle que prêche Epicure, que chante Horace, et qu'inspirent quelquefois l'amour et l'amitié ; mais l'orgie de cette nuit surpassait toutes les autres. Figurez-vous ce que le cynisme a de plus révoltant ; les grossiers plaisirs, les sales jouissances, de plus dégoûtant et de plus abject. Séjan, Macrin, Spontanus, chacun s'évertuait pour découvrir un nouveau moyen d'outrager la nature. Tibère, accablé de ses tristes jouissances, cherche encore à provoquer ses sens éteints par des mets et des vins incendiaires. On applaudit à ses desirs insensés ; il aperçoit, dans son infâme délire, le sophiste Zénon qui était presque aussi ivre que lui : cette vue lui rappelle la dispute qui s'était élevée entre eux au commencement du repas. L'œil étincelant, la bouche écumante, il lui demande s'il persiste encore à déprécier le gouvernement de Rome. L'Athénien répond qu'il en a existé de meilleurs. A ces mots, le prince lui jette son assiette à la tête ; c'en est assez, tous les convives tombent en tumulte sur l'infortuné Zénon ;

ils se disputent l'honneur de lui porter les premiers coups : il expire couvert de sang et de vin.

NERVA.

Et voilà les amis de Tibère ! et l'on me compte aussi parmi ses amis !

VÉRAX.

Ainsi s'est écrié Séjan, ainsi, César, nous purgerons la terre de tous tes ennemis. Où sont-ils ceux qui nous font un crime de chercher, de démasquer les traîtres qui conspirent contre toi ? Oui, nous sommes des délateurs ; oui, n'en doute pas, nous dénoncerions notre propre père s'il en voulait à tes jours. N'est-ce pas Atticus qui prétend .... — Atticus, interrompt Tibère, qu'est-il donc devenu ? Je ne l'aperçois pas. — Je l'ai observé, dit Macrin, il s'est retiré furtivement après l'infâme censure qu'il a osé faire d'un acte de courage et de vertu ; il avait l'air d'un homme honteux d'avoir été démasqué en défendant une cause... qui est peut-être la sienne, acheva Séjan. Je ne sais, continua-t-il, mais je me défie de ces prétendus sages, de ces philosophes au teint pâle, aux yeux creux... — Comme Cassius, s'écria Tibère, Cassius le dernier des Romains ! — Ainsi, ajouta Spontanus, vienne un autre César, et ce ne sera plus Cassius, mais Atticus qui sera le dernier des Romains. — O terreur ! ô crime épouvantable ! reprend Séjan ; et cet autre César,

le voici devant nous ; voici le vainqueur des Germains, le pacificateur du monde, l'amour, le dieu de Rome ; et l'infâme Atticus oserait lever une main coupable sur ce que l'univers a de plus sacré ! Oui, prince, j'en jure ta divinité, je préviendrai cet horrible attentat. — Ah ! trop tard peut-être, s'écria Macrin ; peut-être en ce moment Atticus ... — Qu'il vienne, qu'il paraisse à l'instant, interrompt Tibère. — Aussitôt on court arracher le malheureux Atticus de son lit. A peine il paraît, Tibère, enflammé de colère et de vin, se lève, tire un poignard, veut se précipiter sur lui ; mais égaré par l'ivresse, il ne peut faire un pas, il tombe en rugissant contre Atticus. — A l'instant mille poignards sont levés, et l'infortuné est percé de coups. Ainsi finit cet abominable festin. Pour moi, tandis qu'on porte Tibère dans son lit, qu'une partie des convives s'empresse de lui donner des secours, et que le reste, abruti, est étendu sur le marbre, je suis venu pleurer avec vous la perte de votre ami, et les nouveaux malheurs dont l'Empire est menacé.

NERVA.

Allons, mon cher Vérax, c'en est fait, il faut quitter....

VÉRAX.

Que dites-vous, seigneur? quitter cette île dans un moment où la fuite produirait infailliblement un soupçon, où le soupçon serait un arrêt de mort !

NERVA.

La mort! Eh bien! deux jours, trois jours plus tôt; voilà la seule différence.

VÉRAX.

Vous me faites frémir. Quoi! vous voudriez vous-même mettre fin....

NERVA.

C'est un point résolu. La vie m'est insupportable auprès d'un pareil monstre.

VÉRAX.

Ah! seigneur, qu'allons-nous devenir si vous nous abandonnez?

NERVA.

Tu as raison; et cet aimable, ce vertueux étranger, que mon zèle imprudent a conduit dans la caverne du tigre, il serait affreux de le laisser en proie à sa férocité. Viens; je veux avant tout mettre en sûreté ses jours et ceux de quelques amis.

Ils marchèrent vers l'appartement de Jésus. Le fils de Joseph écouta, si ce n'est sans émotion, du moins sans effroi le récit des cruautés de Tibère; mais il fut révolté à la proposition de prendre la fuite. Nerva s'efforça vainement de vaincre sa résolution : aucun danger personnel n'était capable de l'ébranler.

Tandis qu'ils étaient livrés à cette contestation, accourt un esclave qui annonce à Jésus que César le mande à l'instant. Nerva ne doute pas que ce ne soit une nouvelle victime que réclame sa cruauté. Il se regarde déjà comme le complice de sa mort; il veut l'accompagner, et périr avant lui aux yeux de son bourreau. Mais l'ordre est précis: c'est Jésus seul qui est mandé. L'esclave l'arrache aux bras de son ami, et le conduit dans l'appartement de Tibère.

Le prince était couché; on n'apercevait de sa tête couverte d'emplâtres, que des lèvres livides et des yeux éteints. Il était entouré de courtisans et d'affranchis plongés dans une profonde consternation. Ah! mon cher Nazaréen, dit-il en apprenant que le fils de Joseph était devant lui, j'ai su que vous possédiez de merveilleux secrets; rendez, s'il se peut, la vie au plus malheureux des hommes. Je me meurs, et c'est le moindre de mes tourmens. Qu'ai-je donc fait aux dieux? En prononçant ces mots, il porta la main sur son cœur qu'il semblait vouloir arracher. Rassurez-vous, seigneur, répondit un des courtisans; vous n'avez fait que ce qu'ils auraient fait eux-mêmes; vous êtes toujours l'amour de la terre... Un geste du prince commanda le silence.

Il ne m'appartient pas de juger le remords, dit Jésus: les vôtres doivent être effroyables s'ils sont égaux à vos crimes.

Ce langage inouï à la cour de l'empereur frappa

tous les courtisans d'épouvante. Mais Jésus tranquille et ferme au milieu de ce troupeau d'esclaves tremblans, visita les plaies, et reprit en ces termes :

Je vous rendrai la vie, Tibère, à vous qui venez de l'ôter à deux innocens. N'exigez rien de plus : la demeure du méchant ne peut être la mienne.

L'empereur frémit de colère ; mais comme il avait besoin de celui qui l'outrageait, il fit un violent effort sur lui-même, et s'imposa un silence terrible. A l'aide des remèdes nouveaux et puissans que lui administra Jésus, ses plaies furent en peu de temps cicatrisées. L'empereur était subjugué par l'ascendant d'une bienfaisance et d'un savoir aussi sublimes. Que me demandez-vous pour gage de ma reconnaissance ? dit-il à Jésus. Que vous soyez humain, lui répondit-il. Eh bien ! reprit Tibère, vous allez juger à quel prix je desire que vous soyez satisfait.

Séjan venait de lui apporter à signer la sentence de mort de Pison, qui avait eu autrefois le noble courage de poursuivre, et de faire condamner par le tribunal du préteur un illustre coupable dont Tibère lui-même était le défenseur. Car le prince qui n'avait jamais oublié une injure, ne s'occupait, à Caprée, qu'à rechercher celles qu'il avait reçues dans d'autres temps. Tibère, au lieu de le condamner, signa sa grace, et il ajouta : Je veux désormais trouver autant d'innocens que j'ai trouvé de coupables. — Etes-vous satisfait ? Et vous, prince, répondit Jésus, des-

cendez dans votre cœur ; ne le trouvez-vous pas déjà bien soulagé du poids qui l'oppressait ? voilà l'infaillible effet des bonnes actions. Continuez, seigneur, et je vous garantis l'entière guérison des plaies de l'ame et du corps.

Le fils de Joseph était auprès du malade, lorsqu'il reçut un billet de Nerva qui le priait de passer chez lui sans différer.

Quelle fut la consternation de Jésus, en voyant Nerva le visage défait, le regard sombre, et ses serviteurs plongés dans une profonde douleur !

Je vous ai fait appeler, mon jeune ami, lui dit Nerva en lui tendant la main, pour vous faire mes derniers adieux. Les crimes de Tibère ont empoisonné l'air que je respire ; la vie m'est odieuse ; il porterait la férocité peut-être jusqu'à en souiller les derniers momens. J'aime mieux la quitter, et nous épargner, à lui, un nouveau forfait, à moi, le comble des tourmens. Jésus l'instruisit alors du changement qui venait de se faire dans l'ame du prince. Il le conjura de vivre pour achever de le rendre à la vertu.

Lorsque je vous ai entraîné avec moi dans ce séjour, mon ami, reprit Nerva, j'étais rempli de la même idée. J'espérais, si non changer le naturel du monstre, du moins émousser la pointe acérée de ses griffes. Cet espoir aussi était fondé sur des preuves authentiques, sur des actes de clémence et de bonté constatés. Vous avez vu quelle en a été la suite. Mon ami, César vous

trompe comme il m'a trompé. S'il affecte quelque bonté, c'est qu'il a encore besoin de vous. Soyez bien assuré que dès qu'il pourra s'en passer, il retournera à ses habitudes féroces. Auriez-vous pris le change sur les motifs de son système d'unité dans le gouvernement? n'auriez-vous pas observé que la nécessité prétendue des délateurs, pour maintenir cette unité, n'est qu'un moyen qu'il a imaginé pour se pourvoir de victimes? Il a besoin, comme le tigre, de déchirer et de boire le sang : il ne pourrait vivre sans cela. Je vous en conjure encore une fois, mon ami, hâtez-vous de fuir cet affreux repaire. Ne me laissez pas descendre dans la tombe avec le remords de vous y avoir précipité....

Ils furent interrompus par un message de Tibère : ce prince avait appris la résolution de Nerva, et il envoyait la combattre ; soit qu'il fût sincèrement attaché à ce sénateur, soit plutôt qu'il craignît que la réputation du prince ne fût tachée de la mort volontaire d'un homme qu'on regardait comme son ami.

Nerva répondit par quelques monosyllabes à demi étouffés ; puis il ferma les yeux et parut s'endormir, soit pour que ses derniers momens ne fussent pas troublés, soit qu'il succombât réellement à l'épuisement de l'abstinence.

Vainement Jésus le conjura de vivre ; vainement il s'efforça de le convaincre qu'il n'avait pas le droit de disposer d'un bien qui ne lui avait pas été donné,

mais seulement prêté pour un temps limité. Les principes d'un Romain sur cette matiere étaient trop différens de ceux du Législateur des chrétiens, pour que Nerva pût les adopter, quand il aurait eu toute la force de sa raison; mais déja il entendait à peine, et bientot il tomba du silence de l'épuisement dans le sommeil de l'éternité.

Tibère fit rendre aux restes de Nerva les honneurs les plus éclatans; et tout l'Empire pleura Nerva, excepté son inconsolable ami.

Le service éminent que Jésus venait de rendre à Tibère, et les témoignages de reconnaissance que le prince ne cessait de donner au jeune Nazaréen, jetèrent quelques alarmes dans l'esprit de Séjan : le chef des gardes prétoriennes avait bien un moyen sûr d'écarter le nouveau favori, mais ce moyen pouvait être soupçonné par celui qui en avait si souvent pratiqué de semblables. L'intrigue qu'il employa lui parut aussi efficace et bien moins dangereuse.

Il avait été instruit, dans le temps, de l'accusation contre Jésus portée par le grand-prêtre Céphas; la poursuite en avait été suspendue depuis l'arrivée de Dolabella. Les amis qu'il avait à Rome n'eurent pas de peine à la faire reprendre, en réveillant la haine du pontife. Si le sénat avait été instruit des obligations et des sentimens du prince, il eût été moins prompt à servir la vengeance de Séjan : mais on avait eu soin d'empêcher que la nouvelle en parvînt jusqu'à lui; et

la mort de Nerva avait rompu le seul frein qui pût modérer son dévouement aux passions du redoutable favori de Tibère.

La guérison de César était presqu'achevée lorsque Jésus lui présenta le décret du sénat qui l'appelait en jugement : Tibère parut indigné, quoiqu'il éprouvât peut-être un secret plaisir à être bientôt délivré de la présence d'un bienfaiteur. Si ses forces le lui avaient permis, il aurait été lui-même le défendre au sénat ; mais il voulait envoyer Séjan à sa place. Si j'acceptais votre protection, dit Jésus, ce serait alors qu'on aurait droit de me croire coupable.

TIBÈRE.

Vous m'outragez, cruel !

JÉSUS.

Ce n'est pas mon dessein. Mais si vous vous croyez outragé, prince, vous avez un beau moyen de vous venger : je suis accusé.

TIBÈRE.

Oui, je me vengerai, et de la manière la plus éclatante. Allez ; puisque vous voulez partir, vous en êtes le maître.

SÉJAN.

Prince, qu'ordonnez-vous ?

TIBÈRE.

Qu'on prépare la meilleure de mes galères, et qu'on le débarque en liberté au port d'Ostie. (A un officier.) Vous m'en répondrez sur votre tête.

Un instant après, l'empereur demanda ses tablettes, et quoique se tenant à peine assis sur son lit, il écrivit lui-même au sénat, et fit porter la lettre par un de ses officiers.

Le premier soin du fils de Joseph en arrivant à Rome fut de chercher les amis qu'il y avait laissés, Lazare et son épouse Marie. Lorsqu'ils avaient appris que Jésus allait être jugé, ils étaient à la veille de leur départ, et ils l'avaient suspendu, résolus de partager son sort.

Le jour indiqué pour le jugement étant venu, Jésus se rendit au sénat. Le grand-prêtre Céphas y paraissait triomphant au milieu de ses témoins : à peine eut-il entamé l'accusation, que tous les sénateurs, partageant son indignation, avaient de leurs regards condamné l'accusé. — Je suis innocent, s'écria le jeune étranger. — Quelles sont vos preuves? — Ma conduite depuis que je suis né, et la haine dont m'honorent les méchans. Il en est un dont je vais dévoiler. . . . A ces mots, il fut interrompu par un murmure confus et bruyant. —Ce ne sont pas de vaines paroles, s'écria une voix, ce sont d'autres témoins qu'il faut opposer à ceux-ci. — Des témoins! il n'appartient qu'à ceux qui

savent les faire d'en avoir de toujours prêts sous leurs mains. Les miens sont tous les habitans du lieu où l'on dit que s'est commis le crime. Sénateurs, ordonnez qu'ils viennent, ou faites recueillir leurs dépositions. — Moyen usé, qui ne tend qu'à soustraire le coupable à la punition, par les délais du jugement. Sénateurs, prononcez sans retard. Il s'agit du sort de l'Empire, il s'agit de la vie du prince.... Les juges se levèrent pour aller aux voix.

A l'instant on apporte la lettre de Tibère. Un sénateur la lit à haute voix. L'empereur commençait par déposer dans le sein du sénat la douleur dont il venait d'être accablé en perdant un de ses plus illustres amis. Il ajoutait, que les dieux lui avaient envoyé, pour le consoler d'une si grande perte, un jeune Hébreu nommé Jésus, qui venait de le tirer des portes du tombeau, qu'il chérissait comme son fils, qu'il vénérait comme son sauveur. Ils auraient été sans doute aussi étonnés que lui-même, en apprenant que ce jeune favori du ciel était accusé d'une conspiration contre les jours du prince, lui qui venait de les conserver. Il était persuadé que le sénat ferait retomber sur les accusateurs de l'innocence tout le poids du châtiment qu'ils lui destinaient. Tibère finissait sa lettre en priant le sénat de conférer à Jésus, comme un gage de sa juste reconnaissance, la royauté de la Judée qu'il désirait rétablir en sa faveur.

A peine la lecture de cette lettre est-elle achevée,

que le sénat prononce, par acclamation, que Jésus est innocent, et son accusateur condamné à la mort.

Aussitôt un sénateur vient, au nom de son corps, inviter le jeune client de César à passer, de l'humble siège des accusés, à la place la plus honorable, qui était auprès de celle destinée au prince. Là, chacun s'empressa de lui rendre un hommage de regards timides et respectueux.

L'audience finie, on l'entoure, on le supplie de pardonner l'outrage involontaire qu'on vient de lui faire. Il est conduit, au milieu d'un nombreux cortège de sénateurs, au palais des Césars où est marqué son logement.

Depuis ce jour, sa porte fut assiégée chaque matin par une foule de citoyens, les premiers par leur naissance, leurs richesses ou leurs fonctions, qui venaient lui faire leur cour, et l'inviter à prendre part à des fêtes dont il était le principal objet. Jésus se rendait quelquefois à ces invitations; et quoique ses mœurs fussent aussi pures que celles de la plupart des courtisans étaient dépravées, il n'affectait point d'austerité déplacée.

Souvent aussi il se plaisait à descendre dans les rangs les plus obscurs. Il trouvait par-tout, chez le riche comme chez le pauvre, un caractère féroce réuni à un gout effréné pour le plaisir, la passion de la paresse et des grandes choses, de la débauche et de la gloire. Les conquérans de la terre semblaient attendre

dans la licence d'un camp immense, la conquête d'un autre monde.

Passionnés pour les spectacles, ils préferaient ceux où la guerre présente les plus horribles tableaux. Dans les combats du cirque, c'était ce sexe, par-tout ailleurs si timide et si doux, c'était la jeune vierge parée de toutes les grâces de l'innocence, qui, de son pouce renversé, donnait le signal de la mort; et les spectateurs semblaient aspirer, de leurs lèvres avides, le sang qui jaillissait des veines du malheureux vaincu.

Ils avaient pour eux-mêmes cette féroce insensibilité. Un jour, Jésus étant à un festin chez le président du sénat avec les premiers citoyens de l'Empire, celui-ci reçut, au milieu de la joie générale, une lettre de Tibère qu'il ouvrit et lut à haute voix. Le prince mandait qu'il était étonné que la majesté de son père, outragée par Sabinus, ne fût pas encore vengée. Il entrait dans l'explication de cet outrage, qui consistait en ce que Sabinus avait vendu une maison sans en avoir enlevé auparavant une image d'Auguste qui décorait un des appartemens. Après la lecture de cette lettre, tous les convives ne regardèrent plus qu'avec horreur Sabinus, qui, tout-à-l'heure l'objet de la vénération publique, était assis parmi eux à l'une des places la plus honorable. Ses voisins s'éloignèrent promptement de lui comme s'il eût été subitement frappé d'un mal contagieux. L'infortuné comprit cette sentence muette: il sortit de table. Sa jeune épouse le suivit, baignée

de larmes. Quelques minutes après, un de ses affranchis vint annoncer qu'il s'était enfoncé un poignard dans le sein que son épouse en avait retiré pour le plonger dans le sien, et que tous les deux étaient tombés morts ensemble. Cette nouvelle fut reçue avec indifférence, et sans interrompre l'éloge de Tibère qui avait remplacé celui de Sabinus depuis l'arrivée du message. Ainsi se vérifièrent les dernières paroles de Nerva.

La dissolution des mœurs avait suivi les progrès de cet esprit de servitude. Le mariage n'était plus qu'un nouveau moyen de corruption : il ne durait que le temps des premières jouissances ; souvent une épouse n'attachait le cœur de son inconstant mari que quand, après avoir été répudiée, elle était liée par un autre hymen. Souvent aussi l'on avait vu, dans un souper, le maître de la maison se lever de table, passer dans un cabinet voisin avec une jeune femme dont il était devenu subitement épris, et rentrer quelques temps après, exposant aux yeux, sans éprouver ni exciter de surprise, les marques les moins équivoques de sa lubricité. Tant le plus grand charme de l'amour était méconnu ! tant la dépravation était profonde !

Ainsi, le peuple romain réunissait l'excès du courage et celui de l'abjection. Mais l'un était la suite d'une antique vertu, et l'autre celle d'un nouveau vice.

Jésus reçut des nouvelles de sa mère après un

très-long silence. En lui apprenant la mort de son mari, elle le pressait de revenir près d'elle. Le cœur du bon jeune homme fut pénétré d'attendrissement au souvenir de sa patrie et de sa mère. Les motifs qui l'avaient séparé de ces deux objets chéris ne subsistant plus, il n'aspira qu'à s'y réunir, et à fuir pour jamais une ville où les crimes d'un monstre étaient encensés par un peuple abject, et vraiment fait pour la servitude.

Le sénat s'empressa de confirmer par un décret les honneurs que Tibère décernait à Jésus; et, dans le même jour, il vint en corps le saluer du titre de roi. Mais le jeune Nazaréen refusa cette dignité sans fausse modestie, comme sans vain orgueil. Quelque instance qu'on lui fît, jamais il ne voulut ni en accepter le sceau, ni en revêtir les marques que le sénat lui présenta. Son refus était sincère, et il fut constant. Cependant il ne put empêcher que, dans Rome, on ne s'obstinât à lui rendre les hommages de la souveraineté, et que la renommée n'en instruisît le reste de la terre. Il reçut malgré lui ces vains honneurs jusqu'au retour du courrier, qui porta son refus à Tibère. Le prince, qui n'avait rétabli la royauté de Judée qu'en faveur de Jésus, nomma, pour le remplacer, un gouverneur de Syrie, suivant l'ancien usage. Ce fut Valérius Gratus qui fut honoré de cette dignité.

Un vaisseau fut aussitôt équipé pour porter le nouveau gouverneur dans ses Etats. Jésus s'embarqua

et partit avec lui, ne laissant dans le cœur des Romains d'autre regret que celui de perdre un homme d'esprit, sans vanité, et un ami de l'empereur, sans ambition.

Valérius desirant revoir, chemin faisant, un fils que depuis huit ans il avait envoyé à Athènes pour son éducation, le pilote eut ordre de faire escale dans le port du Pirée. Le gouverneur fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Mais, parmi la foule empressée à lui rendre hommage, ses yeux cherchèrent vainement le philosophe Ariston, à l'école duquel était placé son fils. La fierté romaine combattit quelque temps dans le cœur de Valérius, et fut enfin contrainte de céder à la tendresse paternelle.

Le philosophe discourait tranquillement dans son école lorsque le gouverneur s'y présenta. Soit par hasard, soit à dessein, sa leçon roulait sur l'étude et la connaissance des relations et des intérêts des différens peuples de la terre, sur leurs mœurs, leur caractère, leurs lois, sur les principes qui doivent diriger la conduite de l'envoyé d'une nation chez une autre qui lui a été soumise par la force, quoiqu'elle lui fût, et qu'elle lui soit encore supérieure par le génie. Il ne parut pas s'être aperçu de la présence de l'homme en place, et l'honorable diplomate, confondu parmi les disciples du philosophe, sembla n'être venu que pour prendre une leçon de politique.

La séance finie, Ariston, averti de la visite de Va-

lérius, s'avança vers lui. Il s'excusa de ne l'avoir pas prévenu ; mais il mit dans cette excuse une réserve et une dignité qui semblaient exprimer que s'il rendait un hommage au rang, il en était dû un autre à l'importance de ses fonctions. Il s'aperçut bientôt, à la froideur du Romain, qu'il était loin de penser comme lui ; et changeant alors de langage avec cet esprit flexible, particulier à l'Attique, il devint aussi caressant qu'il avait été avantageux. Le gouverneur finit par trouver le philosophe très-aimable, quoique celui-ci fût peut-être encore plus insultant par ses louanges que par son orgueil : tant les Grecs étaient savans dans l'art de plaire !

Le fils de Valérius accompagna son père à son retour. Durant tout le chemin, il lui parla de son maître : à l'entendre, ce rhéteur possédait toutes les connaissances ; il eût été meilleur capitaine qu'Alexandre, plus profond législateur que Solon, plus habile sculpteur que Phydias, et plus grand peintre que Zeuxis : cependant il n'avait jamais fait la guerre, n'avait été d'aucune administration politique, et ne connaissait pas plus l'usage du ciseau que du pinceau : mais il savait discourir. Valérius reconnut alors que c'était-là l'unique savoir d'Ariston.

Quoique les Grecs fussent assujétis aux Romains, ils se regardaient comme leurs supérieurs par l'esprit et les connaissances. S'ils avaient autrefois combattu avec courage pour leur liberté, ils avaient cultivé avec

plus de succès encore les talens qui leur étaient particuliers ; et ces talens, ainsi que toute la capacité dont la nature les avait doués, ils les dirigeaient principalement vers les douceurs de la vie. Des jours coulés dans le sein de la mollesse, de la joie et des plaisirs, leur paraissaient préférables à une éternité de gloire. Tel était maintenant ce peuple si célèbre. Cependant comme dans les mœurs des peuples, ce qui s'y trouve de bon est ce qui se perd le plus vite, on remarquait qu'en conservant leur gaîté et leur amabilité, les Grecs n'avaient plus cet esprit supérieur qui les distinguait autrefois. Au lieu d'idées, leurs conversations étaient pleines de manières ; leur poésie n'avait plus que de l'emphase, et leurs discours du barreau, brillans de de périodes harmonieuses, étaient vides de sens.

Des hommes aussi frivoles pouvaient bien dérider le front austère de Valérius, mais non lui plaire longtemps. Ce Romain tenait par ses mœurs aux premiers temps de la république ; étranger à son siècle, il vivait avec la mémoire des Cincinnatus, des Caton, des Paul-Emile ; comme ces grands hommes, il ne connaissait d'autres arts que celui de la guerre, n'avait de passion que pour la liberté, et n'était touché que de sa perte ; aussi avait-il un assez grand mépris pour le peuple, qui non-seulement n'avait pas su défendre la sienne, mais qui dans les fers se croyait encore au-dessus de ses maîtres. Il est vrai que ceux-ci rendaient une espèce d'hommage aux vaincus, puisque c'est chez

eux qu'ils avaient puisé leurs lois, qu'ils leur devaient la connaissance des arts, et même de celui de la guerre, dont ils étaient si fiers, qu'ils leur confiaient l'éducation de leurs enfans, et qu'ils s'étaient même imposé l'obligation de savoir leur langue.

Les Athéniens ne faisaient sentir leurs avantages qu'avec cette politesse qui les fait excuser; mais le Romain, plein d'une brusque franchise, proclamait hautement ceux de sa nation.

Cependant on s'empressa de lui donner des fêtes; on joua devant lui les chefs-d'œuvre de Sophocle et d'Euripide; et les Alcibiade, les Aspasie du jour embellirent à l'envi les festins où il fut invité: mais Valérius était distrait, et paraissait insensible à ces plaisirs d'un peuple spirituel et poli. En voyant les combats de Phèdre incestueuse, il ne songeait qu'à ceux des gladiateurs; les voluptueuses chansons d'Anacréon dans une bouche céleste, lui faisaient regretter les hurlemens des bêtes féroces expirant dans le cirque; et tout le charme du sel attique le plus délicat ne valait pas pour lui une bruyante naumachie. Quelques épigrammes dont il ne sentit pas la pointe consolèrent les Athéniens du mauvais goût de leur convive.

Ils furent plus satisfaits de Jésus. Eh! quel est le peuple sur la terre de qui ce jeune étranger n'eût pas été aimé? Est-il un seul homme qui pût le voir sans être attiré par je ne sais quel charme inexprimable? Et, quand on l'avait connu, était-il possible de s'en

séparer ? Il est vrai que les Grecs avaient avec lui plus de rapport qu'aucune autre nation ; c'est aussi parmi eux qu'était né le seul sage qui, dans la suite des temps, pût lui être comparé.

Jésus, suivant sa coutume, parcourut toutes les classes de la société. Il vit encore dans celle des rhéteurs quelques vrais philosophes, parmi les politiques des Périclès, et quelques Alcibiade parmi les gens du monde. Ainsi, dans tous les temps, on aperçoit à la suite du siècle du génie quelques individus qui auraient été capables d'y figurer ; mais le goût du jour est changé, et le modèle est renversé par le temps, faute d'appréciateurs et de soutiens.

Dans tous les pays qu'il avait parcourus, le fils de Marie s'était appliqué à recueillir tout ce qui s'y trouvait d'utile, soit pour les arts et les sciences, soit pour le simple usage de la vie. C'est ici qu'il fit la plus ample moisson. Les Grecs avaient inventé beaucoup de choses, et perfectionné toutes celles qu'ils avaient apprises des autres peuples ; ils n'étaient point avares de leurs connaissances, et Jésus y fut initié aussi complètement qu'il l'avait été chez les Egyptiens.

Si cette voix intérieure et secrète qui parle à tous ceux qui savent la consulter et l'entendre n'eût pas irrévocablement fixé la destinée de Jésus, il eût resté à Athènes. Les bons Arabes avaient eu de grands charmes pour son cœur ; mais son esprit trouvait de plus parmi les Grecs un aliment bien doux, et qui ne croissait point ailleurs.

LIVRE VII.

JÉSUS accompagna Valérius jusqu'au port de Séleucie. Là, ils se séparèrent, le Romain pour remonter par l'Oronte jusqu'à Antioche, siège de son gouvernement, le fils de Joseph pour aller à Joppé, port le plus proche de Jérusalem.

Comme il cherchait un vaisseau pour s'y embarquer, il rencontra Hamilcar, ce Carthaginois qu'il avait arraché au tombeau : il était venu à Séleucie avec une cargaison considérable qu'il avait vendue avec un très-grand bénéfice, en sorte qu'il possédait maintenant une fortune immense ; mais à la veille de retourner en jouir dans sa patrie, il avait appris la mort subite de sa jeune femme, ainsi que de l'enfant qu'elle n'avait eu que le temps de mettre au monde. Cette double perte l'accablait de chagrins, d'autant plus terribles, que jusqu'à ce moment il n'avait connu que la prospérité : l'immensité de ses richesses qui n'avaient plus aucun objet, ne faisait qu'accroître son infortune. Il errait éperdu de désespoir ; la sagesse de Jésus vint luire à ses yeux comme un flambeau salutaire brille à l'œil du voyageur égaré la nuit au milieu des précipices. Rendu une seconde fois à la vie, il ne voulait

plus quitter son bienfaiteur ; il le supplia de le recevoir au nombre de ses disciples. Jésus y ayant consenti, ils s'embarquèrent ensemble sur un vaisseau qui fit voile le lendemain pour Joppé.

C'était la saison des calmes dans ces parages. L'équipage n'étant plus occupé à la manœuvre, avait besoin de distraction. Du moment où Jésus se fit entendre, tous les esprits furent captivés ; ses entretiens variaient suivant les circonstances : tantôt en contemplant, sur la fin d'un beau jour, l'horizon azuré, la tranquillité des mers, le silence imposant de toute la nature, il peignait l'homme de bien au dernier terme de sa carrière, qui va se reposer dans le sein de la Divinité, il sort triomphant des combats de cette courte vie, et rayonnant de l'espoir d'en recevoir bientôt le prix.

Une autre fois, après avoir long-temps considéré, dans le fort d'une grande tempête, la proue du vaisseau qui, docile à la main du pilote habile, glissait obliquement au milieu des vagues irritées en se dérobant avec adresse à leur furie, il s'écria : Voilà l'image du jeune homme que conduit la sagesse ; il poursuit habilement sa carrière au milieu des passions orageuses ; dirigé par une raison éclairée, comme le vaisseau par le gouvernail prudent, il sait profiter de la fougue même de ses sens enflammés pour arriver plus rapidement au but où l'attendent la gloire et le bonheur. Prends-garde, jeune pilote, tourne ta proue contre les vagues impétueuses ou t'abandonner au gré de leur fureur, t'exposerait

ou à être submergé, ou à perdre ta route sans espoir de retour.

Un jour, ajouta Jésus, étant hors de la ville de Memphis, sur le chemin qui mène à Thèbes, je rencontrai un jeune homme couché sur la terre, qui pleurait à chaudes larmes. Je le conjurai de m'ouvrir son cœur; vaincu par mes pressantes prières, voici ce qu'il me dit :

Thèbes est ma patrie, et j'y vivais tendrement aimé d'un père qui accompagnait ses leçons de tant de charmes, que je me réjouissais quelquefois de mes fautes, parce qu'elles m'attiraient de nouvelles marques de son affection.

Cette félicité dura jusqu'au jour où vint s'établir dans le voisinage de notre demeure, une jeune femme avec sa gouvernante. Dès ce moment je ne fus plus ni à mon père, ni à mes amis, ni à moi-même; mes regards constamment fixés sur la belle inconnue m'attirèrent enfin un coup d'œil qui répandit le feu de mon ame sur ma langue glacée. Devenu audacieux autant que j'avais été timide, je déclarai ma passion à mon père, et lui demandai son aveu avec la plus ferme confiance qu'il ne pouvait m'être refusé. Quelle fut ma suprise lorsque je l'entendis me répondre que cette femme ne me convenait pas, et ne serait jamais la mienne! Mon sang bouillonnait dans mes veines; mais je brûlais d'être heureux, et j'appris l'art de déguiser un ressentiment qui pouvait m'en ôter les moyens.

Je tremblais d'être également rebuté d'Elyse (c'était le nom de la jeune personne.) Je ne lui avais encore parlé que des yeux ; mais comme j'étais changé en peu d'instans ! J'entrai précipitamment chez elle ; je lui déclarai tout-à-la-fois et mon amour et le refus de mon père, et le projet que j'avais conçu de fuir son tyrannique pouvoir, et d'aller au loin, sous les auspices du tendre amour, serrer les nœuds du plus tendre hymen. Sa bouche dit non, mais ce mot fut si mollement prononcé, son doux regard me parut tellement le démentir, que mon premier mouvement fut de me jeter à ses pieds, de saisir une de ses mains, de la couvrir de baisers et de larmes. Notre fuite fut fixée au jour suivant.

Le lendemain je m'emparai furtivement de quelques effets précieux qui avaient appartenu à ma mère, et que je crus avoir droit de m'approprier, puisque j'étais son seul héritier. Un bateau nous porta rapidement sur le Nil, loin de l'obstacle qui s'opposait à mon bonheur. Impatient de le légitimer, je fis arrêter au premier village. Mais un prêtre d'Isis m'apprit, à ma grande surprise, que je n'avais pas encore l'âge nécessaire pour me marier sans le consentement de mes parens. Nous nous rembarquâmes aussitôt. Elyse était seule avec moi dans la chambre du bateau. Deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues ; j'y réunis les miennes. En nous tenant ainsi étroitement embrassés, mes yeux s'obscurcirent, mes sens furent

enivrés, ma raison s'égara, et je ne recouvrai mes esprits que pour voir sur le front d'Elyse la rougeur de la honte qui avait remplacé celle de la pudeur.

Le temps, et mon amour éternel comme lui, parvinrent à la consoler, et même à faire succéder des jours de félicité à celui du repentir. Les bijoux que j'avais apportés nous procurèrent les moyens de vivre dans le faste. Elyse l'aimait, et je n'avais d'autres goûts que les siens. Mais nous comptions trop sur la durée de ces moyens : ils furent épuisés avant six mois. Je m'en aperçus le premier ; j'en fis part à Elyse, qui dissimula mal l'humeur que cette nouvelle lui donna : mais cette humeur s'évanouit à l'apparition d'un jeune homme fort riche, dont elle fit connaissance, et qu'elle me présenta. J'accueillis le jeune homme comme un ami ; mais il n'était, lui, que l'ami d'Elyse ; deux jours après il disparut avec elle. C'est hier, et ce jour est précisément celui où il ne me restait plus rien de l'héritage de ma mère. Ainsi, j'ai tout perdu, plus de fortune, plus de maîtresse, plus d'amis, plus de père. De père ! ah ! c'est lui, lui seul qui remplit mon cœur déchiré. Je suis indigne de le revoir ; j'ai trompé son amour, qui n'aurait jamais trompé ma jeunesse. Il avait sans doute découvert l'abîme caché sous les fleurs : en vain sa main prudente a voulu me retenir ; je m'y suis précipité ; je dois y mourir. O qui que vous soyez ! abandonnez un malheureux, dévoué à l'expiation du plus affreux des crimes.

Je parvins, poursuivit Jésus, à le réconcilier avec lui-même, et peu de temps après, avec son père. Il a retrouvé près de lui sa première place et son premier bonheur; et lorsqu'il lui arrive de se souvenir de sa faute et des peines qui l'ont suivie, il se console en observant qu'elles lui ont du moins acquis la preuve de cette éternelle vérité : Qu'un bon père est le meilleur guide que ses enfans aient à suivre pour être heureux.

C'est en répandant ainsi l'agrément et l'instruction que Jésus charma les longues journées du voyage. S'il est permis d'emprunter une image de la fable, il ressemblait à Arion, adoucissant, aux sons de sa lyre, les monstres des mers. Plongé dans l'enchantement, l'équipage s'aperçut à peine qu'il était arrivé à Joppé.

Tandis qu'Hamilcar s'occupait de recueillir le prix des marchandises qu'il avait vendues, et qui devaient lui être payées dans cette ville; que la nouvelle de l'arrivée d'un nouveau roi de la Judée remplissait tous les esprits, et que chacun s'empressait de le chercher pour lui rendre hommage: Jésus s'étant dérobé de la foule, seul, inconnu, se promenait, plongé dans de profondes pensées, tantôt sur le rivage de la mer, tantôt sur les collines qui le bordaient, et d'où l'on découvrait un immense horizon d'azur; et tantôt il paraissait immobile, assis sur la cime des rochers que battaient les vagues mugissantes. Toute sa vie, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'un cours d'études qui

semblait attendre et réclamer quelque grande application. Arrivé en présence de cette longue chaîne de maux qui accablaient sa patrie, son ame généreuse sentait plus que jamais la destination que lui avait marquée la providence. S'il hésitait encore, ce n'était que sur le choix des moyens de réforme. Pour se déterminer avec toute la sagesse qu'exigeait l'importance du sujet, il promena de nouveau ses regards sur ces tristes images.

Il vit d'abord ces écoles de dispute, d'ignorance et de préjugés, les sectes dominantes dans la Judée. Entre ces sectes il distingua celle qui professa la première les grandes vérités si nécessaires à l'harmonie des sociétés, la spiritualité, l'immortalité de l'ame, et le dogme d'une vie future, vérités qui, filtrées au travers des plus grossières impostures, n'étaient parvenues aux Hébreux que souillées d'impurs mélanges. Cette secte, connue sous le nom de secte des pharisiens, était une colonie de l'école de Platon, mais si dégénérée, qu'elle avait oublié jusqu'au nom de ce philosophe. Si les pharisiens professaient encore quelques points de sa doctrine, ils en dénaturaient le plus souvent l'objet et les effets : semblables à ces sauvages insulaires qui recherchent les productions de nos arts sans en connaître l'usage, qui voient du même œil l'horloge la plus précieuse et un collier de verre, et brisent l'instrument utile, pour faire de vains ornemens de ses débris.

Les hautes dignités du sacerdoce, les suprêmes fonc-

tions de l'autorité civile, tout était entre les mains des pharisiens, et leur orgueil n'avait d'égal que l'hypocrisie dont ils couvraient leurs vices.

En opposition à cette secte, était celle des Saducéens, qui, comme l'école d'Epicure, avec laquelle elle n'avait d'ailleurs que ce trait de ressemblance, prescrivait une irréprochable pureté de mœurs, réunie au dogme immoral de l'athéisme. Ainsi, des motifs d'ordre et de politique humaine pouvaient suppléer au frein de la religion dans quelques individus heureusement nés. Mais la foule, incapable d'être retenue par des rênes aussi délicates, se plongeait impunément dans tous les désordres que les lois civiles ne peuvent réprimer ; ce qui fortifiait encore la preuve de cette vérité éternelle : Qu'un peuple sans religion est un peuple de brigands.

Jésus remarqua que, bien différentes des sectes philosophiques, les sectes religieuses sont essentiellement disputantes, et que, parmi ces dernières, il n'en était point d'aussi orgueilleuses que les sectes juives, sans doute, parce que, suivant la parole de Moyse, elles se croyaient descendues d'un peuple, le premier de la terre, l'objet particulier des faveurs célestes, que Dieu n'avait autrefois condamné à la servitude chez des peuples étrangers, qu'il ne soumettait maintenant aux Romains que pour expier ses fautes, et le rendre plus digne d'être ce peuple choisi qui devait un jour étendre son empire sur toute la terre.

De l'image de ce désordre, relatif à la première classe du peuple hébreu, Jésus passa à celui qui régnait dans les derniers rangs. Il y vit la misère et la malpropreté entourées de la nombreuse famille de maux issus de ces deux sources; la laideur de visage, la petitesse, la maigreur, et la difformité dans la taille, le rachitisme, les paralysies, les maladies de peau, variées sous mille formes hideuses et dégoûtantes. Des mêmes sources physiques, découlaient une foule de vices moraux, l'ignorance, le fanatisme, les préjugés grossiers, l'esprit de haine et de discorde. Nul attachement entre les maîtres et les serviteurs, les pères et les enfans, les maris et leurs épouses; aucune douce parole entre les voisins; aucun doux sentiment dans les familles; par-tout les cris de la plainte, et des querelles; les animaux, les productions de la terre, les objets inanimés même, participaient de cette triste dégradation; et pour trouver quelque repos à sa pensée, le voyageur, dans ces contrées désolées, était obligé de se retirer au dedans de lui-même.

Toutes ces différentes calamités, tous les canaux d'où elles découlaient, parurent à Jésus dériver d'une grande et unique source, de la législation de Moyse. Cette législation était peut-être convenable, quinze siècles auparavant, à une horde de brigands féroces qui, n'ayant le sentiment ni de la justice, ni de l'honneur, ne pouvaient fléchir que sous un joug de

A l'égard du peuple, de cette classe de la société incapable de réflexion, et bornée aux seules sensations, le désordre moral y est communément la suite du désordre physique. Ainsi, pour extirper les germes de discorde et de haine, il fallait en aller chercher la racine dans l'organisation viciée par la misère et la malpropreté. Le premier des remèdes, pour les maladies d'un peuple pauvre, habitant un sol embrasé, était le bain. Le nouveau législateur jugea que le meilleur moyen d'étendre cette pratique salutaire était d'en faire une loi religieuse, et il institua le baptême. Ainsi, le bain dans l'eau courante des fleuves dut être prescrit à tout le monde indistinctement; mais pour les personnes attaquées de maladies cutanées à un haut degré de virulence, il pensa qu'il convenait d'adopter les bains minéraux habilement composés, qu'il avait vu employer avec beaucoup de succès en Egypte : les eaux de ces bains furent déposées dans des réservoirs communs, appelés piscines.

A chaque maladie morale, il destina également un remède analogue; à l'ignorance de l'esprit, l'instruction du cœur, la seule, peut-être, qui soit nécessaire au peuple; au fanatisme, l'esprit de tolérance universelle; à l'égoïsme national, qui repoussait tous les autres peuples, la charité pour tous les hommes quelconques; au dogme établi par le code de Moyse, que la persécution était légitime contre les sectateurs des autres religions, cette leçon si sublime : Ne faites

aux autres que ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.

L'esprit de fraternité pour tous les hommes devait, par la suite, rouvrir les canaux de l'industrie et du commerce, fermés dans la Judée depuis si long-temps. Mais en attendant, il était nécessaire de répandre d'abondantes aumônes dans la classe indigente, pour fournir une nourriture salubre, et des vêtemens convenables contre l'intempérie des saisons. Les richesses d'Hamilcar, qui étaient à sa disposition, devaient subvenir à ce besoin.

Enfin, ses persuasives exhortations à la paix, à la concorde, à l'indulgence pour la faiblesse, à la vénération pour la vertu; son exemple, plus puissant encore que ses paroles, adouciraient peu-à-peu ces ames sauvages, et leur inspireraient des mœurs sans lesquelles il n'est pas de bonheur.

Des hommes simples ont écrit qu'il avait accrédité sa mission par des miracles. Quoi! c'est en violant les lois physiques de la nature qu'il aurait procédé au rétablissement de ses lois morales! Le bouleversement de l'univers aurait précédé et garanti le retour à un meilleur ordre de choses! Dieu aurait permis que la succession éternelle des effets aux causes eût été interrompue; et c'est en faveur d'un seul homme qu'il eût permis cette interruption! et de quel homme? de Jésus! de ce mortel si simple, si ennemi de toute espèce de forfanterie! Il a étonné un peuple ignorant par son génie; il s'est fait bénir d'un peuple pervers

par sa bienfaisance : voilà les deux uniques sources de ses prodiges.

O vous qui, dévorés du desir de faire retentir votre nom à l'oreille des hommes, sacrifiez à cette passion les jouissances du luxe, de la jeunesse, de la volupté, de la santé, gardez-vous de peser dans la même balance votre sacrifice et celui de Jésus. Ce n'est pas pour lui, c'est pour le genre humain que le fils de Marie se dévoue, et cependant ce n'est pas des hommes qu'il attend sa récompense : il la trouve dans le bienfait même, qui n'a d'égal que le désintéressement. Son pays, la terre entière lui devra son bonheur, et lui va vivre dans la misère, et mourir dans l'opprobre : il le sait, et il y est résigné.

Son plan arrêté, Jésus se livra, sans différer, à l'exécution, et dès le jour même il guérit plusieurs personnes que l'ophthalmie, si commune dans ce pays, avait entièrement privées de la vue. On cria au miracle ; il eut beau dire que ce qu'il avait fait était tout simple, que si l'on y voyait quelque sujet de gloire, il ne fallait l'attribuer qu'à Dieu seul, qui avait semé sur la terre le germe du bien à côté de celui du mal, et qu'il ne s'agissait que de discerner l'un pour extirper l'autre : malgré cette modeste et juste explication, le peuple s'obstinait à mettre au rang des prodiges les résultats de la science, et à regarder comme un être divin le sage qui la possédait.

Le lendemain de ces premiers actes de bienfaisance,

Pollion, cé Romain qu'il avait connu en Egypte dans le premier voyage qu'il y fit avec sa mère, vint le trouver de grand matin. Mon ami, lui dit-il en l'abordant, vous avez été autrefois mon disciple, je vous conjure de me recevoir aujourd'hui au nombre des vôtres. Je suis au bout de ma stérile carrière, mécontent des autres et de moi-même. Passionné pour la vertu, il me manquait un guide, je l'ai trouvé, et je n'aspire plus qu'à marcher sur vos traces dans la route de la vraie félicité, si recherchée et si peu connue.

Savez-vous, lui répondit Jésus, à quoi vous vous engagez en liant votre destinée à la mienne ? Vous êtes riche, et je ne veux posséder que les biens communs à tous les hommes. Le desir de la louange agite votre ame, et je vais vivre dans l'humilité; vous vous croyez élevé au-dessus de vos semblables, et je ne vois en eux que mes frères.

O mon maître ! répondit Pollion; j'ai bu à longs traits dans la coupe des trompeuses jouissances de la terre, et ma bouche est remplie d'amertume. Avec quel plaisir je vois vos sentimens conformes aux miens ! Il ne me reste qu'un sacrifice à faire, c'est celui de mes biens, ils sont considérables, et je m'en réjouis, parcequ'ils seront désormais le patrimoine des pauvres.

Jésus se mit en marche pour Jérusalem, accompagné de ses deux disciples et d'une foule de peuple

qui chantait ses louanges. A quelque distance, il aperçut sur le grand chemin un train de chars et de chevaux qui s'arrêta devant lui, et l'un des conducteurs s'approcha pour lui demander si Jésus de Nazareth était encore à Joppé. Jésus lui ayant répondu qu'il l'avait devant les yeux, le maître, qui entendit cette réponse, mit aussitôt pied à terre, et se prosterna devant Jésus, en le saluant du titre de roi des Juifs, et le priant de monter dans le char qui lui était envoyé par l'intendant de Jérusalem. Vous vous êtes trompé, mon ami, lui dit Jésus, ainsi que celui qui vous députe vers moi. Rendez ces vains honneurs à qui ils sont dus. Quant à moi, mon royaume n'est pas de ce monde, et mon règne n'est pas arrivé; et ayant aperçu un âne qui était attaché à la porte d'une maison, il dit à l'un de ses disciples d'aller prier le maître de lui prêter sa monture : ce qui lui fut accordé avec empressement.

Ainsi s'achemina vers la capitale de la Judée, porté sur le plus humble des animaux, celui qui devait changer la face de l'univers, soit que cet animal lui parût plus analogue au ministère de douceur et de patience qu'il allait commencer, soit qu'il voulût donner, dans cet exemple, une première leçon de cette humilité qui devait distinguer sa mission de celle de tous les autres réformateurs.

Le refus fait par Jésus des honneurs qu'il avait cru lui devoir, parut si extraordinaire à Ponce Pilate,

c'était le nom de l'intendant de Jérusalem, qu'il imagina que celui qui avait feint de les rejeter était un imposteur qui se faisait faussement passer pour ce Jésus à qui Tibère avait conféré la royauté. La calomnie s'empressa de publier, pour fortifier cette idée, que l'imposteur s'avançait entouré d'une populace sans aveu, dont il voulait sans doute se faire un parti pour usurper ce qu'il avait eu l'air de dédaigner. L'intendant en fut tellement convaincu, qu'il donna l'ordre de l'arrêter à son arrivée.

Cependant l'homme de paix poursuivait sa marche triomphante vers la cité sainte. Une multitude d'habitans sortirent à sa rencontre; ils avaient jonché le chemin d'herbes et de fleurs odoriférantes, et tenant des branches de palmier à la main, ils chantaient : Salut, ô roi de gloire! salut, ô roi fils de David!

Tout-à-coup un homme fend la foule bruyante, et vient annoncer à Jésus que sa mère, qui était à Jérusalem avec une partie de sa famille pour célébrer la Pâques, s'étant rendue aux noces d'un neveu qu'elle chérissait beaucoup, et ayant appris, presqu'en même temps, la nouvelle de son arrivée et celle de l'ordre donné de l'arrêter, était tombée évanouie de frayeur, et que les convives, qui étaient tous ses parens ou ses amis, étaient plongés dans une profonde consternation. A ces mots, Jésus dirigea ses pas vers la demeure du nouvel époux. Sa présence inespérée remplit tous les cœurs d'une joie aussi vive

que l'avait été la douleur dont ils étaient saisis l'instant d'auparavant. Alors un des convives, rapprochant les deux sentimens opposés, s'écria : Que Jésus venait de changer l'eau en vin. Ce mot se répandit bientôt dans toute la ville, et la nouvelle des merveilles opérées par Jésus ayant disposé les esprits à regarder ses plus simples actions comme des prodiges, la métaphore fut prise pour l'expression d'un fait réel, et Jérusalem retentit de la conversion miraculeuse de l'eau en vin, que Jésus venait de faire aux noces de son cousin.

En sortant de cette maison, un garde de Pilate l'arrêta, et le conduisit à son maître.

Qui êtes-vous, lui dit l'intendant ?

JÉSUS.

Pouvez-vous ignorer qui je suis, vous qui m'avez jugé digne des honneurs d'une députation ?

L'INTENDANT.

Ces honneurs, oui, sans doute, je les ai rendus comme je le devais ; mais c'est à Jésus, c'est à l'ami de l'empereur.

JÉSUS.

Je suis ce même Jésus dont vous parlez, mais je ne suis pas l'ami de Tibère.

L'INTENDANT.

Quel blasphême ! vous confirmez de plus en plus

mes soupçons ; pour achever de les vérifier, j'ai voulu voir, avant de vous faire arrêter, si vous viendriez vous présenter chez moi comme doit le faire tout étranger arrivant dans cette ville. Avez-vous seulement osé paraître à mes yeux ?

JÉSUS.

Je ne pensais pas qu'il fallût faire sa cour aux hommes pour être protégé par les lois.

L'INTENDANT.

Des gens tels que vous ne méritent aucune protection, et vous allez. . . . A l'instant entra le grand sacrificateur Caïphe qui, reconnaissant Jésus, le salua par son nom. Alors l'intendant, confus et repentant, s'efforça de s'excuser. Mais Jésus encore plus indigné de la bassesse de Pilate que de son insolence, sortit sans s'arrêter à l'écouter.

Le lendemain, il se rendit au conseil des princes des prêtres et des docteurs de la loi, assemblé sous la présidence de Caïphe.

Pontifes et juges d'Israël, leur dit-il, si la méchanceté qui me chassa de ces murs ne me poursuit pas dans vos cœurs, si l'amour de la patrie qui me ramène vous anime d'un égal desir d'adoucir la misère publique, je viens vous en proposer le moyen. Ministres de Dieu, les lois répriment les mauvaises actions ; mais les mœurs seules peuvent inspirer les bonnes.

Cette législation morale, si puissante, sans laquelle aucune autre n'a de vertu, fait la base de vos devoirs; réunissons notre zèle et nos efforts, pour en perpétuer le triomphe; mais que nos préceptes tirent toute leur force de notre exemple; terrassons l'orgueil à force d'humilité, l'avarice par notre désintéressement, l'ambition des honneurs par notre éloignement des places qui les donnent, les passions et les vices par la modération et la pureté de nos cœurs. Gardons-nous de courir après la louange, mais méritons celle de notre conscience; qu'on ne nous voie les premiers, ni dans les cérémonies, ni dans les festins, mais dans les secours à porter aux infirmes et aux indigens; à l'aspect de la nudité du pauvre, empressons-nous de nous dépouiller de notre manteau, et que le superflu de notre table aille rassasier celui qui meurt de besoin.

O juges d'Israël! rendez un éclatant témoignage de la dignité de votre ministère; imitez ces saints prophètes, modèles de courage et de vertu, qui si souvent sont sortis du fond de leurs déserts pour ramener dans la voie de la justice les peuples égarés. Ils ont exposé la vérité sans crainte et sans faiblesse. La mort fut la récompense de quelques-uns, le reste fut l'objet des outrages et du mépris; mais leur sacrifice a été payé du plus haut prix qui puisse être décerné aux hommes: ils jouissent dans le sein de Dieu même d'une éternelle félicité.

Ce discours fut accueilli diversement, par le peuple

avec la plus vive satisfaction, par les prêtres avec colère de voir leur conduite démasquée, et de ne pouvoir plus être vicieux impunément.

Tandis qu'ils se retiraient pour tenir conseil entre eux, Jésus sortit, et se rendit à sa demeure au bruit des acclamations publiques.

Aussitôt que la mère de Jésus fut instruite de sa démarche et de ses tristes suites, ses inquiétudes redoublèrent. Eh quoi ! dit-elle à son fils, comment, après tant de persécutions, pouvez-vous encore exciter la haine de vos mêmes persécuteurs ? Ah ! croyez-moi, croyez-en mon expérience.... Femme, interrompit Jésus avec une douce fermeté, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?

Cependant ses amis, frappés du même effroi, vinrent le conjurer de sortir d'une ville ingrate, capable de le punir de ses bienfaits. Jésus, à la vue du désordre général et des maux particuliers qui accablaient le peuple de cette cité, résistait à leurs instances, lorsqu'un jeune lévite, nommé Jude, accourut vers lui. Il avait été témoin de l'arrêté pris dans le conseil des prêtres contre la liberté de Jésus ; il était instruit que Pilate avait consenti avec joie à son exécution, et, pénétré du plus ardent attachement pour le fils de Marie, il venait le presser de prévenir, par une prompte fuite, un attentat qui couvrirait la Judée d'une honte éternelle. La seule récompense qu'il demandait était d'être admis au nombre des disciples

de Jésus, et d'accompagner par-tout les pas de ce divin maître.

Jésus, touché de la candeur et de l'affection de ce jeune homme, l'admit parmi ses disciples, et, décidé bien moins par la crainte du danger que par l'espoir d'être utile aux habitans de la Galilée qui l'appelaient chez eux, il sortit de Jérusalem, et prit le chemin de cette province, qui était hors de l'intendance de Pilate.

LIVRE VIII.

Ce concours populaire qui se disperse aussi promptement qu'il s'est formé, quand il est l'effet d'une vaine célébrité, s'attachait de plus en plus à Jésus, à mesure qu'on faisait l'épreuve de sa bienfaisance et de son génie. Parmi tout ce monde il s'en trouvait peu qui n'eût besoin de secours, soit pour l'ame, soit pour le corps; il pénétrait d'un coup-d'œil toutes les espèces d'infirmités, sous quelque forme qu'elles fussent déguisées, et ses remèdes y étaient tellement appropriés, que le succès en était infaillible.

Quelquefois sa marche fut détournée par les pressans besoins de malades qui ne pouvaient venir le trouver.

Ici, ce fut pour un homme attaqué, par intervalles, d'accès de frénésie qui le rendaient furieux. Lorsque Jésus arriva au lieu de sa demeure, qui était une sombre caverne dans un affreux désert près de la mer de Galilée, il venait, dans un des plus violens transports de rage, après avoir brisé les liens dont on l'avait garotté, de forcer un nombreux troupeau de cochons à se précipiter dans la mer. Les conducteurs s'étaient enfuis épouvantés, et personne n'osait

l'approcher. Cependant ses forces étaient épuisées, et il était étendu sur la terre, les yeux sanglans, la poitrine haletante, et la bouche couverte d'écume.

Jésus s'était fait raconter l'histoire de ce cruel mal. Celui qui en était la victime était un jeune homme, d'une force athlétique, qui, en se battant avec un de ses camarades, à la suite d'une orgie, avait reçu un coup de bâton sur la tête, dont, suivant l'apparence, sa raison avait été seule blessée; car depuis ce moment il en avait entièrement perdu l'usage; et périodiquement, deux fois par mois, il était saisi d'accès d'une folie furieuse qui le faisaient croire possédé du démon.

Jésus s'étant approché de lui, examina attentivement la partie frappée : elle s'était enfoncée sous le coup. Il la remit dans son premier état, non sans faire pousser au malade d'affreux hurlemens; mais l'opération finie, celui-ci sembla sortir tout-à-coup d'un rêve. Ne se rappelant aucune de ses folies, il nia obstinément au propriétaire des cochons que ce fût lui qui les eût fait périr. Les soupçons étant alors tombés sur la multitude d'étrangers qui accompagnaient Jésus, et peut-être sur Jésus lui-même, les habitans du lieu le prièrent de se retirer; ce qu'il fit en silence et sans se plaindre, car il était déja préparé à l'ingratitude et à la calomnie.

Il s'écarta encore une autre fois de sa route pour aller au secours d'un lépreux que, conformément à la

loi de Moyse, la société avait rejeté de son sein. Relégué au milieu d'une énorme chaîne de rochers, le malheureux, abandonné de tout le monde, de sa femme, de ses enfans même, soutenait sa misérable vie de racines et de fruits sauvages. L'eau des torrens étanchait sa soif, et une pointe de roche lui servait d'abri pendant la nuit. Lorsque Jésus l'alla visiter, il y avait dix ans qu'il languissait dans cet affreux asyle, et qu'il n'avait vu aucun de ses semblables. Il ne lui restait plus de vêtemens, et son corps décharné, tout couvert d'ulcères, de sanie et de fange, sa figure livide, ses lèvres desséchées, ses yeux éteints, présentaient le spectacle effrayant d'un cadavre qui se lève de son tombeau à moitié dévoré par la mort.

Le peuple qui accompagnait le fils de Marie se tint à l'écart, autant par la crainte du terrible fléau que par la frayeur qu'inspirait sa victime. Jésus approcha seul, suivi d'un peu loin par ses disciples. A cette vue, l'infortuné proscrit, s'imaginant qu'on venait terminer un reste de jours si tristes, et que cependant il chérissait encore, s'enfuit au fond d'un antre profond. La douce voix de Jésus eut peine à le rassurer, et ce ne fut qu'en tremblant qu'il parut à ses yeux.

L'envoyé de la providence commença par lui adresser des paroles de paix et d'amitié; ensuite il le fit mettre dans un bain chaud, composé comme il con-

venait à son mal. Sortant de là, il reçut quelques frictions légères avec un linge de fin lin, et fut enveloppé dans une ample flanelle. Après y avoir transpiré quelque temps, il prit une boisson et des alimens chauds, dont il avait entièrement perdu l'usage.

Ce premier traitement fit naître un sourire sur des lèvres qui, depuis si long-temps, n'avaient exprimé que la douleur et le désespoir. Jésus laissa deux de ses disciples auprès de lui pour continuer les remèdes qu'il prescrivit; ils furent en peu de temps suivis du succès le plus complet; et le malade, délivré de son impureté, rentra dans le sein de la société, et retrouva les doux embrassemens de sa famille et de ses amis.

Plus loin, Jésus fut abordé précipitamment par un homme vêtu de l'habit romain, que poursuivait une troupe furieuse, armée de pierres et de bâtons, et qui, en se jetant à ses pieds, lui cria de lui sauver la vie.

L'homme de Dieu, étendant la main, arrêta la foule égarée, et lui demanda quel était le crime de celui qu'elle poursuivait avec tant de colère. C'est un infidèle, lui répondit-on, un blasphémateur condamné à la mort par la loi de Moyse. Non-seulement, il a vanté devant nous ses dieux étrangers, ses dieux, dit-il, qui ont couvert les Romains de triomphes et de gloire; mais il a osé inviter une femme d'Israël qu'il aimait, à les adopter à la place du Dieu d'Abraham, qui s'opposait à leur union. Laissez, laissez-nous lapider cet impie.

Eh quoi ! s'écria Jésus, avez-vous donc oublié le premier des commandemens de Moyse ? Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et moi j'ajoute, Et votre prochain comme vous-même, parce que ce second précepte est renfermé dans l'autre ; car on ne peut aimer Dieu sans aimer aussi tous les hommes dont il est le père commun. Ne vous souvient-il plus encore qu'il vous est ordonné de respecter l'étranger parce que vous l'avez été vous-mêmes durant votre séjour en Egypte ? Gardez-vous donc de juger les autres, si vous ne voulez être jugé sévèrement vous-mêmes ; et laissez au Tout-puissant le soin de venger sa cause.

Ces mots, prononcés avec l'ascendant d'une ame grande et sublime, produisirent un effet semblable à celui d'une menaçante tempête sur l'esprit des matelots effrayés. Cependant l'étranger, craignant le retour d'une fureur aveugle qui, dans le peuple, est aussi facile à calmer qu'à réveiller, ne voulut plus quitter les pas de Jésus, et fit, depuis ce moment, partie de son cortège.

En passant près de Samarie, il entendit des cris perçans ; il approcha, et reconnut Marie d'Erimanthe, qui, aussitôt qu'elle l'eut aperçu, se jeta à ses pieds, en s'écriant : Ah ! seigneur, mon époux, Lazare, que vous avez tant aimé, est mort ! Jésus lui prend la main, la relève, et marche en silence avec elle vers les murs de Samarie. En entrant dans la maison, il voit Marthe, la sœur de Lazare. Ah ! seigneur, dit-elle,

si vous aviez été ici, mon frère serait encore en vie. O femme! que dites-vous ? interrompit Jésus. Hélas! reprit Marie, mon époux, votre ami sera-t-il donc le seul que vous ne puissiez ressusciter? A ces regrets déchirans, Jésus se sentit vivement attendri, et des larmes coulèrent de ses yeux. Voyez comme il aimait Lazare, dirent quelques voisins accourus au bruit.

Jésus avait en effet aimé tendrement Lazare. Il le pleurait, parce qu'il était homme et sensible; mais il se rendit maître des premiers mouvemens de la nature, parce qu'il était prudent et fort. Alors il interrogea les domestiques sur tout ce qui était relatif à la mort de leur maître. Il comprit par ce qu'ils lui dirent que c'était, ainsi qu'il l'avait soupçonné, une rechute de paralysie dont il l'avait déja vu violemment attaqué. Se tournant donc vers les sœurs éplorées : O femmes ! leur dit-il, cessez de pleurer Lazare; il n'est point mort; il n'est que malade, et je le guérirai. Il y a deux jours qu'il est dans le tombeau, dirent les domestiques, et il parle de le guérir: mais Jésus, sans s'arrêter à leur répondre, leur commanda de le conduire à l'endroit où il avait été déposé. Les femmes le suivirent, tout interdites. Levez la pierre du sépulcre, reprit-il. Il sent déja mauvais, dirent les serviteurs, et vous serez infectés. Faites ce que j'ordonne, répéta-t-il.

La pierre qui fermait le sépulcre étant levée, et les domestiques ayant délié, par son ordre, les mains

et les pieds de Lazare, et ôté le suaire qui couvrait son visage, en se bouchant le nez, de peur, disaient-ils, d'être infectés par la corruption du cadavre; Jésus, du bout d'une pile de différens métaux, rangés suivant un art savant, connu seulement en Egypte, et que Pharès lui avait donnée, toucha les tempes, le diaphragme et les autres parties du corps les plus susceptibles du sentiment nerveux. Aussitôt Lazare donna quelques signes de vie. Jésus répéta le même procédé plusieurs fois, et à chaque fois les mouvemens parurent plus vifs et plus animés. Enfin, il appela Lazare. Lazare, éveillez-vous, et sortez du tombeau. Lazare entendit sa voix, et se leva sur son séant. Miracle! s'écrièrent les serviteurs épouvantés; le mort est ressuscité. Mais Jésus leur mit la main sur la bouche; puis il ordonna de l'enlever du cercueil et de le transporter dans son lit. Et les femmes, bénissant le sauveur d'un frère et d'un époux qu'elles avaient tant pleuré, le suivirent les yeux baignés de larmes plus douces, et saisies de joie, de reconnaissance et de terreur.

Malgré la recommandation de tenir cet évènement secret, le bruit s'en répandit en un instant de tous côtés. Les témoins, attestant que Jésus avait tiré Lazare du sein des morts, bientôt le prodige grossit tellement, qu'on assura que, sans voir le cadavre, il lui avait suffi de dire qu'il se levât du tombeau, et qu'aussitôt il s'était levé, et s'en était retourné chez lui.

Depuis ce moment, ses pas furent assiégés d'une foule de peuple pressée comme les flots de la mer, qui, persuadée que sa voix commandait à la nature, n'implorait qu'un seul mot de sa bouche pour la guérison des malades. Quelques-uns même vinrent réclamer sa puissance en faveur de personnes mortes depuis plusieurs jours : ils s'écriaient : Dites seulement, seigneur, que le mort ressuscite ; et il reviendra parmi les vivans.

Jésus ayant continué son chemin, se trouva vers le soir au pied du Mont-Thabor. Il pria ses disciples et le peuple de se retirer dans le village voisin, tandis qu'il irait passer la nuit sur la montagne. Un docteur de la loi, qui, témoin des guérisons miraculeuses qu'il avait opérées, desirait ardemment apprendre ses secrets, afin de s'en faire un moyen de fortune, s'approcha, et lui dit : Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez. Mais Jésus pénétrant sa pensée à travers son zèle hypocrite, lui répondit : Les renards ont des tannières, et les oiseaux des nids, et le fils de l'homme n'aurait pas où reposer sa tête ! puis il le quitta, et chemina lentement, plongé dans ses pensées, vers le haut de la montagne.

C'est sur le sommet de ces lieux élevés qu'il avait coutume de se retirer dans toutes les circonstances où la méditation doit servir de guide à nos actions. C'est là que ses pensées s'étendaient comme l'horizon, et s'épuraient comme l'air. Après s'être occupé pendant

une grande partie de la nuit des moyens de graver dans les cœurs la morale nouvelle qu'il allait enseigner, il prit quelques heures de sommeil.

L'aurore blanchissante descendait du haut de la montagne, lorsque Jésus s'éveilla. Il descendit avec elle au milieu du parfum des fleurs, et du concert des oiseaux. Son visage était doux et majestueux comme la lumière naissante. Il trouva ses disciples qui venaient à sa rencontre, et le peuple qui l'attendait au bas du Thabor. Il considéra quelque temps cette multitude avec des yeux émus; puis il s'écria :

Heureux les pauvres qui supportent leur indigence avec résignation! heureux ceux qui sont doux et pacifiques, ceux qui ont un cœur pur, altéré de justice et brûlant de charité! heureux enfin ceux que l'iniquité des hommes condamne aux larmes et à l'affliction! j'annonce une autre vie où ils recevront la récompense de leurs peines dans celle-ci. Leur ame céleste s'élèvera du fond de la tombe pour jouir d'une éternelle félicité dans le sein du Dieu qui la forma. Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi et les prophéties; qui n'ont point parlé de ces choses; je viens au contraire les accomplir. Gardez-vous d'écouter les pharisiens et les docteurs qui, perfides observateurs de cette loi, en méconnaissent l'esprit. Ils vous enseignent qu'elle défend de tuer; et moi je vous apprends que tous les hommes sont vos frères, et que le moindre mouvement de colère, la moindre parole de mépris

envers l'un d'eux, sera un crime capital, dénoncé au tribunal du souverain juge. Si donc au moment de consacrer une offrande, vous vous rappelez que votre frère a quelque ressentiment contre vous, déposez-la près de l'autel, et ne revenez la présenter qu'après vous être réconcilié avec lui. Vos docteurs vous disent encore que la loi défend l'adultère; et moi je vous déclare que quiconque arrête sur une femme des yeux brûlans de desirs, a déja commis l'adultère dans son cœur. On n'est tenu, en se séparant de sa femme, ajoutent ces docteurs, qu'à la formalité d'un simple acte de répudiation; mais moi je vous dis que quiconque répudie sa femme sans qu'elle soit adultère, l'expose à le devenir; et que quiconque épouse une femme séparée de son mari, commet pareillement un adultère. Vous garderez votre serment, vous dit-on; et moi, je vous défends de faire aucun serment. Qu'il vous suffise de ces mots : Oui, ou non; cela est, ou cela n'est pas. Vous avez appris qu'il est écrit : Œil pour œil, et dent pour dent; et moi je vous recommande de ne pas même repousser l'outrage et l'injustice. Si l'on vous donne un soufflet, présentez l'autre joue. Si l'on vous dispute votre robe en justice, abandonnez encore votre manteau. Il est écrit enfin : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent; faites du bien à ceux qui vous persécutent; priez pour ceux qui vous calomnient;

donnez à celui qui vous demande ; ne refusez pas à qui veut emprunter ; faites enfin aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent : car voilà la loi et les prophètes ; et c'est ainsi que vous vous rendrez dignes d'avoir pour père celui qui, du haut des cieux, fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchans, et pleuvoir pour les justes comme pour les pervers.

Gardez-vous de mettre vos bonnes œuvres en spectacle devant les hommes ; d'annoncer, au son de la trompette, que vous allez donner l'aumône ; d'affecter, lorsque vous jeûnez, de paraître avec un visage pâle et défait ; de prier aux coins des rues, ou debout au milieu des synagogues : c'est ainsi qu'agissent ces hypocrites, ces faux prophètes, qui semblent des brebis, à les juger par l'extérieur, et qui sont en effet des loups dévorans. Je vous assure que la vaine considération qu'ils recherchent est la seule récompense qu'ils recevront ; mais pour vous, lorsque vous assisterez les pauvres, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. Loin d'affecter la tristesse et l'austérité lorsque vous jeûnerez, ayez soin de parfumer votre tête et de vous vêtir proprement.

Dieu connaît vos besoins avant que vous ouvriez la bouche. Quand vous voudrez le prier, retirez-vous dans le lieu le plus secret de votre maison, et adressez-lui, du fond de l'ame, ces seules paroles : « O père des hommes, que tous vos enfans entendent votre volonté, et bénissent votre puissance ! Accordez à notre

travail la subsistance qui nous est chaque jour nécessaire ; pardonnez-nous nos fautes comme nous pardonnons celles des autres envers nous, et donnez-nous la force de résister à la séduction du mal. »

Ne condamnez personne si vous ne voulez être condamnés vous-mêmes. Eh comment ! avec une taie sur l'œil pourriez-vous apercevoir une paille dans celui de votre frère ? Commencez donc par vous rendre parfaits avant de reprendre les autres de quelque imperfection.

Ne courez point après les richesses périssables de la terre. Pourquoi seriez-vous inquiets sur l'avenir ? L'avenir n'a pas besoin de vous ; il saura bien se pourvoir lui-même. Chaque jour a sa peine qui lui suffit. Recherchez donc uniquement les vrais trésors du ciel qui procurent la paix dans ce monde, et le bonheur dans l'autre.

Il enseignait ainsi, non comme docteur, mais comme investi d'une vraie puissance.

Les différentes contrées de la Syrie soumises aux lois de Moyse étant également infectées de vices et de maladies, on venait de toutes parts implorer la science du moraliste ou celle du médecin. Jésus ne refusait personne, et ne pouvait conséquemment rester long-temps dans le même lieu. Il se rendait de l'autre côté du lac de Tybériade où il était attendu, lorsqu'étant près de l'enceinte de la ville de Corozaïm, il fut abordé par un homme qui le pria de loger dans

sa maison pendant tout le temps qu'il resterait dans cette ville. Jésus ayant accepté son offre, entra avec ses disciples chez cet homme qui se nommait Cosroës, était Persan d'origine, et jouissait d'une grande fortune dans la place de receveur-général des impôts. Les convives du festin hospitalier étaient tous publicains comme le maître. Celui-ci y déploya beaucoup d'esprit et d'instruction, sur-tout dans les connaissances relatives aux différens cultes de la terre. Il avait visité plusieurs pays, uniquement dans le dessein de s'instruire de leurs religions, et de les comparer entr'elles. Si vous n'avez pas gardé la religion de vos pères, lui dit alors un des disciples, celle que vous lui aurez préférée ne l'aura du moins été qu'à bon titre, et par d'incontestables raisons. A cette question, Cosroës leva en silence de timides et honteux regards sur Jésus, qui avait les siens attentivement fixés sur lui. Vous avez entendu, dit le fils de Marie. Nul ne commande à sa croyance; on ne doit pas rougir d'avouer celle que l'on a jugée la meilleure. — Et s'il était un homme de probité qui n'en eût aucune ? repartit le receveur. — Aucune religion? vous ! s'écrièrent les disciples en se levant avec indignation. Mais Jésus, étendant la main, leur ordonna de ne pas condamner sans entendre. Cosroës, rassuré par ces mots, expliqua les motifs de son incrédulité. La vie de tous les prêtres qu'il avait connus, quel que fût l'objet de leur culte, avait été tellement en opposition avec la doctrine qu'ils enseignaient;

le dieu était toujours si terrible, et le ministre si pervers, qu'il aurait cru outrager le Créateur du monde en lui supposant de pareils traits et de tels favoris. Je l'adore de toutes les forces de mon ame, ajouta-t-il; mais je ne lui rends aucun hommage extérieur. Et quelle est votre conduite? lui demanda Jésus. — Seigneur, répondit son hôte, je fais le plus de bien et le moins de mal que je puis. Je donne la moitié de mon revenu aux pauvres, et si je m'aperçois qu'en remplissant les devoirs de ma place j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends sur-le-champ quatre fois autant qu'il a perdu.

Je vous assure, s'écria Jésus sur ce discours, que je n'ai point vu de cœur plus pur dans tout Israël. Le maître de cette maison, quoique publicain, n'en est pas moins enfant d'Abraham; et ce n'est pas sur ses paroles, mais sur ses œuvres, que l'homme sera jugé au dernier jour.

Cosroës, ravi d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si long-temps, une religion humaine et des ministres dignes de la servir, pria Jésus de lui permettre de le suivre: ce qui lui fut accordé.

Dans tous les pays, et chez tous les peuples, le nombre de ceux qui aspirent à la fortune, aux honneurs et aux dignités, surpasse de beaucoup le nombre de ceux qui les méritent. Ainsi, l'on trouve par-tout des gens qui étudient avec plus de soin le secret de paraître dignes des récompenses, que le moyen de l'être

en effet ; de-là, dans un Empire guerrier, la foule des fanfarons de bravoure, celle des charlatans littéraires dans un Etat qui accueille les talens ; de-là aussi la multitude des hypocrites de vertu sous le gouvernement théocratique des Juifs. Ces hypocrites connus sous le nom de pharisiens étaient déja vivement irrités contre Jésus, qui avait commencé à soulever leur masque trompeur, et mis à découvert une partie de leur cœur gangrené. Sa société avec des publicains favorisa leur haine, et servit de prétexte à leurs calomnies. Eh quoi ! disaient-ils, est-ce là cet homme si pur, ce sage si vanté ? il ne se plaît qu'avec d'infâmes exacteurs, l'opprobre et l'horreur de la nation. Que doit-on penser d'un homme qui a de pareils amis, et qui prêche la vertu ?

Les disciples de Jésus étaient inquiets de l'effet de ces bruits semés de tous côtés ; mais l'impression s'en évanouissait aussitôt que l'on considérait son visage auguste et vénérable. Il disait, en se servant du langage du peuple, afin d'en être mieux compris : Est-ce à la couleur de la barrique qu'on juge du vin qui y est renfermé ? Et pareillement est-ce par la profession qu'il exerce, ou par le pays d'où il est, qu'on doit apprécier un homme ? n'est-ce pas plutôt par ses sentimens et par ses actions ? Plût à Dieu que tous ceux qui disent du mal de Cosroës lui ressemblassent !

Cependant, sur ces bruits calomnieux, les compagnons d'un hermite, nommé Jean-Baptiste, qui vi-

vait dans le désert, vinrent lui demander, avec amertume, pourquoi lui et les siens faisaient bonne chère, tandis qu'eux passaient leur vie dans le jeûne et dans la prière ? — Voudriez-vous, leur répondit-il, que les amis de l'époux fussent tristes pendant qu'il est avec eux ? Un temps viendra qu'il leur sera ravi, et qu'ils jeûneront comme vous.

La haine des pharisiens éclata encore sur un autre motif aussi injuste. Un jour de sabbat, qu'après avoir lu l'écriture dans la synagogue il en développait l'esprit, la corde qui suspendait une lampe à la voûte rompit tout-à-coup, et la chute de la lampe, qui était très-pesante, fracassa et démit l'épaule d'un homme. C'était un artisan, père d'une nombreuse famille, et qu'il faisait vivre de son travail. Cet homme poussait des cris douloureux, moins encore du mal qu'il ressentait que de ce que, ne pouvant continuer son travail, ses enfans allaient manquer de pain. Jésus vint à lui sur-le-champ, visita la blessure, la pansa, et lui remit l'épaule. Ensuite il lui dit d'étendre le bras qui était pendant comme mort le long de son corps. L'homme l'étendit, et s'en servit comme avant la contusion. Quel scandale! s'écrièrent les pharisiens. Est-ce qu'il vous est permis de travailler un jour de sabbat? Eh! qui de vous, repartit Jésus, voyant une de ses brebis tombée dans un fossé, ne la retire pas aussitôt, quelque jour que ce soit? Un homme, un père de famille ne vaut-il donc pas une brebis? Le peuple, à ces mots,

se pressant autour de Jésus, témoigna hautement combien il était satisfait de l'action, et indigné du reproche.

Ainsi la méchanceté de ses ennemis tournait à leur propre confusion, et ne servait qu'à étendre et justifier sa célébrité.

Cependant cette célébrité devint si grande, on demandait l'homme de Dieu en tant de lieux divers dans le même temps, qu'il fut obligé de déléguer sa bienfaisance et son pouvoir. Il choisit, à cet effet, parmi les disciples qui le suivaient, douze apôtres, du nombre desquels étaient ceux qu'il s'était déja attachés en cette qualité. C'est à ce petit nombre d'amis distingués par la pureté des mœurs, l'élévation de l'esprit, et la simplicité du cœur, qu'il fit part de toutes ses connaissances morales, ainsi que de ces secrets merveilleux, fruit des découvertes d'une science étrangère, qui passaient pour des miracles aux yeux du peuple hébreu.

Il fallait, pour inspirer la nouvelle doctrine, des hommes pareillement nouveaux, qui missent tout leur bonheur dans cette autre vie qu'ils allaient prêcher, toute leur confiance dans celui qui en distribuait les récompenses et les châtimens, et qui n'appartinssent, en un mot, à l'espèce humaine que par les seuls besoins physiques. Jésus prit donc soin de renouveler tout en eux, jusqu'à leurs noms. Voici ceux qu'il leur donna : Pierre, Jacques, Jean, André, Philippe,

Barthelemi, Thomas, Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, Thadée, Simon et Judas Iscariote.

Vous êtes, leur dit-il, la lumière du monde : dispensez-la aussi libéralement que vous l'avez reçue. Faites voir les aveugles, marcher les boiteux, entendre les sourds, parler les muets. Touchez les cœurs; éclairez les esprits; rétablissez la fraternité parmi les hommes; qu'ils marchent dans les voies de la justice, afin qu'ils soient heureux dans cette vie passagère, afin qu'ils le soient à jamais dans la vie perpétuelle qui suivra celle-ci. Ne portez, dans votre voyage, ni or ni argent, ni même de vêtemens de rechange; car c'est aux hommes à payer la peine que vous prenez pour eux.

Lorsque vous vous arrêterez en quelque lieu, informez-vous d'abord de la demeure d'un homme de bien; entrez-y en souhaitant que la paix y entre avec vous. Si cette demeure est au contraire celle du pervers, la paix que vous y aurez introduite en sortira avec vous. Refuse-t-on dans quelque ville de vous recevoir ou de vous écouter : secouez à la porte la poussière de vos pieds, afin que cela serve de témoignage contre elle.

Mes amis, je vous envoye au milieu des hommes comme des brebis au milieu des loups. Vous aurez beau vous défier de leur malice, vous aurez beau réunir la prudence du serpent à la simplicité de la colombe; ils ont maltraité le maître, ils maltraiteront

les disciples. Ils vous traîneront dans les tribunaux ; vous paraîtrez devant leurs gouverneurs et leurs princes. Ne vous inquiétez pas alors de ce que vous devez dire. Rentrez dans votre conscience : elle vous inspirera, et vous parlerez, dans l'abondance de votre cœur, avec une sagesse et une éloquence qui confondront vos plus fiers ennemis. Qu'auriez vous à craindre de leur fureur ? ils ne peuvent tuer que le corps. Craignez, craignez plutôt celui qui peut précipiter l'ame dans d'éternels tourmens, qui sait le compte des étoiles et le nombre des cheveux de votre tête, sans la permission duquel un passereau ne peut tomber, et qui récompensera jusqu'à un verre d'eau donné par humanité.

Après ce discours, les apôtres ayant partagé entre eux les differentes contrées qu'ils devaient visiter, quelques-uns s'embarquèrent sur le lac de Tybériade, dans le dessein de le traverser, et d'aller vers la Phénicie. Jésus resta seul sur le rivage. La nuit était déja avancée lorsqu'il aperçut à quelque distance, une chaloupe que les vents et les flots jetaient sur la côte, et qui était dans un danger imminent de périr. Aussitôt il entra dans la mer, et marcha à son secours sur le fond des eaux, qui était plat et élevé, de manière que, près de parvenir à l'esquif, tout son corps était hors des flots. Son ombre, projetée par la lune qui venait de se lever derrière lui, le devançait longuement. Les apôtres qui étaient dans la chaloupe, déja

effrayés du péril qu'ils couraient, furent saisis d'une sueur glacée à l'approche du noir fantôme. Jésus les rassura en se nommant. Entré dans le batiment, il s'empare du gouvernail, fait orienter les voiles, et parvient, après plusieurs courses obliques, en se servant du vent contraire, au lieu où l'on desirait aborder. Quel est donc, disaient-ils, émerveillés de la science qui leur était étrangère, quel est cet homme qui commande aux vents et à la mer ? O hommes pusillanimes, repartit Jésus, comment armerez-vous vos frères contre les vrais souffrances, si vous succombez sous de vaines terreurs ? Hommes de ténèbres, comment les instruirez-vous, si vous ignorez ce que sait le dernier des navigateurs ? En leur adressant ces reproches, il leur démontrait cet effet combiné de l'impulsion des vents sur la voile, et de la résistance du fluide sur le vaisseau, qui lui faisait suivre une direction oblique, et parvenir au but projeté. Ainsi le sage instituteur voulait que ceux qu'il avait choisis pour répandre sa doctrine fussent courageux et éclairés sur toutes les branches des sciences et des arts qui peuvent contribuer au bonheur des sociétés.

Jésus s'étant alors séparé de ses disciples, prit la route de Nazareth, sa ville natale, qu'il n'avait pas revue depuis plusieurs années. A quelque distance de ce lieu, il rencontra sur le grand chemin un aveugle qui marchait en tâtonnant de son bâton,

et pleurant à chaudes larmes. — Qu'avez-vous ? qui êtes-vous ? où allez-vous ? — Ils m'ont chassé de leur ville, répondit l'aveugle, parce que je suis étranger, et que j'ai demandé à être conduit vers Jésus afin d'être guéri et de voir la lumière. Je suis maintenant sans asyle et sans pain. — Ils sont plus à plaindre que vous, mon ami, car leurs ténèbres sont plus épaisses que les vôtres. Soyez tranquille ; votre confiance en Jésus sera récompensée. Hélas ! ajouta l'aveugle ; tout le monde le maudit à Nazareth, parce qu'il pense, dit-on, différemment de Moyse. Pour moi, pauvre aveugle, je ne puis voir les effets de l'opinion, mais je sens ceux de la bienfaisance, et tout ce qu'on publie de celle de Jésus me pénètre d'admiration et d'attachement.

Tandis qu'il parlait, Jésus fit un collyre qu'il appliqua sur ses yeux. L'aveugle, soupçonnant la vérité, s'écria : Ah ! seigneur, vous êtes certainement ce même.... Mais Jésus lui mit la main sur la bouche, et lui défendit de parler à personne de ce qui venait de se passer. Suivez-moi seulement, ajouta-t-il en lui mettant un pan de sa robe dans la main, et quand vous serez guéri, allez offrir au temple ce que prescrit la loi de Moyse.

Il faisait nuit lorsqu'ils arrivèrent à Nazareth, ainsi personne ne reconnut Jésus.

De toutes les villes appartenant aux douze Tribus, Nazareth était celle où la superstition était plus grossière, les préjugés plus absurdes, et l'ignorance plus pro-

fonde, et, par une suite naturelle, c'était la ville où il y avait le plus de maladies, de vices et de misère. Aussi, en observant qu'il n'était jamais sorti de prophètes de Nazareth, ajoutait-on qu'il était impossible qu'il en sortît; car l'on sait que dans cette contrée le don des prophéties était comme dans Athènes et dans Rome le don de la poésie et de l'éloquence, la preuve d'un esprit supérieur.

Mais si la moisson était grande, l'ouvrier était bien habile. En peu de temps les malades furent guéris, les ignorans instruits, les malheureux consolés, les pauvres secourus.

Cependant la main qui répandait tant de biens restait cachée, et les merveilles de l'art avaient l'air de miracles à des yeux fascinés par la superstition. Les prêtres, qui formaient une classe si puissante dans la société politique des Juifs, et sur-tout à Nazareth, s'empressèrent de profiter de ces singuliers évènemens pour accroître et fortifier encore leur empire. Ils publièrent que c'était à leurs prières que le ciel avait versé les trésors de sa bienfaisance. Ils se peignaient, dans leurs synagogues, comme des êtres intermédiaires entre l'homme et la divinité, destinés à servir d'interprètes aux besoins de l'un, et de ministres aux bienfaits de l'autre. Témoignez votre reconnaissance, disaient-ils, au dispensateur des graces, et sur-tout au médiateur qui les obtient. La loi vous ordonne la dîme de vos biens; mais croyez-vous acquitter à ce prix les fa-

veurs extraordinaires que vous recevez ? ne devez-vous pas en proportion de ce qui vous est accordé ? et qu'est-ce qu'un peu d'argent auprès de la santé du corps, des lumières de l'esprit, de la tranquillité de l'ame ? Tremblez qu'une sordide avarice, vous rendant indignes des trésors qui vous ont été dispensés, ils ne soient retirés sans retour.

Jésus avait entendu ces discours, dont l'effet était d'accroître encore les maux du peuple. S'étant présenté au prince des prêtres, il demanda et obtint la permission d'expliquer l'Ecriture à la première assemblée des fidèles. Sa figure, sa modestie et sa douceur écartèrent la défiance et les soupçons.

Le jour venu, il se rendit à la synagogue. En ouvrant le livre des Ecritures, il tomba sur ce passage du prophète Isaïe : « L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; il m'a rempli de son onction ; il m'a envoyé prêcher l'évangile aux pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue, proclamer l'année du seigneur et le jour de ses jugemens.

Après avoir lu ces paroles, il ferma le livre, s'assit ; et après s'être recueilli un moment, tout le monde ayant les yeux fixés sur lui, il dit qu'il n'avait pas l'orgueil de croire que ce fût de lui que parlât le prophète ; mais que cependant il se sentait, ainsi que le prophète, appelé à révéler la vérité.

Après cet exorde, il démasqua ces chefs du pou-

voir spirituel qui ne s'occupent que d'intérêts temporels; qui, incapables de bonnes œuvres, s'attribuent celles qu'ils n'ont pas faites pour exiger une rétribution aussi exorbitante qu'illégitime ; qui, contre la volonté divine entendue de toutes les espèces vivantes, divisent l'espèce humaine en deux classes : l'une, faite pour la pauvreté et l'esclavage; l'autre, dans laquelle ils se placent au premier rang, née pour la richesse et le commandement. Malheur, s'écria-t-il, à ces hypocrites, qui prient des yeux et des lèvres, tandis que leur cœur est dévoré d'avarice et d'orgueil; qui recommandent de payer la dîme, et se taisent sur ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice et la miséricorde; qui refusent de toucher du bout du doigt les fardeaux dont ils chargent leurs frères; à qui la clef de la science a été confiée, et qui retiennent le peuple dans une servile ignorance; qui s'attendrissent pour un animal souffrant, et dépouillent sans scrupule la veuve et l'orphelin.

Un pharisien et un publicain, ajouta-t-il, se trouvèrent un jour ensemble au temple. Le pharisien se tenant debout, parlait ainsi à Dieu : « Mon Dieu, je « vous rends graces de ce que je ne suis ni voleur ni « adultère comme sont les autres hommes, et comme « est sur-tout ce publicain. Je jeûne deux fois la se- « maine, et je donne la dîme de tout ce que je pos- « sède. »

Le publicain, retiré dans un coin, n'osait pas lever

les yeux au ciel, et disait en se frappant la poitrine : « O mon Dieu ! ayez pitié de moi, ayez pitié d'un « pauvre pécheur. »

Je vous assure que des deux supplians, c'est celui-ci seul qui fut justifié ; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Il avait à peine achevé, qu'un jeune homme s'élança du fond de la synagogue, en criant : C'est lui, c'est lui ; j'étais aveugle, voici celui qui m'a rendu la vue. A cette exclamation, une foule d'autres s'élèvent presque en même temps de tous les côtés ; l'un s'écrie : J'étais sourd et muet, voici celui qui m'a fait entendre et parler ; l'autre : J'étais paralytique, voici celui qui m'a fait marcher ; celui-ci : Voici celui qui a porté la lumière dans mon esprit et la paix dans mon cœur ; celui-là : Je mourais de faim et de froid, c'est lui qui m'a donné du pain et des vêtemens ; et tous enfin : C'est Jésus, c'est Jésus-Christ.

Jésus descendit précipitamment, et voulut se dérober dans la foule ; mais le peuple le suivit et le retint.

Les docteurs de la loi, étonnés, disaient entr'eux : Est-ce donc-là ce fils de Joseph, le charpentier, dont toute la famille vit parmi nous du travail de ses mains ? D'où lui sont venues sa sagesse et sa science ? Mais, forcés de cacher leur violent dépit sous le voile de l'admiration générale, ils cherchèrent à la tourner en leur faveur ; et s'étant approchés, ils lui parlèrent ainsi avec

une ſente humilité : Moyse a fait vivre nos pères dans le désert, pendant quarante jours, avec la manne du ciel ; à la voix de Samuël, le roi Saül est sorti du tombeau ; et d'un seul mot, Elie a privé, pendant trois ans, la terre de pluie et de rosée. Si vous êtes en effet de la race des prophètes, faites-vous connaître aussi vous par quelque grand prodige, afin que nous vous rendions les hommages qui vous sont dus.

A ces mots perfides, le peuple, épris du merveilleux, se pressa autour de Jésus, dans l'attente du miracle demandé.

O malheureux troupeau, s'écria Jésus, que je vous plains d'être confié à de tels pasteurs! ils demandent à voir un prodige, et leurs yeux sont pour jamais fermés! ils demandent un prophète de leur ville, et ils ne songent pas que c'est pour eux qu'il a été dit, Que nul n'est prophète en son pays! ils citent le témoignage d'Elie, et ils ne savent pas qu'Elie les a confondus en les appelant race adultère et perverse !

Cependant la multitude, privée du spectacle surnaturel dont on avait flatté ses regards avides, se dispersait peu-à-peu, et témoignait son mécontentement par des murmures. Les prêtres s'empressèrent d'enflammer son dépit, et n'eurent pas de peine à y réussir. Bientôt l'objet de l'admiration devint celui de la haine ; et celui qui, l'instant d'auparavant, avait vu à ses pieds tout un peuple comblé de ses bienfaits,

aurait fini par être déchiré des mains de ce même peuple, si, prévoyant ce changement trop commun, il ne fût sorti de leur ville. Il entendit de loin les cris furieux des ingrats, et il les plaignit dans son cœur.

LIVRE IX.

C'ÉTAIT le temps d'une de ces grandes fêtes que, suivant leur religion, les Juifs étaient obligés de solenniser à Jérusalem. Quoique ennemi de toute espèce de superstition, Jésus se garda bien de combattre celle-ci, qui, dans la pensée de Moyse, pouvait avoir un but politique. Ces étaies, nuisibles ou du moins inutiles à tout édifice assis sur de bons fondemens, étaient devenus nécessaires à celui-ci, et ce n'est qu'après avoir élevé le nouveau monument, qu'il convenait d'écarter ce qui faisait partie de l'ancien. Le bienfaiteur de Nazareth dirigea donc sa route vers la cité sainte. Il y trouva ses apôtres de retour de leur mission, et leur demanda ce qu'on pensait de lui et de sa doctrine dans les pays qu'ils venaient de parcourir.

Les princes, répondirent-ils, disent qu'une doctrine qui recommande d'endurer patiemment l'insulte et le mépris n'est propre qu'à faire de mauvais soldats, et doit être bannie de tout gouvernement qui s'occupe de sa conservation. Les insensés! s'écria Jésus, loin de détruire leur puissance, je suis venu la fortifier. Si le précepte du pardon des injures était observé, les hommes seraient unis entr'eux comme des frères

dans une même famille : mais la famille n'a-t-elle pas un chef à qui elle est soumise ? Et n'a-t-il pas été ordonné de rendre à César ce qui est dû à César ? Les prêtres, reprirent les apôtres, se plaignent qu'en introduisant une religion nouvelle, vous êtes venu semer la division dans l'ancienne. Il est bien vrai, répondit Jésus, que si tous les hommes adoraient Dieu en esprit et en vérité, la division s'introduirait, non pas parmi les fidèles qui n'auraient tous qu'une seule et même opinion, mais parmi les prêtres qui combattraient pour leur intérêt temporel, dont la source serait désormais tarie. Enfin le peuple, ajoutèrent les apôtres, le peuple aime votre morale parce qu'elle le console. Je n'ai fait, dit Jésus, que lui donner le moyen de supporter les maux dont les hommes en pouvoir l'ont par-tout accablé.

Mais vous, mes amis, que pensez-vous de moi et de ma doctrine ? Ah ! seigneur, répondirent les apôtres, que vous êtes véritablement le sauveur du monde. Nous avons employé, avec un succès constant, les connaissances que vous nous avez révélées. Les muets ont parlé, les aveugles ont vu, les sourds ont entendu ; et, soutenus par vos leçons, nous avons goûté le bonheur dans le sein des plus cruelles afflictions. Ce n'est encore là, reprit Jésus, que le commencement de la carrière. Songez que vous vous êtes dévoués au plus dangereux de tous les métiers, celui de faire du bien aux hommes : ils vous le pardonneront difficilement.

Quelques-uns d'entre vous parviendront à un âge avancé; ils se réchaufferont alors, non pas comme fit David avec une jeune Sulamite qui ne lui donna que des regrets sur le passé, mais avec le souvenir des bonnes actions, qui est pour la vieillesse ce que les passions sont pour le jeune âge. Pour moi, qui ai démasqué l'hypocrisie et signalé le fanatisme, je ne puis me flatter d'un long voyage; mais qu'importe, au moment de périr, que le vaisseau se soit brisé en pleine mer, ou dans le port? Je serai suffisamment consolé si je laisse après moi quelques regrets dans le cœur des gens de bien, et quelque satisfaction dans celui des méchans.

Tandis qu'il s'entretenait sur ce triste sujet, un pharisien des plus riches de la ville, nommé Simon, guidé par la vanité d'avoir chez lui un homme célèbre, vint l'inviter d'être d'un grand festin qu'il donnait ce jour même; ce qu'il accepta.

La table était entourée d'hommes distingués par leur opulence, de femmes brillantes de luxe et de beauté. Les parfums les plus exquis s'exhalaient de leurs vêtemens. Jésus arrivant d'un long voyage, fait à pied, suivant sa coutume, se montrait au milieu de ces superbes convives qu'une robe poudreuse et des cheveux négligés. Tout le monde s'étant placé, il s'assit modestement au bout de la table. Une anecdote scandaleuse du jour, racontée par quelqu'un de la société, servit de texte à la conversation qui roula sur les femmes, et dans laquelle elles furent peu ménagées.

Jésus fut le seul qui prit la défense de ce sexe aimable et bon, qui doit ses vertus à la nature, et la plupart de ses défauts aux hommes. Il le fit avec un tel succès, que bientôt sa place, qui était la dernière, fixa tous les regards, et devint la plus honorable. Les hommes se demandaient où cet obscur étranger s'était instruit de tant de choses si différentes. Les femmes le contemplaient, et rougissaient. Une d'elles, remarquable par sa touchante candeur, parut sur-tout agitée d'un sentiment extraordinaire; elle avait peine à retenir ses sanglots. Enfin, une de ses suivantes, à qui elle avait donné un ordre secret, étant revenue avec un vase de parfum à la main, elle le prit, se leva, et étant allé se jeter aux pieds de Jésus, elle les arrosa de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les baisa, et y répandit des flots du parfum. Cette action singulière fut expliquée avec assez de vraisemblance, et comme un aveu tacite de quelque faiblesse, et comme un témoignage de reconnaissance pour son défenseur. Le soupçon se tourna en certitude lorsqu'un des convives, jeune indiscret, essaya, en rougissant, de le détruire et de la justifier. Eh quoi! dit tout bas le maître de la maison, si cependant cet homme était vraiment prophète, aurait-il permis que cette femme l'eût touché? n'aurait-il pas su qu'elle avait eu une mauvaise conduite? Mais Jésus, pénétrant sa pensée, lui dit: Simon, j'ai une question à vous proposer. Un créancier avait deux débiteurs, l'un, de trois talens, l'autre, de cinquante dragmes;

comme ils n'avaient pas de quoi s'acquitter, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux fut obligé à plus de reconnaissance ? Il me semble, répondit Simon, que ce fut celui qui devait davantage. Jésus lui dit : Vous avez fort bien jugé ; et se tournant vers la femme, il ajouta : Je suis entré dans votre maison ; et vous ne m'avez point lavé les pieds ; elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes, et essuyés avec ses cheveux ; vous ne m'avez point embrassé, et elle n'a cessé de les baiser ; enfin, elle les a baignés de parfums, tandis que vous n'avez pas même répandu d'huile sur ma tête. Aussi je déclare que ses péchés lui sont remis, parce qu'elles les a beaucoup pleurés, et qu'elle a beaucoup aimé ; et il dit à la femme : Femme, votre repentir vous a sauvée ; allez en paix.

Ceux qui étaient à table avec lui disaient entr'eux : Quel est donc cet homme-ci qui prétend effacer jusqu'à la trace du péché ?

Le lendemain, d'autres pharisiens, instruits de ce qui s'était passé, et voulant lui tendre un piége, l'abordèrent dans la rue, et lui demandèrent s'il était permis à un homme de répudier sa femme. Il leur répondit : N'avez-vous pas lu que celui qui forma l'homme au commencement des choses, forma de lui la femme, et qu'il dit : L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils ne feront ensemble qu'une même chair. Ce que Dieu a joint ainsi, l'homme ne doit pas le séparer. Pourquoi donc, reprirent-ils,

Moyse n'a-t-il soumis la répudiation qu'à la formalité d'un simple acte public ? Moyse, répondit-il, n'a permis à vos pères de se séparer de leur femme qu'à cause de la dureté de leur cœur; mais cela n'était pas ainsi avant lui; et je vous déclare que quiconque se sépare de sa femme sans cause d'adultère, et qui même, lorsqu'il s'en est séparé pour cette cause, en épouse une autre de son vivant, commet un crime; et que quiconque épouse une femme séparée de son mari, commet pareillement un crime.

Tous ces traits circulaient de bouche en bouche, et augmentaient chaque jour le nombre de ses partisans; car si quelques individus ont le goût de la licence, le peuple a l'instinct des lois austères, parce qu'elles sont le soutien de l'ordre et des mœurs, sans lesquels il n'est bientot plus de société. Les chefs du sacerdoce, les seules personnes puissantes dans Israël, étaient furieux de se voir éclipsés par le plus simple des hommes; et ils cherchaient tous les moyens de le perdre. Ils ne pouvaient le reprendre ni sur ses mœurs, qui étaient d'une pureté angélique, ni sur le fond de sa morale, la même que celle qui avait été dictée autrefois par Dieu même; mais ils l'accusèrent de négliger plusieurs de ces usages, d'autant plus révérés qu'ils sont plus futiles, qui s'étaient introduits dans la religion primitive par une suite de cette dégradation qui s'attache à tous les ouvrages des hommes, et entre autres celui de se laver les mains avant le repas. Ils

joignirent à ces crimes avérés quelques autres un peu plus graves, qui ne l'étaient pas, et qu'ils lui avaient déja reprochés, comme de ne pas observer le repos les jours de sabbat, ni le jeûne les jours d'abstinence. Tous ces griefs devinrent le texte d'une dénonciation qu'ils portèrent contre lui au grand-conseil.

Jésus parut, au jour indiqué, avec une confiance digne de sa cause. Il dit que la religion était un traité d'alliance entre Dieu et l'homme, dont les conditions étaient, d'un côté, la pratique des vertus, de l'autre le bonheur; que ces vertus étaient relatives aux deux substances, spirituelle et matérielle, dont l'homme est composé; que les premières, les seules vraiment importantes, étaient l'humanité, la justice, la miséricorde; que les autres, uniquement relatives au corps de l'homme, n'étaient que des principes de santé, et, qu'à cet égard, tout ce qui était inutile devait être rejeté comme nuisible. Ainsi, ajouta-t-il, l'abstinence est par-tout un moyen de prévenir, et souvent de guérir les maladies; et le repos, un principe de conservation, même pour les animaux associés aux travaux de l'homme. Loin de combattre ces deux préceptes, je les ai appuyés, je n'en ai retranché que l'abus. Quant à l'ablution avant le repas, et aux autres pratiques semblables, ce sont des plantes parasites qui n'ont de racine que dans le préjugé, et ne portent que des fruits insipides et sans vertu. Et je suppose que Dieu lui-même descendît sur la terre, et se re-

vêtît d'une forme humaine, non plus pour parler aux hommes, mais pour leur présenter un modele à suivre, pensez-vous qu'il composât ce modèle de misérables puérilités ? Eh bien! ce n'est point une supposition ; ce Dieu que j'invoque, il est ici, au milieu de vous; il vous parle par ma bouche, il vous déclare... A ces mots, les valets du grand-prêtre et des pontifes prirent, au signal de leurs maîtres, des pierres pour les lui jeter. J'ai fait, reprit Jésus, plusieurs bonnes actions à vos yeux : pour laquelle me lapidez-vous ? C'est de vos blasphêmes, répondirent les docteurs, que le peuple veut vous punir, et parce que, n'étant qu'un homme, vous osez dire que vous êtes Dieu. N'avez-vous pas entendu plusieurs fois de ma bouche, répliqua-t-il, qu'il n'y a qu'un seul Dieu ? Mais il a été dit aux puissans de ce monde, tels que vous, Qu'ils étaient des dieux ; et aux pauvres gens de bien comme moi, qu'il ne leur serait rendu justice que dans l'autre vie ? Croyez-vous que j'envie vos jouissances ? que j'aspire aussi, moi, à être assis aux premières places, à être salué dans les rues, à traîner un pompeux cortège à ma suite ? Vous savez trop bien qu'il n'a tenu qu'à moi d'obtenir de pareils honneurs, et même de bien plus grands. Votre feinte erreur ne fait donc que confirmer cette vérité : Que l'ignorance la plus dangereuse et la plus incurable est l'ignorance des savans et des docteurs.

Cependant, à la nouvelle du danger de Jésus, le peuple s'était rassemblé en foule autour du temple; et ses ennemis n'osèrent pas l'arrêter comme ils en avaient le projet. A cette nouvelle, s'était jointe celle de la Divinité qu'on avait reproché à l'homme de bien de s'attribuer; et comme le merveilleux a toujours la préséance dans l'esprit du peuple, il avait adopté la calomnie inventée par ses adversaires, non, toute fois, pour lui en faire un crime comme eux, mais au contraire pour justifier l'espèce de culte qu'il lui rendait. Aussi, tandis qu'il se retirait au milieu de la multitude qui s'ouvrait devant ses pas, il fut abordé par un jeune homme d'une des premières maisons de la ville, qui, s'étant prosterné à ses pieds, lui dit: Seigneur, que faut-il que je fasse pour jouir de la félicité dont vous venez de parler? Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, lui répondit Jésus en le relevant? n'avez-vous pas entendu ce que j'ai dit: Qu'il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Dieu? Mais pour répondre à votre question, vous connaissez les commandemens: Tu ne tueras point; tu ne commettras point d'adultère, ni de vol, ni de faux témoignage; tu honoreras ton père et ta mère, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Depuis mon enfance, reprit le jeune homme, j'ai scrupuleusement observé tous ces préceptes: mais ne faut-il rien faire de plus? Une seule chose encore, répondit Jésus en le considérant avec un tendre inté-

rêt, vendre le superflu de vos biens, et le donner aux pauvres. A cette réponse, le jeune homme se retira fort triste, car il avait de grandes richesses.

Jésus se tournant alors vers ses disciples : Qu'il est difficile à un riche d'être humain ! leur dit-il ; et qu'il en est peu qui sachent jouir du bonheur de ce monde, et s'assurer celui de l'autre !

Le peuple s'étant rapproché de lui, il continua en ces termes :

Lazare vivait, et faisait vivre sa famille du travail de ses mains. Comme il était très-laborieux, il trouvait encore, sur son économie, le moyen de soulager les indigens : aussi le contentement habitait dans son cœur. A côté de sa chaumière était le palais du fastueux Rabbi. Au sein d'une immense fortune, il avait, disait-il, à peine de quoi vivre, et ne pouvait faire aucune aumône. Il était haï de ses valets, méprisé de ses flatteurs, et les pauvres détournaient les yeux en passant devant sa porte; aussi était-il malheureux. Cependant les jours de santé et de force s'écoulèrent, et Lazare, n'étant plus en état de pourvoir à ses besoins, s'établit à la porte de l'humble réduit d'où sa misère l'avait chassé. Là, couvert d'ulcères, et pressé de la faim, il envoya demander à Rabbi les miettes qui tombaient de sa table: il fut refusé. Les chiens, plus sensibles, vinrent lécher ses plaies. Enfin l'un et l'autre moururent le même jour ; le pauvre, au milieu des siens éplorés, le riche abandonné de tout le monde.

Comblé durant sa vie de biens dont il avait perverti l'usage, il fut jeté après sa mort dans le noir séjour destiné aux méchans. Ayant levé les yeux, il aperçut Lazare dans le sein d'Abraham, où les anges l'avaient porté. Père Abraham, s'écria-t-il, ayez pitié de moi, et dites à mon frère Lazare qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, et qu'il vienne rafraîchir ma langue desséchée au milieu de ce brasier dévorant. O mon fils, lui répondit Abraham, souviens-toi que, dans ta vie, tu as été comblé de biens, tandis que Lazare, que tu ne regardais pas alors comme ton frère, était accablé de maux. Il est maintenant consolé, et tu es puni; nul d'ailleurs ne peut traverser l'abîme qui s'étend entre toi et nous. Du moins, je vous en supplie, reprit-il, envoyez-le chez mon père pour dire à mes frères ce qu'il a vu, afin qu'ils ne soient pas jetés comme moi dans ce lieu de tourmens. Abraham lui répondit: Tes frères ont Moyse et les prophètes: c'est à eux de les écouter. Oui, sans doute, ô père Abraham, repartit Rabbi; mais ils seraient bien plus tôt convertis, si quelqu'un retournait à eux d'entre les morts. Enfin Abraham lui répliqua: S'ils n'écoutent pas la parole de Moyse et des prophètes, les morts sortis du tombeau feraient entendre leur voix sans que leur oreille y fût attentive.

Parmi la foule de personnes qui, pendant le séjour de Jésus à Jérusalem, vinrent implorer sa bienfaisance, on remarqua le centurion d'une légion romaine, dont

la fille était malade depuis six mois, et abandonnée sans secours, à cause de la qualité d'étranger de son père.

Seigneur, s'écria le centurion, plein d'une vive confiance, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais puisque, moi, qui ne suis qu'un homme ordinaire, fais cependant mouvoir d'un seul mot ceux qui me sont soumis, il suffira que vous disiez une parole, et ma fille sera guérie. Jésus sourit à ces mots, et lui répondit : Il n'appartient qu'à Dieu, mon ami, d'avoir sur la nature l'empire que vous avez sur vos soldats; mais soyez tranquille; j'irai voir votre fille, et j'espère que je la guérirai. Elle était épuisée par la fièvre, et touchait à sa dernière heure : les soins de l'habile médecin la rendirent en peu de temps à la vie et à la santé.

Cependant il s'était tramé un complot abominable contre Jésus. Dans un conseil extraordinaire des prêtres, convoqués exprès pour cet objet, plusieurs projets d'attaque avaient été successivement discutés et rejetés, et les membres se retiraient désespérés de ne pouvoir s'arrêter à aucun, lorsqu'un jeune lévite se leva et dit : Je suis l'amant aimé d'une jeune et belle femme, d'une des premières maisons d'Israël. Demain, à la sixième heure, je serai chez elle; vous viendrez m'y surprendre, et vous amènerez la coupable à Jésus pour qu'il la juge. Si, conformément à la loi, il la condamne à la mort, il s'attire la haine des princi-

pales familles de Jérusalem ; si au contraire il l'absout, il devient suspect au peuple, et dans tous les cas il est perdu. L'idée fut accueillie avec de grands applaudissemens ; on exigea seulement que celui qui sacrifiait avec tant de générosité à la vengeance publique son honneur, ainsi que l'honneur et la vie de sa maîtresse, n'exposât pas ses propres jours ; et il fut décidé qu'il se déroberait à l'œil des témoins.

Les méchans sortirent donc le lendemain à l'heure convenue, et, ayant pris quelques témoins parmi le peuple, ils entrèrent dans la maison qui leur avait été indiquée, et dont ils trouvèrent la porte ouverte. A cette subite apparition, le lévite se sauva sans avoir été reconnu ; mais la jeune femme, surprise dans ses bras, perdit aussitôt l'usage de ses sens. Les accusateurs la traînèrent hors la ville, sur le chemin où devait passer Jésus à son retour de chez la femme de Jaïr, dont il venait d'achever la guérison ; et Jaïr était du nombre des accusateurs. Lorsqu'ils eurent rencontré Jésus, ils l'entourèrent, et faisant tenir la jeune femme debout au milieu d'eux, ils dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère ; or, Moyse a ordonné, dans la loi, de lapider les adultères. Dites-nous quelle est sur cela votre opinion. Jésus pénétrant leur dessein, se baissa, et écrivit avec son doigt sur la terre. Mais ayant été pressé une seconde fois de répondre, il se releva et leur dit : Que celui de vous qui n'a aucun reproche à se faire lui jette la

première pierre ; puis se baissant de nouveau, il continua d'écrire sur la terre. A ces mots, les accusateurs, se sentant repris par leur propre conscience, se retirèrent l'un après l'autre, les vieillards les premiers, et Jésus resta seul avec la femme. Jésus se relevant, et ne voyant plus qu'elle, lui dit : Femme, où sont vos accusateurs ? personne ne vous a-t-il condamnée ? Elle lui répondit : Personne, Seigneur. Et il reprit : Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez, et ne pêchez plus.

Ainsi, dans tous les siècles et dans toutes les contrées, les précepteurs du genre humain sont en but aux plus affreuses persécutions ; semblables à ces phares élevés dans la mer, qui sauvent les vaisseaux du naufrage, et que battent perpétuellement les vagues mugissantes. Une lumière venait d'étinceler dans la Syrie, et déja de toutes parts on accourait la maudire et implorer ses bienfaits. Sourd aux cris de la méchanceté, Jésus choisit soixante-douze autres disciples pour reproduire ses œuvres parmi les nations étrangères. Pour lui, fixé au sein des douze tribus, il en visitait fréquemment les diverses demeures ; mais il se sentait sur-tout attiré par le pays qui bordait le lac de Tybériade. La beauté des eaux de ce lac, le silence de ses rivages, ses collines verdoyantes, élevées en amphithéâtre, ses frais vallons ombragés de hautes forêts, et arrosés par des ruisseaux serpentant au milieu, tout favorisait les méditations du sage. C'est là qu'au sortir

de l'enfance il avait souvent dirigé ses pas ; c'est là que l'attendaient les douces rêveries ; c'est enfin là que lui avaient été inspirées la plupart de ses hautes conceptions. Dans la distribution qu'il fit à ses apôtres, il se réserva donc encore la visite de cette contrée.

En passant près de Samarie, il s'écarta du chemin pour aller voir son ami Lazare, qui demeurait toujours dans cette ville. Il était absent ; mais son épouse, Marie, le reçut avec la plus vive joie. Assise à ses pieds, elle écoutait sa parole avec un tel ravissement, que rien ne l'en pouvait distraire. Marthe, sa sœur, qui n'était occupée que des soins convenables pour traiter dignement un tel hôte, se plaignit à Jésus, et lui dit : N'observez-vous pas, seigneur, que ma sœur me laisse toute seule occupée du service domestique ? dites-lui donc qu'elle m'aide. Jésus lui répondit : Marthe, vous vous inquiétez du soin de beaucoup de choses, et cependant une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera point ôtée.

Personne, avant Jésus, n'avait en effet possédé à un si haut degré le secret de captiver les hommes par la parole. Personne n'avait eu cette figure angélique, cette douce voix, cette onction insinuante, cet œil perçant, qui discernait toutes les plaies secrètes, ce baume consolateur, qui allait aussitôt les guérir. C'était, sous le visage d'un bel enfant, le cœur expansif d'un jeune homme, et l'esprit réfléchi d'un sage. Les effets de cet admirable réunion tenaient souvent du prodige,

et l'on en vit un nouvel exemple peu de temps après son arrivée au lac de Tybériade.

Il descendait d'une colline, où il était allé méditer à la naissance du jour : il trouva une foule de peuple rassemblé au pied, qui venaient, les uns lui présenter des malades à guérir, les autres lui demander des conseils, ceux-ci des consolations, ceux-là des lumières. Après avoir donné ses premiers soins aux malades, il s'abandonna à l'inspiration de son génie, et parla d'une manière si satisfaisante pour chacun de ceux qui étaient venus le consulter, que tous oublièrent, ainsi que lui-même, la course du temps. Ils avaient passé la journée entière à l'entendre, et la nuit approchait que personne n'avait songé à manger. Cependant les apôtres, inquiets pour les besoins de cette grande multitude, étaient allés chercher quelques provisions dans le village voisin ; mais lorsqu'ils furent revenus, l'assemblée était dispersée, et chacun retourné chez soi. Ainsi devinrent inutiles douze corbeilles d'alimens que les douze Apôtres avaient apportées ; et la crédulité répéta, après le fol amour du merveilleux, que Jésus, avec sa seule parole, non-seulement avait rassasié cinq mille hommes, mais qu'on avait encore rempli douze corbeilles du reste des mets.

Le plus grand nombre de ceux qui l'écoutaient était de ces esprits semblables à ceux des enfans sur lesquels le raisonnement n'a pas de prise, et qu'on ne peut rendre attentifs que par des images. C'est pour ceux-là

qu'il employait ces paraboles qui, faute d'être vues à leur place, nous paraissent maintenant si triviales. Celle de l'agriculteur qui sème son blé peignait l'inégale aptitude des auditeurs à profiter de ses instructions ; celle du père de famille, prodiguant le plus de caresses à son fils coupable qui vient des pays lointains se jeter à ses pieds, et lui demander pardon, représentait le Créateur voyant tous les hommes avec la même bonté, quelle que soit leur religion, et témoignant une affection particulière au pécheur repentant ; le propriétaire et son économe donnaient aux riches une leçon sur le meilleur emploi de leur fortune ; les différens ouvriers d'une vigne payés tous d'un égal salaire, quoique leurs travaux n'eussent pas été les mêmes, signifiaient, contre l'opinion des Juifs, qu'il n'y avait point de peuple choisi et préféré ; le roi et ses débiteurs, enseignaient le pardon des offenses, et ainsi des autres. Cette clémence qu'il avait déja si fortement recommandée, était une vertu sur laquelle il ne cessait d'insister. Un de ses apôtres lui ayant demandé combien de fois il fallait pardonner à son frère, Jusqu'à l'infini, répondit Jésus.

Quiconque refuse de pardonner, ajouta-t-il, parce qu'il a déja été offensé plusieurs fois, est semblable à ce serviteur d'un roi, qui recevait souvent de grosses sommes d'argent de son maître pour acquitter ses folles dépenses, et qui fit traîner impitoyablement en prison un de ses compagnons, serviteur comme lui, pour

cent deniers qu'il lui devait. Le roi le dépouilla de tous ses biens, les donna à son malheureux débiteur, et le chassa honteusement de son palais. Ainsi, au dernier jour, le Juge-suprême dira à l'homme implacable : Homme dur et féroce, malgré ton ingratitude envers moi qui suis ton Dieu, je t'ai prodigué, chaque jour de ta vie, tous les trésors de la nature; et toi, pour quelques fautes légères, ou même peut-être pour quelque vengeance de tes propres torts, tu as éternellement été en guerre avec ton frère. Va-t'en loin de moi; va te nourrir de haine, et t'abreuver de fiel dans l'affreux séjour de la rage et des tourmens.

Les hommes sensibles qui aiment les femmes, aiment aussi les enfans; car à la première époque de la vie, tout est à-peu-près semblable entre les deux sexes : au-dehors, égalité de douceur, de graces, de formes arrondies et colorées; au-dedans, de candeur et d'ingénuité. La seule différence, c'est que la femme dissimule les passions qui l'agitent intérieurement, et qu'elles ne sont pas encore nées dans le cœur de l'enfant.

On a déja parlé des sentimens de Jésus pour les premières. Il se plaisait pareillement avec les autres qui se plaisaient aussi beaucoup avec lui. Un jour que plusieurs enfans se pressaient pour l'embrasser, ses disciples craignant qu'il n'en fût importuné, les écartaient de la main. Laissez, dit-il, laissez ces enfans s'approcher, et après les avoir embrassés, il reprit :

Heureux âge de candeur et d'innocence ! c'est à ceux qui ressemblent à ces enfans par la simplicité du cœur qu'est destinée la vraie félicité. Une autre fois ayant entendu ses disciples disputer entr'eux, et leur en ayant demandé la cause, ils lui avouèrent en rougissant que c'était pour savoir lequel d'eux tous était le plus grand. Il appela un enfant, l'embrassa, et dit : Le plus grand, mes amis, est celui qui, comme cet enfant, est le plus humble et le plus petit : il faut que ceux qui veulent être les premiers en bonheur soient les derniers en vaines prétentions.

La vie d'un homme de bien est comme la douce rosée de chaque jour ; il n'y a que les orages dévastateurs qui fassent du bruit. Cependant avec quelque soin que Jésus cherchât à se dérober à la reconnaissance publique, il était impossible qu'il la réduisît au silence. Ne trouvant dans l'espèce humaine personne qui pût lui être comparé, on l'élevait à côté de la Divinité. Le premier qui renouvela cette idée, que ses ennemis, dans un autre dessein, avaient déjà répandue à Jérusalem, fut un jeune homme couvert de lèpre et d'ulcères que la société, que sa famille même, avaient condamné au plus horrible abandon. Il le guérit, le maria avec la jeune femme qui l'avait aimé avant sa maladie, et lui procura un état honnête et suffisant à ses besoins. Ce jeune homme transporté vit un dieu dans son bienfaiteur ; sa jeune épouse assura que rien n'était plus certain ; que tous les jours l'esprit de l'Eternel,

son père, venait le visiter sous la forme d'une colombe; un troisième affirma de nouveau que sa prétendue mère était une vierge; qu'il avait bien voulu naître de ses flancs sous une forme humaine, afin de faire plus de bien aux hommes, et tous enfin publièrent qu'il était le vrai fils de Dieu, le messie prédit par tant de prophètes, et si desiré des nations.

Ces puérils propos étaient la preuve la plus rigoureuse, mais aussi la plus décisive, des sublimes qualités de Jésus; car il est incontestable qu'après avoir passé pour un Dieu, il fallait, pour rester un grand homme, être bien grand en effet.

Cependant l'indignation de Jésus éclata si fortement, que les plus raisonnables lui dirent: Eh bien! seigneur, puisque vous ne voulez pas que nous vous reconnaissions pour Dieu, consentez du moins à être notre roi, ainsi que vous l'avez été nommé. Et aussitôt, sans attendre sa réponse, tout le peuple mettant un genou en terre, le salua du titre de roi des Juifs. Il fut obligé de fuir et de se cacher pour éviter le dangereux honneur qu'on voulait lui décerner: mais la calomnie était aux aguets; bientôt on assura à Jérusalem qu'il venait de se déclarer une seconde fois fils de Dieu et roi des Juifs. Ses implacables ennemis l'auraient fait arrêter sur-le-champ s'ils n'avaient craint la vengeance du peuple. Ils préférèrent l'artifice à la force, et lui firent insinuer, par des gens affidés, que tout le monde était surpris qu'il eût quitté Jérusalem, qu'il y était vivement de-

siré, que cette ville était la seule digne de ses talens, comme la seule capable de les apprécier.

Cette coïncidence de noirceur et de flagornerie décelait clairement une source, ainsi qu'une tendance communes. Mais aucune considération humaine ne pouvait détourner l'homme de Dieu de la ligne que lui traçait la vertu. Il jugea son retour à Jérusalem nécessaire, et le retour fut décidé.

Ses ennemis avaient eu soin de répandre leurs calomnies dans toute la Judée; et aussitôt qu'ils furent informés qu'il y revenait, ils envoyèrent quelques-uns des leurs soulever contre lui les villes par où il devait passer. Le peuple but avidement le poison qu'on eut l'art de lui déguiser, semblable à l'enfant dont l'esprit absorbé par le présent ne se souvient pas plus du bien qu'il a reçu, qu'il ne prévoit le mal auquel il s'expose.

Ainsi les habitans de la ville frontière, où leur bienfaiteur se présenta d'abord, refusèrent de le recevoir en l'insultant de dessus leurs remparts; et même quelques-uns des plus violens sortirent armés de pierres et de bâtons, dans le dessein de le tuer. Ses disciples, irrités contre ces ingrats, demandèrent à Jésus qu'il leur fût permis de les détruire, comme autrefois Elie avait détruit les satellites envoyés contre lui; mais rejetant cette proposition avec horreur: O mes amis, leur dit-il, vous ne connaissez pas l'esprit de ma doctrine. Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour

les sauver ; et il attendit les furieux avec la douce sérénité d'un bon père qui pardonne à des enfans égarés. A l'aspect de cette contenance, un trait de lumière pénétra dans leurs ames, et le repentir sillonna leurs fronts confus.

Cependant, à mesure qu'il approchait du foyer de haine, il en voyait augmenter les effets. Sa patience et sa douceur avaient perdu leur empire ordinaire, et sa vie était à chaque pas dans un danger imminent. Il en avait fait le sacrifice du moment où il avait commencé à démasquer l'imposture : mais l'heure de ce sacrifice n'était pas encore arrivée. Utile aux hommes, comme l'avait été sa vie, sa mort devait leur laisser une grande leçon et de longs souvenirs. Il détourna donc sur la gauche, et prenant le chemin d'Ephrem, sur les confins de la Judée, il gagna le désert.

Ses douze premiers disciples, les seuls qui l'y accompagnèrent, trouvèrent le repos bien doux après trois ans de continuels travaux ; l'un d'eux, nommé Simon, s'écria dans le ravissement : Seigneur, fixons nos tentes ici puisque nous y sommes si bien ! Simon, lui répondit Jésus, si j'abandonne mes malades, connaissez-vous quelqu'autre qui aie soin de les visiter à ma place ? m'est-il permis, Seigneur, répartit Simon, d'expliquer ma pensée avec franchise ? Je suis étonné de votre question, lui dit Jésus ; celui qui aime les enfans, à cause de leur candeur, ne doit pas être partisan de la dissimulation dans les hommes. Eh bien !

reprit l'apôtre, je pensais que sans habiter parmi les hommes ingrats et pervers, vous pourriez les instruire, du sein de la solitude, comme ont fait tant de sages qui ont été la lumière du monde. Ils ont concilié leur bonheur avec le bonheur public ; leurs jours ont été tranquilles, et leur mémoire est révérée. Simon, répondit Jésus, êtes-vous venu pour me séduire? ne savez-vous donc pas que les écrits des sages sont inutiles aux aveugles? Les aveugles ne marchent sans s'égarer qu'en écoutant la parole de vie ; et c'est moi qui suis envoyé pour la faire entendre.

Encouragé par l'éloge que Jésus avait fait de la franchise, Thadée renouvela le projet d'une exécution plus favorable que jamais, d'accepter la royauté que lui offrait la Galilée. En montant à ce suprême rang, il s'élèverait au-dessus de toutes les rivalités ; et le monde, éclairé par sa lumière, chérirait un bienfaiteur dans un maître puissant et redouté.

Jude, que Jésus avait nommé Judas, fut le seul qui combattit ce projet, comme il avait combattu le précédent. Ses raisonnemens étaient adroits et captieux ; il les termina en disant que, depuis Moyse, sauvé de la mort par un prodige, pour délivrer leurs pères de la servitude, il n'était aucun de ceux marqués pour opérer quelque grande révolution sur la terre, dont Dieu même n'eût pris un soin particulier ; et que ce serait se défier de sa sagesse, ou méconnaître les caractères frappans dont il avait distingué Jésus,

que de craindre qu'il l'abandonnât un instant à la fureur de ses ennemis. Jésus se tournant vers l'un et l'autre disciple, leur dit : Vous connaissez bien tous deux la prudence des hommes ! mais l'un veut la faire servir à mes intérêts, et l'autre aux siens propres. Quant à la sagesse de Dieu, qui, jusqu'à présent, a seule dirigé ma conduite, vous n'en avez ni l'un ni l'autre aucune idée. Ainsi, Jésus annonçait qu'il avait pénétré la trahison de Judas; mais ni lui, ni aucun aucun autre de ses disciples ne s'en aperçut.

velle doctrine. Ils firent part de ce triste évènement à leur maître, et ils ajoutèrent, que ne pouvant plus compter sur des cœurs aussi inconstans, ils avaient résolu de les abandonner à eux-mêmes, afin d'employer plus utilement leur temps à d'autres conversions.

Gardez-vous-en bien, leur répondit Jésus. Continuez plutôt de répandre les semences de la vérité parmi les faibles comme parmi les esprits forts de la terre. Priez Dieu avec confiance qu'il couronne vos travaux, et il vous exaucera; car vous savez qu'il est écrit, qu'il ne brise point le roseau cassé, et qu'il n'éteint pas le lumignon qui fume encore.

Il employait une partie de son temps à secourir les malades, et de préférence les pauvres qui étaient ses enfans d'adoption. Il leur donnait des soins, des conseils, des vêtemens, du pain; mais de tous ses dons, le plus précieux était celui d'une arme surnaturelle, inconnue jusqu'à lui pour triompher de l'adversité. La résignation et la patience étaient les seules que présentassent contre cet ennemi les sages des peuples les plus éclairés de la terre. Jésus fut le premier qui apprit non-seulement à endurer le malheur, mais à s'en réjouir, dans l'espoir assuré d'en être récompensé par une éternelle félicité dans l'autre vie.

Le reste du temps il le consacrait à instruire le peuple dans le temple. Un jour, en attendant qu'il fût assemblé, il se tint à la porte près du tronc destiné à recevoir les aumônes. A la suite des gens opulens qui

Ainsi se convertirent en acclamations de reconnaissance et de joie les imprécations et les blasphêmes que l'orgueil humilié des pharisiens avait inspirés à la crédule simplicité du peuple. O vous ! dit Jésus en se tournant vers ses disciples, qui me conseilliez de rendre le mal pour le mal, vous voyez si ma vengeance est préférable à la vôtre. Apprenez donc de moi à être doux et humbles de cœur, afin de trouver la paix dans votre ame. Les pharisiens, de plus en plus irrités, disaient entr'eux : Quelle inconcevable fortune ! rien ne peut nous réussir contre cet homme ; tout le monde court après lui.

Lorsqu'il fut arrivé à la vue de Jérusalem, le peuple sortit en foule au-devant de ses pas, en criant : Salut au fils de David ! salut au roi du monde qui vient au nom du Seigneur ! Faites-les donc taire, reprit un de ces pharisiens en courroux. Je vous assure, lui répondit Jésus, que si les hommes se taisent, les pierres même parleront. Des enfans mêlés parmi le peuple criaient pareillement : Vive le fils de David ! Entendez-vous, reprit ce docteur outré de colère ? Oui, dit Jésus, j'entends ; mais ne savez-vous pas qu'il est écrit ? Les enfans chanteront ses louanges ; elles sortiront de la bouche qui pend à la mamelle.

Les apôtres de Jésus, pendant leur premier séjour à Jérusalem, y avaient fait plusieurs conversions ; mais à leur retour ils trouvèrent les esprits tellement changés, qu'il y restait à peine quelque idée de la nou-

velle doctrine. Ils firent part de ce triste évènement à leur maître, et ils ajoutèrent, que ne pouvant plus compter sur des cœurs aussi inconstans, ils avaient résolu de les abandonner à eux-mêmes, afin d'employer plus utilement leur temps à d'autres conversions.

Gardez-vous-en bien, leur répondit Jésus. Continuez plutôt de répandre les semences de la vérité parmi les faibles comme parmi les esprits forts de la terre. Priez Dieu avec confiance qu'il couronne vos travaux, et il vous exaucera; car vous savez qu'il est écrit, qu'il ne brise point le roseau cassé, et qu'il n'éteint pas le lumignon qui fume encore.

Il employait une partie de son temps à secourir les malades, et de préférence les pauvres qui étaient ses enfans d'adoption. Il leur donnait des soins, des conseils, des vêtemens, du pain; mais de tous ses dons, le plus précieux était celui d'une arme surnaturelle, inconnue jusqu'à lui pour triompher de l'adversité. La résignation et la patience étaient les seules que présentassent contre cet ennemi les sages des peuples les plus éclairés de la terre. Jésus fut le premier qui apprit non-seulement à endurer le malheur, mais à s'en réjouir, dans l'espoir assuré d'en être récompensé par une éternelle félicité dans l'autre vie.

Le reste du temps il le consacrait à instruire le peuple dans le temple. Un jour, en attendant qu'il fût assemblé, il se tint à la porte près du tronc destiné à recevoir les aumônes. A la suite des gens opulens qui

y jetèrent avec ostentation des pièces d'or et d'argent, vint une pauvre veuve qui déposa une simple obole. Ses disciples, à cette vue, ne purent se défendre d'un sourire de mépris; mais Jésus les en reprit en leur disant: Je vous assure que de tous ceux qui ont donné, c'est cette femme qui a donné le plus; car elle a pris sur son nécessaire, tandis que les autres n'ont mis que de leur superflu.

Jésus passait rarement la nuit dans l'enceinte des cités. Aussitôt que le soleil avait cessé d'éclairer la terre, il se retirait ordinairement à la campagne chez quelque ami, ou chez quelque honnête et bon laboureur. Quelquefois même la pelouse d'une éminence solitaire lui servait de lit; il s'y endormait au milieu du parfum des fleurs champêtres, du concert des oiseaux, et à la face de la superbe voûte des cieux. Ainsi se conciliait le goût du sage pour la solitude, avec les devoirs que lui imposait la société; à qui il consacrait le fruit de ses méditations.

En se retirant un soir sur la montagne des Oliviers, il fut abordé par un jeune homme, qu'il reconnut pour le fils du bon Siméon, ce pêcheur, chez qui il avait passé la première nuit après sa sortie de Jérusalem. Le vieillard touchait à sa dernière heure, et son fils venait conjurer Jésus de l'aller voir pour prolonger, s'il se pouvait, sa vie, ou, si non, pour recevoir ses derniers soupirs. Il s'y rendit aussitôt. Une joie céleste ranima le pieux vieillard lorsqu'on lui annonça

l'arrivée de son ancien hôte. Son visage glacé se colora d'espérance ; ses yeux éteints brillèrent d'une vive lumière ; et, soutenu d'un côté par sa femme, de l'autre par sa fille, il se leva à demi sur son lit, et s'écria en joignant ses mains tremblantes : Maintenant, ô mon Dieu ! laissez aller votre serviteur en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le sauveur que vous envoyez aux hommes, et que vous avez formé à la face de toute la terre pour être la lumière des peuples égarés, et la gloire du peuple d'Israël.

Jésus resta huit jours auprès du vieillard du torrent de Cédron. Il ne chercha point, en le fatigant de stériles remèdes, à prolonger son existence. Il le voyait quittant la vie à la fin de sa carrière, comme un fruit qui tombe de l'arbre, parvenu à sa maturité. Il lui sembla également superflu d'exhorter à la mort un homme dont la vie avait toujours été si pure. Ses soins se bornèrent à entretenir dans le cœur du mourant l'espoir de l'éternelle récompense qu'il avait si bien méritée. Nous nous reverrons bientôt, dit-il, dans un autre monde, où nous n'aurons plus d'ennemis, puisque les méchans en seront exclus.

Tous pleurèrent Siméon ; ses enfans, ses parens, ses amis, ses voisins, tous le pleurèrent amèrement ; mais sur-tout sa femme. Ses regrets furent les plus vifs, parce qu'elle avait le plus perdu. Il restait aux enfans, qui étaient au printemps de l'âge, leur jeunesse,

et l'espérance. Mais Madelaine avait vieilli avec son mari ; les doux souvenirs des premiers temps, les douces consolations des derniers, tout s'ensevelissait avec lui dans le même tombeau. Elle s'écriait en se tournant vers Jésus : O vous qui avez ressuscité votre ami Lazare du sein des morts, vous ne pourrez donc rien pour votre ami Siméon ! je serai donc la seule infortunée qui aura vainement imploré le secours de de l'envoyé de Dieu ! O femme, répondit Jésus, de quoi vous plaignez-vous ? Dieu avait mis Siméon sur la terre ; lorsqu'il a eu rempli le nombre de ses jours, il l'a rappelé dans son sein ; maintenant il jouit, au séjour céleste, du prix de ses vertus. Soumettez-vous aux lois de la bienfaisante providence, et méritez aussi, par votre résignation, la place qui vous attend près de lui.

Ses apôtres étaient inquiets de ses dernières paroles à Siméon : *Nous nous reverrons bientôt dans un autre monde.* Ils lui en demandèrent l'explication. O mes enfans, répondit Jésus, que votre ame ne soit point troublée de ce que vous allez apprendre ! Mon heure est venue, et je n'ai plus que peu de temps à rester avec vous. Eh ! où est-ce donc que vous allez, lui dit Simon-Pierre ? Je vais, reprit Jésus, où vous ne pouvez me suivre maintenant. Je vous laisse l'exemple de ma vie ; je vous laisse ma paix ; cette paix que le monde ne saurait donner. Aimez-moi, mes amis, aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés,

c'est la dernière chose que je vous recommande, et c'est à cette dernière marque qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples.

Vous allez être en butte à la persécution, aux outrages, à la haine des hommes; ils vous aimeraient si vous étiez vicieux comme eux. Mais comme je vous ai séparés d'eux, en purifiant votre cœur, il faut bien qu'ils vous haïssent. Souvenez-vous qu'ils m'ont haï avant vous; ils ne me connaissaient pas, ils m'ont haï sans cause.

Un grand consolateur soutiendra votre ame dans ses afflictions. Vous le trouverez dans votre conscience, toujours juste, toujours prêt à vous couvrir d'un bouclier impénétrable à tous les traits de vos ennemis. O mes enfans! persévérez dans la vertu, dans la charité envers tous les hommes, dans la tendre amitié qui vous lie les uns aux autres, et n'oubliez jamais celle que j'ai eue pour vous.

Les évènemens n'étaient que trop conformes aux adieux que Jésus renfermait dans ces paroles, soit qu'il en fût secrètement instruit, soit qu'il les pressentît par l'effet de quelqu'une de ces communications mystérieuses établies entre la nature et certains génies privilégiés, soit plutôt enfin qu'il lût dans l'infaillible livre de l'expérience le moment prochain où la puissante haine de l'orgueil jaloux et blessé triompherait des talens et de la vertu sans défense.

Les chefs de la religion avaient gagné quelques-uns

des nombreux disciples de Jésus, les mieux instruits dans ces connaissances qui le rendaient si cher à l'humanité souffrante. Ces perfides élèves, en visitant les malades et distribuant des remèdes pendant son absence, avaient eu soin de publier qu'eux et lui avaient puisé à la même source, mais qu'ils en savaient bien davantage, puisque Jésus ne guérissait que des maladies ordinaires, tandis qu'ils avaient, eux, le vrai don des miracles. Pour persuader cette étrange assertion, ils poussèrent l'impudence jusqu'à faire passer un des leurs pour mort, afin d'opérer d'un seul mot une complète résurrection : ce qu'ils firent sans peine. Le peuple fut tellement convaincu de leur grande supériorité, que lorsque Jésus, quittant le torrent de Cédron, reparut en public, il ne reçut qu'un froid accueil. On exaltait les prodiges qu'on lui avait inutilement demandés, la guérison de plusieurs malades désespérés, et sur-tout la résurrection du mort. Les apôtres inquiets desirèrent savoir à quel titre et en quel nom ces hommes se mêlaient de guérir des malades. Il n'appartient qu'à Dieu, leur dit Jésus, de scruter les motifs de nos actions; les bonnes suffisent devant les hommes pour porter témoignage en leur faveur.

Cependant il marchait avec assurance vers la cité perfide. Ses disciples ne le suivaient qu'en tremblant; lorsqu'il fut à la vue de ses murailles, il ne put retenir ses larmes. Jérusalem, s'écria-t-il, Jérusalem qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui sont envoyés vers

toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes! Ah! si tu connaissais en ce jour, le seul qui te soit donné, celui qui t'apporte la paix! Hélas! un autre jour se lève contre toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront de toutes parts; ils te renverseront par terre, toi et tes enfans; il ne restera pas pierre sur pierre dans ton enceinte, et tu ne seras si malheureuse que parce que tu n'auras pas connu le temps où le ciel te comblait de ses faveurs. Personne cette fois ne vint à sa rencontre; tout le monde au contraire l'évitait ou le regardait avec mépris: tant cette vaine fumée qui s'élève comme la poussière sous les pas triomphans des favoris de la renommée, change rapidement de direction au gré du moindre souffle de l'opinion!

La fête de Pâques approchant, Jésus envoya deux de ses disciples préparer tout ce qu'il convenait pour la célébrer. Judas obtint de se joindre à eux, mais ce fut pour le trahir et le livrer à ses ennemis. Dans cet infâme dessein, il se sépara des douze apôtres aussitôt qu'ils furent entrés dans l'enceinte de Jérusalem, et alla se présenter aux pontifes et aux docteurs de la loi qui étaient rassemblés chez le grand-prêtre Caïfe, pour délibérer sur les moyens de recueillir le fruit de l'adroite manœuvre qu'ils venaient d'employer avec tant de succès. Ils avaient dépouillé Jésus de sa divinité et d'une partie de sa royauté, et cependant il restait au fond

des cœurs un sentiment de vénération profonde : tant l'empire de la vertu est puissant et durable ! Ils n'osaient donc pas le faire arrêter ; et ce fut avec une grande satisfaction qu'ils entendirent la proposition que leur fit Judas, de le livrer entre leurs mains. Il demandait une récompense en argent, qui lui fut accordée sans difficulté.

Les deux autres disciples trouvèrent au lieu indiqué un homme ordonnant les apprêts d'un festin : c'était un des plus zélés partisans de Jésus, qui, ayant appris son arrivée à Jérusalem, s'occupait de préparer le repas pascal dans le dessein de l'y convier. Ces deux disciples étant retournés faire leur rapport à Jésus, il se rendit, dès le soir du même jour, avec le reste de ses apôtres dans cette maison. Lorsqu'ils furent tous assis, Jésus quitta une partie de ses vêtemens, se ceignit d'une serviette, et, portant à la main un bassin rempli d'eau, il se mit à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait attaché autour de ses reins. Quelques-uns d'eux hésitant à recevoir ce service de leur maître, il leur dit : Vous m'appelez votre maître, et je le suis sans doute, puisque je vous ai enseigné des choses utiles à votre bonheur ; mais avez-vous déja oublié que si les devoirs sont différens, les droits sont égaux entre tous les hommes, et qu'aux yeux de l'éternelle justice le serviteur est aussi grand que le maître ? Cette leçon est la dernière que vous recevrez de moi ; ne la perdez pas de vue,

et, sans distinction de rang ou de mérite, rendez-vous service les uns aux autres, comme je vous en donne l'exemple.

Après qu'il eut achevé, il reprit ses vêtemens, et s'étant mis à table avec eux, il leur dit :

J'ai desiré faire avec vous ce repas, le seul qui me reste à faire, afin de vous donner un dernier témoignage de mon amitié. Souvenez-vous que je vous ai aimés plus que moi-même, car c'est pour vous que je donne ma vie, c'est pour préserver la pureté de vos cœurs, et la droiture de votre esprit du torrent de la perversité qui vous engloutirait infailliblement, si je cessais un moment de vous soutenir. Souvenez-vous de la courte durée de notre passage sur la terre; de l'éternité de l'autre vie, de l'immortalité de l'ame, de cette portion de l'essence divine qui distingue l'homme de tous les autres êtres, et en forme une espèce séparée, intermédiaire entre l'ange et la brute. C'est par le moyen de cette intelligence céleste qu'il féconde la terre, à laquelle son corps est attaché, qu'il la rend florissante et belle, d'agreste et sauvage qu'elle eût été sans lui : c'est ainsi qu'il s'associe aux travaux de la Divinité même. Souvenez-vous enfin que ma pensée ne vous quittera pas, que je serai toujours auprès de vous, sur-tout lorsque vous serez réunis.

Vous voyez mes inquiétudes et mes craintes; vous voyez quel prix je mets à ce que vous me soyez fidèlement attachés, à ce que vous suiviez constamment

l'exemple et les préceptes que je vous laisse. C'est en effet de votre conduite que dépend l'infortune ou le bonheur du monde, qui aura les yeux fixés sur vous; que si votre vie rend le sacrifice de la mienne utile au genre humain, je la donne de bon cœur, et je meurs avec joie. Mais s'il arrivait, ô mes amis! ô mes enfans! mes chers enfans! que vous cessiez de me regarder comme votre père; si.... Jamais, interrompit Simon-Pierre, jamais je ne vous abandonnerai. J'irais plutôt en prison s'il le fallait; j'irais à la mort même avec vous. Je vous assure, lui répliqua Jésus, qu'aujourd'hui même, avant que le coq ait chanté, vous m'aurez renié trois fois; mais je ne vous fais point un crime de n'avoir pas le même courage que moi. Il y a différens degrés de mérite, comme il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu. Vous pleurerez votre faute, car vous m'aimez, et vous me rejoindrez un jour pour ne plus vous séparer de moi. Il en est un bien plus coupable parmi vous; c'est celui qui m'a vendu à mes ennemis.

A ces mots, prononcés avec beaucoup d'émotion, ils se regardèrent les uns les autres d'un œil inquiet, et cherchant à pénétrer quel était le coupable. Le disciple que Jésus chérissait le plus tendrement, et qui était couché sur son sein, le pressant de le lui nommer: C'est, lui répondit-il, celui à qui je vais présenter un morceau de pain. En le recevant, Judas, qui avait été extrêmement attentif à tout ce qui venait de se passer,

se crut découvert, rougit et se troubla. Mais Jésus lui dit avec une tendre charité, bien capable de faire naître le repentir dans son cœur, s'il en avait été susceptible : Allez, et faites ce que vous avez à faire. Ces paroles furent interprétées diversement; par Judas, comme le mépris de ses complots; par les autres disciples, comme un ordre au dépositaire de la bourse commune, de faire quelques achats convenus.

Il était nuit, et Judas sortit aussitôt après ces mots. Jésus resta encore quelque temps avec ses disciples, et les entretint sur ce qu'ils deviendraient quand il ne serait plus avec eux. Vous vous séparerez, selon cette parole du prophète : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. Mettez votre dispersion à profit; portez chez l'étranger les vertus que je vous ai enseignées; armés pour vous-mêmes de patience et de courage, portez-y la douceur, la miséricorde, la charité envers les autres : les hommes reconnaîtront sans doute un jour le mérite d'une telle doctrine; mais gardez-vous de leurs louanges, encore plus que de leurs outrages. Songez que mon règne ni le vôtre ne sont de ce monde. Que si vous êtes cependant forcés d'accepter quelque pouvoir, qu'aucune vue temporelle ne vous décide, à moins que ce ne soit celle de faire plus de bien. Que la sagesse, et non pas l'ambition dirige votre conduite, et que sous le vêtement de l'homme en place on ne cesse jamais de reconnaître le disciple de Jésus.

Après cet entretien, il sortit de la maison hospitalière avec les onze disciples qui lui restaient. En passant devant la synagogue, il vit le peuple assemblé, et y entra ; car, malgré son ingratitude, il lui était encore attaché. Quelques murmures s'élevèrent d'abord à son aspect ; mais ils firent bientôt place à l'admiration, dont il était impossible de se défendre en l'écoutant. On avait pu étudier et reproduire quelques-unes de ces connaissances, fruit des progrès de l'esprit, qu'il avait le premier répandues dans la Judée : mais l'art d'émouvoir et d'inspirer un grand intérêt par la parole était une faveur de la nature, dont elle est avare, et qu'on ne lui dérobe jamais. Il leur parla de sa doctrine ; il dit qu'elle différait de celle des pharisiens, sur-tout en ce que ceux-ci mettaient les devoirs de l'homme en spectacle, et lui dans le cœur ; qu'ils étaient aussi faciles à retenir que doux à observer : il répéta qu'ils étaient tous compris dans ces deux grands préceptes : Aimer Dieu de toute son ame, aimer son prochain comme soi-même. Il développa cette morale avec une telle éloquence, qu'il fit couler de tous les yeux des larmes de repentir ; il semblait un bon père au milieu de ses enfans. Adoré, comblé de bénédictions, si dans cet instant il eût voulu profiter de la faveur du peuple, il eût anéanti ses ennemis. Mais ses ennemis furent tranquilles, parce qu'ils connaissaient son caractère et ses principes. Cependant ils jugèrent qu'il était temps d'imposer un éternel silence à ces flux

et reflux populaires ; et ils convainrent avec Judas que, dès cette nuit même, il leur livrerait Jésus.

Le sage de Nazareth se retirait, accompagné d'une grande multitude vers la montagne des Oliviers, où il avait dessein de passer le reste de la nuit. Rendu aux portes de la ville, il congédia le peuple, et continua son chemin avec ses disciples. Lorsqu'il se fut aperçu que Judas ne l'avait pas rejoint, il jugea qu'il était resté avec ses ennemis, et que l'heure où il devait leur être livré n'était pas éloignée. Son ame alors fut profondément agitée. Mourir au printemps de l'âge, pour des ingrats, sans gloire, sans consolation, maudit des indifférens, désavoué par ses propres amis, abandonné de tout le monde! quelle effroyable mort! et si le prix de ce grand sacrifice était également perdu pour l'avenir! si la postérité n'était pas plus juste que le siècle! et si la vérité, rejetée par les pères, l'était aussi par les enfans!....

Absorbé dans ces pensées, il se promenait à grands pas; et, réveillant ses disciples qui dormaient, il fut un moment tenté de fuir son indigne patrie, et de se retirer pour jamais parmi les Arabes auprès du bon Abdalla : mais la multitude aveugle confond l'innocence qui fuit l'injustice, avec le crime qui se dérobe au châtiment. Les nombreux partisans de sa doctrine auraient donc été persécutés comme les complices d'un malfaiteur! et ce passage terrestre, si obscur, si traversé d'épines, méritait-il des regrets quand on le

quittait pour entrer dans la pure et tranquille jouissance de la vie céleste ?

Ces réflexions l'arrêtèrent. Il s'éloigna une seconde fois de ses disciples, et, élevant ses yeux et son cœur vers le ciel, il dit : O suprême ordonnateur de l'univers ! toi seul, tu lis dans l'avenir ; seul, tu sais dans quel ordre doit être rangée la succession des êtres. S'il entre dans le plan de ta sagesse éternelle que ma vie soit aujourd'hui tranchée, ô mon Dieu ! que ta volonté soit faite. Donne-moi seulement la force de la remplir.

Après cette prière, tranquille et résigné, il alla rejoindre ses disciples. Levez-vous, leur dit-il, le moment est venu où le fils de l'homme va être livré aux mains des méchans.

Il parlait encore, lorsque Judas, qui savait le lieu de sa retraite, parut accompagné de quelques pontifes, et escorté de soldats romains portant des torches et des flambeaux. Le perfide s'avança pour baiser son maître, suivant le signal dont il était convenu avec les soldats pour le leur faire reconnaître parmi ses disciples. Mais Jésus lui dit : Mon ami, vous ne venez me baiser que pour me trahir. Et marchant en même temps au devant des gens armés, il leur demanda ce qu'ils cherchaient. Jésus de Nazareth, répondirent-ils. Mais il n'eut pas plutôt dit, C'est moi, qu'ils reculèrent, et tombèrent renversés d'effroi. Revenus à leur raison, il leur demanda une seconde fois ce qu'ils cher-

chaient; et lui ayant encore répondu : Jésus de Nazareth: Je vous ai déja dit, répliqua-t-il, que c'est moi; et ils se saisirent de lui.

Ses disciples frémirent d'indignation à cette vue. Simon-Pierre, plus ému et plus violent que les autres, se jeta sur l'épée d'un des soldats, la lui arracha, et en frappa un domestique des pontifes. Mais Jésus le reprit de cette action. Mon ami, lui dit-il, rendez cette épée; ce n'est pas aux disciples d'un ministre de paix qu'il convient de s'en servir. Et voyant que les soldats irrités voulaient aussi les arrêter: Laissez-les en liberté, leur dit-il, puisque c'est moi que vous cherchiez, et que je sois le seul que vous ayez ordre d'amener. Il s'adressa ensuite aux principaux de la troupe: Pourquoi venir ici avec des armes comme si c'était pour prendre un voleur, moi que vous voyiez tous les jours assis au milieu de vous dans le temple? qui vous empêchait de m'arrêter alors? Mais cette heure-ci est la vôtre; vous n'êtes forts et puissans que dans les ténèbres.

Cependant le sang coulait du coup d'épée; et le domestique blessé cherchant quelqu'un pour le panser, Jésus s'approcha de lui, et le pansa. Puis on lui lia les mains, et on l'emmena seul, car ses disciples avaient pris la fuite, à l'exception de Simon-Pierre qui, étant revenu sur ses pas, le suivit, mais de loin cependant. On le mena devant l'assemblée des pontifes et des sénateurs que présidait le grand-prêtre Caïphe. Le

président l'ayant interrogé d'abord sur sa doctrine. Pourquoi lui répondit Jésus, me demander ce que personne n'ignore ? ai-je fait un mystère de ma doctrine ? ne l'ai-je pas prêchée publiquement dans vos temples ? est-ce à moi de rendre témoignage de moi-même, lorsque l'oreille des enfans, lorsque les pierres même retentissent encore de mes paroles ?

Il avait à peine achevé, qu'un des valets du pontife, accoutumé, sans doute, à ne voir devant le tribunal de son maître que des coupables ou des esclaves, lui donna un soufflet, en lui demandant si c'était ainsi qu'il devait parler au grand-prêtre. Si j'ai mal parlé, répondit tranquillement Jésus, faites-moi voir en quoi : si non, pourquoi me frappez-vous ?

Plusieurs témoins subornés se présentèrent. Celui-ci déclara que Jésus, après avoir traité Moyse d'imposteur, s'était dit envoyé de Dieu pour anéantir ses lois et en établir d'autres à la place ; celui-là, qu'en effet il se disait venu du ciel, non pas précisément pour détruire, mais pour compléter les lois de Moyse ; un d'eux affirma qu'il avait refusé de faire des miracles aux yeux des gens instruits, et qu'il n'en avait produit que devant le peuple, sans doute dans le dessein de le gagner, et de le soulever ; un autre, qu'il n'admettait aucun miracle, pas même ceux du législateur des Juifs. Ces dépositions contradictoires ne prouvaient que l'ineptie et la méchanceté de leurs auteurs ; et le grand-prêtre fut obligé d'imposer silence à ce tas de vils

mercenaires, qui auraient été capables de rendre le métier de faux témoin aussi inutile qu'il est odieux.

Les juges étaient consternés, lorsque le fougueux Jaïr s'écria : Quand vous avez été proclamé roi des Juifs, n'avez-vous pas répondu que votre royaume n'était pas de ce monde ? Vous dites la vérité, répartit Jésus. Vous l'entendez, juges d'Israël, reprit Jaïr ; si cet homme s'arroge un Empire qui ne soit pas sur la terre, il prétend donc en avoir un dans le ciel ; il se croit donc le Christ, le Messie, le libérateur qui nous est promis depuis si long-temps. O blasphême horrible ! Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage après celui-là ? Au nom du Dieu vivant, ajouta le grand-prêtre, je vous somme de répondre : ainsi ces juges iniques se paraient de toutes les formes d'une sévère justice, afin de perdre plus sûrement un innocent. Jésus pénétra leur pensée, et se tut, bien convaincu que sa justification n'eût pas été écoutée. C'en est assez, continua le grand-prêtre, son silence est un aveu ; il ne reste qu'à recueillir les voix. Tous le condamnèrent à la mort.

En apprenant ce jugement, Judas fut frappé d'une lumière terrible. Les cris du fanatisme et de l'hypocrisie avaient un moment égaré l'esprit ardent et faible de ce jeune homme. Mais, à la voix de l'innocence victime, de leurs fureurs, la nature et la vérité rentrèrent dans son ame attendrie. En proie à tous les déchiremens du remords, il se présenta dans l'assemblée

des prêtres et s'écria en leur jetant le prix du sang qu'il en avait reçu : Je suis un moustre, j'ai livré l'innocent à la mort. Que nous importe? lui répondirent-ils froidement. C'est votre affaire et non la nôtre. A ces mots, il se retira précipitamment, et alla se pendre.

Cependant la prédiction de Jésus sur Simon-Pierre s'était accomplie. Ce disciple, qui était resté à se chauffer dans le vestibule avec les gardes et les employés du conseil, interrogé par eux s'il connaissait l'accusé qui était en présence de ses juges, le renia trois fois, lorsqu'aux approches de l'aube matinale le coq chanta ; Jésus alors tournant la tête pour le regarder, il se ressouvint de la prédiction, et sortit en pleurant amèrement.

Après avoir soumis la Judée, les Romains avaient laissé au peuple conquis ses lois, ses mœurs et sa religion. Les seuls changemens étaient dans le pouvoir administratif qu'ils avaient ôté aux vaincus, et dans le pouvoir judiciaire qu'ils avaient limité. Leurs tribunaux ne pouvaient plus prononcer de peine capitale sans la sanction du gouverneur. Leur condamnation isolée n'avait d'autre effet que d'exclure celui qui en était l'objet de l'assemblée des fidèles ; ce qui équivalait à l'excommunication admise depuis dans le christianisme.

Les pontifes d'Israël furent donc obligés de traduire Jésus au tribunal du gouverneur Pilate. Mais aussi faibles, que cruels, ils venaient de sacrifier de sang-froid

un innocent, ils tremblèrent de blesser un préjugé en entrant, un jour de fête, dans la demeure d'un payen ; et ils firent demander Pilate à la porte. Voici, s'écrièrent-ils, un homme qui mérite la mort. Qu'a-t-il fait? leur dit le gouverneur, — S'il n'avait rien fait, l'aurions-nous condamné. Et, répliqua Pilate, sur quoi voulez-vous que je l'interroge, si vous n'alléguez aucun grief? Il aspire à l'Empire, reprirent-ils. Vous les entendez, dit Pilate, en se tournant vers Jésus : Qu'avez-vous à répondre?

Les hommes, répartit Jésus, m'ont décerné des honneurs à leur manière. Mais j'ai été envoyé sur la terre pour rendre hommage à la vérité, et c'est le seul emploi que je remplirai. Eh! qu'est-ce que la vérité? [1]

---

[1] Qu'est-ce que la vérité? A cette question Jésus ne répondit rien. Et qu'aurait-il pu répondre? Soyons de bonne foi : hors de l'ordre physique, est-il quelque vérité constatée? Nul doute sur la justesse, ainsi que sur la certitude du sens de ces expressions : J'éprouve de la douleur, je vois de la lumière, je respire une odeur, je touche un corps. Mais en est-il de même dans l'ordre moral? Cette leçon même, si souvent citée comme la plus belle qui soit sortie de la bouche de Jésus : Ne fais à autrui que ce que tu veux qui te soit fait, serait-elle suivie de conséquences aussi sages qu'elle l'annonce, si elle l'était dans toute sa rigueur? Ne serait-ce pas en dernière analyse l'égalité des droits? cette égalité terrible qui a été, dans ces derniers temps, la source de tant de calamités?

— A cette question captieuse, faite en présence d'une race perverse, le sage ne répondit rien.

Les accusateurs continuèrent : Cet Empire qu'il s'arroge, c'est celui du ciel : il prétend être le Christ. Dans ce cas, dit Pilate, l'affaire ne me regarde pas ; car je n'ai été établi juge que des intérêts qui concernent la terre. — Mais, selon notre loi, il mérite la mort. C'est la peine prononcée contre quiconque usurpe impudemment le titre et les droits du Messie. — Eh bien! jugez-le vous-mêmes suivant votre loi. — Ignorez-vous donc que, par la vôtre, il ne nous est permis de faire mourir personne, pas même un coupable convaincu ? — M'est-il donc plus permis, à moi, de sacrifier un homme que je dois croire innocent, puisque ma loi ne le condamne pas? allez, et remmenez votre roi. Nous n'avons, s'écrièrent-ils, d'autre roi que César.

Cependant ils se retirèrent fort déconcertés, et allèrent, de nouveau, tenir conseil pour chercher quelque

---

Or une conséquence funeste peut-elle dériver d'un principe utile ? un mensonge peut-il être le fruit d'une vérité?

Si cependant l'on ne peut admettre comme un principe incontestable la plus spécieuse de toutes les maximes politiques, où résidera donc cette vérité dans l'ordre moral? Jésus refusa même de la définir ; et son silence est, à mon sens, une des plus hautes preuves qu'il était digne de sa mission.

autre moyen de perdre Jésus. N'en trouvant aucun qui les satisfît, ils étaient replongés dans la consternation ; lorsque cet infâme lévite qui, ayant sacrifié l'honneur de sa maîtresse à sa haine contre l'homme de bien, ne lui pardonnait pas le mal qu'il n'avait pu lui faire, s'écria qu'il avait conspiré dans la Galilée, que toutes les villes fidèles lui avaient fermé leurs portes, et que, désespéré de n'avoir entraîné dans son parti qu'une populace aveugle, le rebut et le mépris de toutes les classes du peuple, il s'était enfui dans le désert avec le petit nombre de ses complices. Il ajouta, qu'aussitôt l'accusation formée, les témoins viendraient en foule la soutenir.

L'imputation était en effet accompagnée de quelques trompeuses apparences de vérité, élevées par la méchanceté, et capables de séduire la faiblesse. Elle fut adoptée avec de grands applaudissemens, et Caïphe sortit à la tête des pontifes pour aller reprendre Jésus, qu'il avait laissé en but aux outrages des valets et d'une grossière populace. Ces hommes féroces et dégradés lui avaient bandé les yeux, et lui crachant au visage, ils s'écriaient : Prophète de Nazareth, devine qui t'a fait cela. Mais le front de l'homme de Dieu, brillant d'une douce sérénité, annonçait qu'au milieu des insultes du vice son ame forte jouissait de toutes les récompenses de la vertu.

Le triomphe de ses ennemis fut de courte durée ; Pilate leur ayant répondu que ce n'était pas à lui,

mais à Hérode, qui était roi de la Galilée, qu'appartenait le jugement de la conspiration qu'ils dénonçaient y avoir été tramée.

Hérode était dans ce moment à Jérusalem. Il avait vu de près les complots de l'hypocrisie, et il méprisait ses lâches fureurs, quoiqu'il ne fût pas le partisan de celui qui en était l'objet. Le roi de Galilée n'aimait que cette vertu souple et commode qui se plie au goût de tous les plaisirs, sans jamais commander de sacrifice.

D'un coup-d'œil il anéantit les délateurs. Puis se tournant vers Jésus : Docteur de Nazareth, dit-il, je méprise la jalousie de vos ignorans ennemis ; mais si vous desirez que j'admire votre savoir autant qu'il le mérite, montrez-moi quelqu'un de ces prodiges qui vous sont si familiers.

Jésus pénétrant l'intention moqueuse d'Hérode ne répondit rien à cette interpellation. Le prince, irrité d'un silence qu'il aurait dû admirer, se vengea de l'homme simple et vrai, en s'efforçant de l'avilir. Il le fit revêtir d'une robe de pourpre, le salua ironiquement du titre de grand prophète, et le livra à la dérision de ses accusateurs et de la populace.

Le plus sûr moyen d'achever de perdre un homme dans l'esprit du peuple est de l'exposer à ses yeux, couvert d'insulte et de mépris. Caïphe s'empressa de promener dans toutes les rues de Jérusalem le sage de Nazareth, revêtu de la pourpre dérisoire ; et des

hommes allaient criant au-devant de lui : Peuple de Jérusalem, voici votre roi, qu'Hérode et Pilate vous renvoient, pour que vous lui rendiez vos hommages. A ces mots, d'autres émissaires du grand-prêtre lui jetaient de la boue, le chargeaient d'imprécations, et s'écriaient que c'était un rebelle qui méritait la mort. Les prêtres le ramenèrent ainsi entouré d'une grande multitude, l'écho de leurs fureurs, au palais de Pilate; et, poursuivant leurs calomnies, ils dirent qu'Hérode avait été tellement convaincu du crime de l'accusé, que, pour l'attester, il lui avait fait donner les marques de la royauté à laquelle il avait aspiré; mais que sans autorité dans la Judée, il le renvoyait, pour le punir, à celui qui en avait seul le droit.

Le gouverneur de la Judée fut donc forcé de l'interroger de nouveau. Mais Jésus continua de rester dans le silence le plus absolu. Sais-tu, lui dit Pilate, que ta vie est en ma main, que je puis, d'un seul mot, écarter, ou laisser tomber le glaive suspendu sur ta tête ? Je sais, lui répondit Jésus, que, né faible et mortel comme moi, le ciel, pour punir des ingrats, vous a donné quelque pouvoir sur ma dépouille mortelle; mais mon ame indépendante n'est soumise qu'à Dieu seul, et c'est la seule partie de moi-même à laquelle j'attache un prix.

Pilate flottait dans une grande perplexité. D'un côté, il entendait à sa porte les rugissemens des bêtes féroces; de l'autre, il voyait la sérénité de l'inno-

cence. Vous vous rendez complice de la révolte envers César, lui criait le peuple, si vous n'en punissez pas le chef.

Peuple d'Israël, écoutez-moi, dit-il en s'avançant vers la multitude : Il est d'usage de vous délivrer, tous les ans, un criminel à votre choix. Je suppose que cet homme le soit : recevez-le comme amnistié, si vous refusez de le recevoir comme innocent. Nous ne voulons de celui-ci à aucun titre, s'écrièrent-ils. — Eh! qui donc voulez-vous que je vous délivre ? répliqua Pilate. — Barabbas, Barabbas; — et ce Barabbas était un scélérat souillé des plus noirs forfaits.

Pilate hésitait encore, lorsqu'une nouvelle troupe de forcenés accourut en criant que le peuple de Jérusalem, tremblant de s'attirer la vengeance de César, se soulevait de tous côtés pour se faire justice lui-même, si l'on persistait à la lui refuser.

Ainsi le juge effrayé était entre les cris du peuple et ceux de sa conscience. Les premiers l'emportèrent. Mais cependant pour imposer silence aux autres, il fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant tout Israël, il protesta qu'il se lavait ainsi de la mort de l'innocent, et que ce serait à ses seuls accusateurs d'en répondre. Nous y consentons, s'écrièrent-ils aussitôt : que son sang retombe à jamais sur nous et sur nos enfans ! Et le juste leur fut abandonné pour recevoir la mort, le scélérat pour être mis en liberté.

Mais ce n'est pas assez que les méchans soient

maîtres du plus redoutable de leurs ennemis ; ce n'est pas même assez qu'ils lui fassent du mal ; il faut qu'il y soit sensible, et c'est de quoi ils s'occupent pour combler leur joie et leur triomphe. Il a bravé l'insulte, ils y joignent les tourmens.

Roi des Juifs, s'écrient les barbares, il te manque un diadême : et ils ceignent son front d'une couronne d'épines ; les pointes acérées s'enfoncent dans ses chairs sanglantes ; et pour sceptre, ils mettent dans sa main un roseau, après lui en avoir frappé le visage. Mais c'est en vain qu'ils essayent tous les moyens d'arracher de sa bouche un cri de douleur ou un murmure d'indignation. L'homme de Dieu a déja quitté la terre ; il repose tranquillement dans le sein de son auteur, et les bourreaux ne tourmentent qu'une matière insensible.

Humiliés par leur victime, ils abandonnent enfin une lutte où la sagesse triomphe de la cruauté ; et après lui avoir fait reprendre ses vêtemens, ils chargent Jésus des instrumens de sa mort, et le conduisent hors de Jérusalem, dans un lieu appelé le Calvaire, destiné à l'exécution des criminels. La place du juste y est marquée au milieu de deux scélérats condamnés au dernier supplice. Quel que soit son courage, les forces lui manquent en chemin, et les bourreaux contraignent un homme qu'ils rencontrent de l'aider à porter sa croix.

Entouré de ses féroces ennemis, ceux mêmes qui ne

partagent pas leur sentiment n'osent se faire connaître ; ils craignent de montrer de la pitié, et s'enfuient par-tout à son approche : des femmes seules le suivent en pleurant. Ainsi se développe le noble caractère de ce sexe si faible et si grand, qui, né pour l'homme, donne une ame à sa jeunesse, un guide à son âge mûr, un appui à ses vieux ans, console ses peines, embellit son bonheur, respire et meurt pour lui.

Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi; pleurez plutôt sur vous et sur vos enfans ! pleurez sur la postérité malheureuse que vous laisserez parmi cette race de pervers : s'ils traitent ainsi l'innocent, comment traiteront-ils le coupable ?

Lorsqu'il fut sur la croix, il aperçut, parmi plusieurs femmes, Marie, sa mère, dont les yeux épuisés de larmes étaient empreints des approches de la mort, et près d'elle le disciple qu'il aimait, le seul de ses apôtres qui l'eut suivi. O femme, s'écria-t-il, voilà votre fils; et vous, mon ami, voilà votre mère.

A ces mots, de nouvelles larmes coulèrent abondamment des yeux maternels, et le disciple la pressant entre ses bras, remplaça dans sa maison le fils qu'elle perdait, et la rendit à la vie qu'elle était près d'exhaler.

Le grand-prêtre Caïphe, et les autres chefs du sacerdoce accoururent avec empressement pour se repaître de leur proie expirante. Mais quels furent leur

étonnement et leur douleur, lorsqu'ils lurent cette inscription, placée au-dessus de la croix : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS ! Ils retournèrent aussitôt vers Pilate, et lui dirent qu'il fallait mettre, non pas roi des Juifs, mais se disant roi des Juifs. Ce qui est écrit restera écrit, répondit le gouverneur de la Judée.

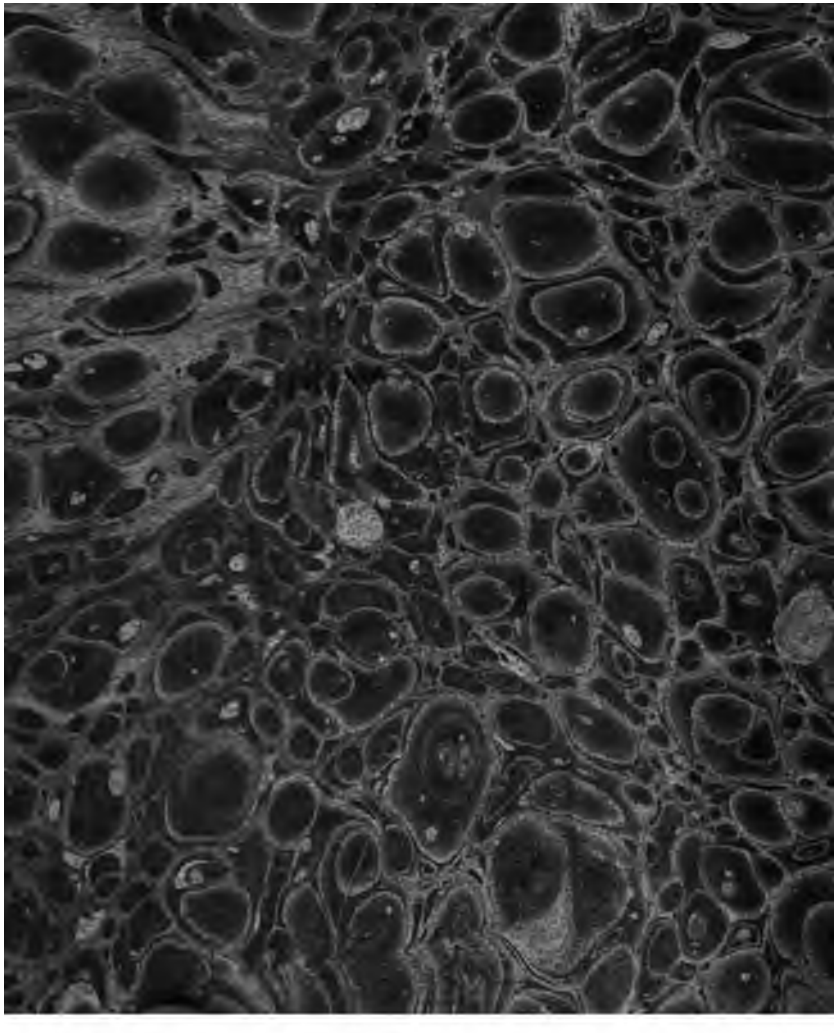
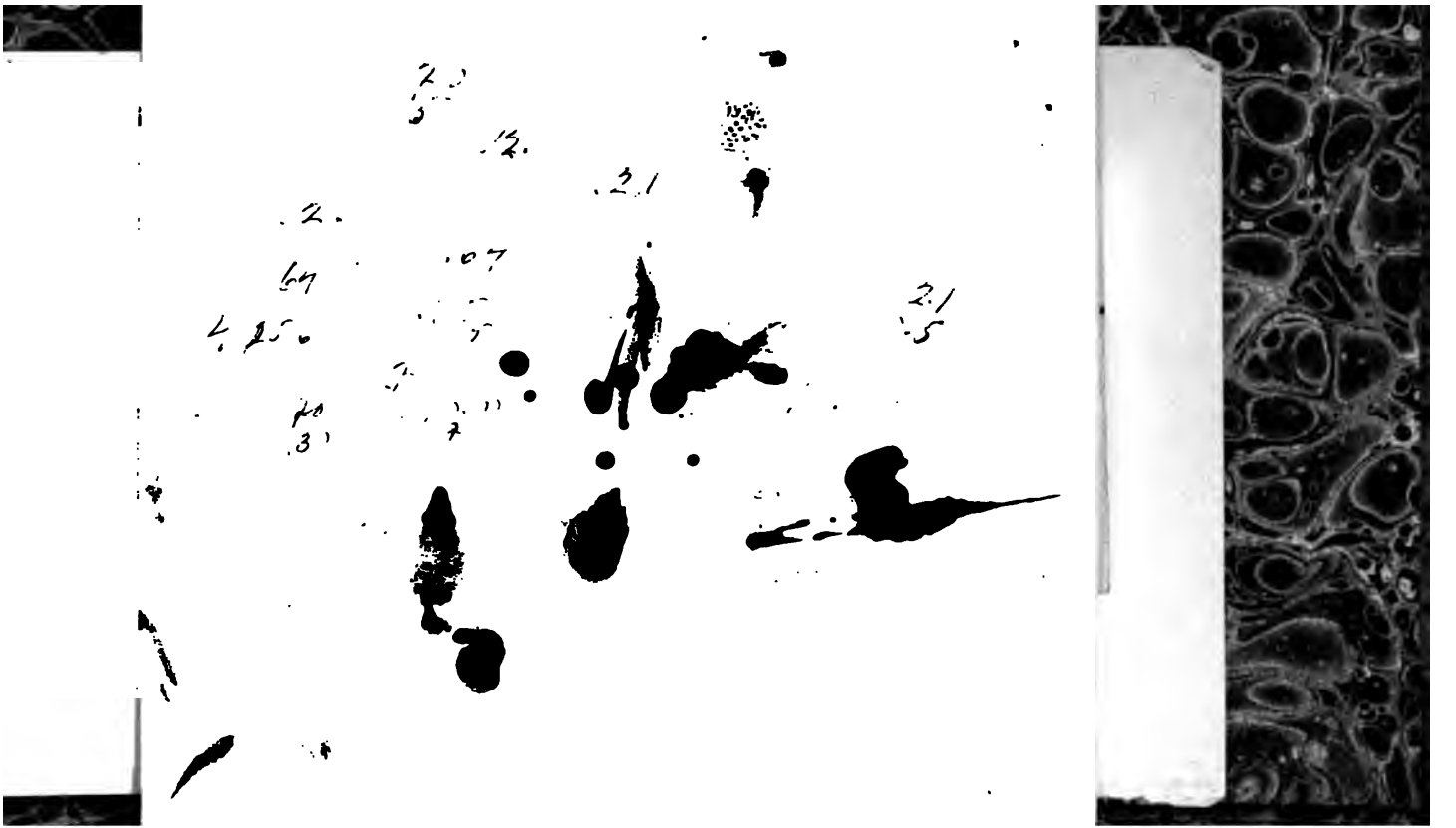
Cependant le plus tendre ami des hommes fut outragé jusque dans ses derniers momens; car, sur le point d'expirer, ayant demandé à boire, on lui présenta au bout d'un roseau une éponge imbibée de fiel; il la rejeta après l'avoir pressée des lèvres, et s'écria en levant les yeux au ciel : Pardonnez-leur, ô mon Dieu ! car ils ne savent ce qu'ils font; puis il rendit le dernier soupir.

Ainsi mourut, à la fleur de l'âge, celui qui le premier dissipa cette erreur funeste, accréditée depuis si long-temps, Que le peuple ne doit pas être éclairé; qui détruisit le chaos de fables religieuses, qu'une fausse politique avait pris soin d'épaissir autour de lui, et dévoila à ses yeux étonnés le Dieu de l'Univers, relégué, jusqu'à ce moment, dans les écoles de quelques philosophes ou le sanctuaire de quelques temples; qui rejeta de ses autels les vains hommages de l'hypocrisie, et n'admit que le témoignage des bonnes actions et les vœux d'une conscience pure, enfin qui, pénétré du céleste amour de la vérité, lui sacrifia, non-seulement sa vie, mais jusqu'à sa réputation,

jusqu'à cette dernière consolation du sage, D'être après soi justifié dans la mémoire des hommes.

L'envie, de son vivant, avait calomnié sa doctrine sublime ; de viles passions la défigurèrent après sa mort; elles prêtèrent leurs propres vices à la sagesse suprême; ce Dieu de bonté, de miséricorde et de clémence, que Jésus avait annoncé, elles en firent un Dieu jaloux, colère et vindicatif. La terre entière eût adoré la Divinité du Christ, elle dût la méconnaître dans le Dieu des chrétiens. La douceur et la raison avaient été ses seuls moyens de persuasion, l'intolérance et la persécution leur succédèrent; et de perfides chefs d'Israël s'efforcèrent de rendre redoutable celui que le sage pasteur avait desiré faire aimer.

Quel spectacle ravissant eussent présenté les effets de cette doctrine, conservée dans sa pureté primitive! Le moi humain, ce terrible moi, contre lequel Pascal s'élève avec avec tant d'énergie, ce moi, la source de toutes les querelles et de toutes les guerres eût été anéanti, et l'Evangile eût fait une famille de frères de tous ses auditeurs. Et comment aurait-on pu résister à l'ascendant d'une morale si bien appropriée à la nature de l'homme, et dont l'expérience, d'accord avec le raisonnement, a, dans tous les temps, si parfaitement constaté la bonté! ainsi ce serait effectuée, sans violence et sans effusion de sang, la plus grande et la plus belle des conquêtes; ainsi se serait réalisé le rêve de l'homme de bien; et la paix eût régné sur toute la terre.

Un vil intérêt temporel a tout perdu; il a dénaturé l'œuvre de la sagesse; et les peuples, égarés par l'imposture de quelques faux ministres des autels, ont méconnu et calomnié le culte le plus digne de la Divinité, puisqu'il était le plus capable de rendre les hommes heureux.

FIN.